

Le carnet de terrain accompagne ma recherche au fil des mois. J'y dépose mes impressions au sortir d'une rencontre, mes sensations lors de traversées du territoire et mes réflexions et appréhensions quant au futur du village et de ses habitant·e·s. J'écris le soir en rentrant à la maison ou au retour à Paris. Sur le terrain, installée à la grosse table en bois de la cuisine, je pose par mots clés mes émotions brutes. Je mets en forme ces déclencheurs mémoriels et les lie à mes questionnements lorsque je rédige mon carnet de terrain quelques temps après.

Ma recherche commence en Septembre 2021, mon carnet de terrain se clôture en Août 2022. Durant près d'un an, je me rends au village à huit reprises, à la recherche de traces d'activités liées au textile.

En parallèle, je travaille avec le Parc Naturel Régional à la captation vidéo des savoir-faire relatifs au textile. Cet engagement me permet d'appréhender l'inscription du village dans un ensemble de communautés de communes formant le territoire nommé Pilat. Je découvre les actions, engagements et devoirs des différents acteurs du territoire à l'échelle de la commune, du Parc, du Département et de la Région, ainsi que les tensions politiques et jeux de pouvoir, dont les répercussions se jouent localement. Ma recherche sur le terrain dure un peu moins d'un an, mes retranscriptions prennent forme dans ce laps de temps. Ma recherche s'arrête à un tournant déterminant pour le village, celui de la candidature du village pour obtenir la labélisation d'objet de patrimoine. Ce journal de bord est mon « récit de vie », subjectif, racontant mon immersion et apprentissage du village. Sans langue de bois, il rend compte d'initiatives et de points de vue tranchés pouvant créer des conflits en cas de diffusion au sein du village. Le carnet de terrain est donc accessible sur le site internet le temps de la soutenance du mémoire, il n'a pas vocation d'être public et ne sera pas accessible aux lecteur·ice·s du site dans le futur. Le site internet est pensé comme un « template » à compléter et construire au fil des années. Ce sont la Mairie et les habitant·e·s qui compléteront les différentes catégories du site. Cet outil permettra de rendre visibles les archives privées et communales tout en faisant dialoguer passé, présent et futur.

Dans ce carnet de terrain, mon témoignage chapitré permet une lecture chronologique de la recherche sur le territoire. Les mots soulignés - hyperliens - vous renverront aux objets, récits de vie, lieux, savoir-faire, archives ou ressources détaillées sur le site internet :

www.danslesbrumes.ensci.com



Actualités depuis le loin

Depuis Paris, en suivant les actualités du site de la Mairie du village de Saint-Julien-Molin-Molette, entre les concertations citoyennes à propos de l'aménagement de la maison de soin, de la lutte contre la Carrière et de l'effondrement du parking de la Place du Faubourg, je vois plusieurs événements annoncés pour les journées du Patrimoine. L'un d'eux propose une visite artistique de l'usine Perrier – dernière usine à avoir été en activité sous la direction de Josette Schmelzle, ma grand-tante, sœur de mon grand-père, aujourd'hui tous deux décédés. Les actuels propriétaires du lieu proposent une visite ainsi qu'une exposition artistique in-situ à l'occasion de ces journées qu'ils nomment Journées du Matrimoine.

Quelques mois plus tôt, lors de discussions avec les voisins de l'usine, Jean-Marc et Éliane Bancel, j'avais appris que les nouveaux propriétaires, arrivés dans les années 2000, ont conservé dans leur jus une partie des anciens tissages et réhabilité le reste des bâtiments en studio de danse et habitation. Le lieu étant privé, il est rare d'y avoir accès, et bien que le bâtiment dont l'architecture très marquée soit au cœur du village, au croisement entre la rue Peyronnet et le Faubourg, il est difficile d'imaginer qu'il y ait encore une activité dans ses murs de pierres aux vitres brisées.

Au téléphone, je discute avec ma grand-mère de son envie de replonger dans ce lieu de souvenirs dans lequel elle nous accompagnait parfois voir ma grand-tante. Le lieu aura sans doute beaucoup changé depuis sa vente. Entre enthousiasme curieux et appréhensions nostalgiques, nous décidons de nous inscrire. J'envoie un mail à la compagnie de danse, la Trisande.



Visages de village

Je suis descendue à Lyon l'avant-veille, et arrivée à Saint-Julien-Molin-Molette la veille, afin de passer quelques jours avec ma grand-mère, Jacqueline, dans la maison familiale. Nous avons dans l'après-midi la visite de l'ancienne usine de tissages Perrier-Schmelzle.

Le matin, je fais des tours du village afin de faire remonter des souvenirs liés au tissage. Pour me remémorer le village avant que les dernières soieries n'arrêtent leur activité, j'essaye de repérer tous les lieux pouvant avoir un lien avec l'activité textile. Je traverse les principales rues une à une pour deviner les usages des bâtiments anciens qui parsèment le village. J'analyse les portes, les dimensions des fenêtres, les différentes techniques de construction pour essayer de me faire mon fil chronologique du développement du village. Je cherche, je note, je cartographie. Sous cet angle, les lieux qui me semblaient si familiers deviennent des sources de questionnements et me paraissent de plus en plus énigmatiques. Certains sont des propriétés privées sur des chemins où j'hésite à m'aventurer, d'autres ont été recouverts de crépi et transformés voir démolis ou laissés à l'état de friches, je ne les situe que grâce à des souvenirs lointains ou des brides de récits familiaux.

Derrière les fenêtres du village, je vois des silhouettes qui guettent et m'observent, des visages fugaces, tapis dans l'intime. L'appareil photo pendu à mon cou, j'ai l'impression de porter une balise clignotante m'étiquetant comme touriste, agente immobilière ou curiosité à surveiller au milieu des rues vides. Par moments, je croise à travers mon objectif un regard. J'aimerais bien être invisible. Je range mon appareil, intimidée par toutes les fenêtres et les potentiels interlocuteurs à qui je ne sais quoi dire. Il me faut plus de temps au sein du village pour me sentir prête à entrer en contact avec ces personnes dont je connais les visages mais que je ne sais pas nommer. Elles sauront me raconter le village, c'est sûr.

À 14h, avec mamie, nous nous rendons à l'usine pour la visite. J'ai une petite boule au ventre à l'idée de retourner dans un lieu qui me semble familier sans pour autant l'être. Je sais qu'il aura changé. Mes souvenirs d'enfance, constructions mentales déformées par le temps et influencées par les récits de mes proches, pleines d'imprécisions et de méconnaissances, seront confrontés à la réalité et au changement.

Ma grand-mère porte un foulard de soie. Lorsque nous arrivons, une file s'est formée devant l'entrée de l'usine, derrière un bureau avec une cagnotte se trouve Delphine Gaud, l'actuelle propriétaire. La visite commence, des images reviennent à ma grand-mère qui passe devant les œuvres sans les voir et commente les métiers à tisser, cantres et ourdissoirs. J'enregistre. Je n'ai pas pris d'appareil photo.

À la fin de la visite, je vais demander à Delphine s'il est possible de revenir réaliser un entretien avec elle, et visiter de nouveau le lieu pour prendre quelques photos.



Souvenir de mes 6 ans : Le foulard de soie.

Dans un village, dans une rue, chemin Pré-Battoir, dans une maison de pierres jaunes et de briques rouges surplombant la rivière du Ternay.

L'entrée de la maison de mes grands-parents, le paillason, le carrelage rouge. Au-dessus de ma tête, les carreaux de verre incrustés dans le mur de plâtre blanc laissent des faisceaux de lumière éclairer un escalier de bois à la rampe massive menant au deuxième étage. Je sais qu'à ce deuxième étage, dans la chambre, dans l'armoire, au pied des blouses, se trouve une boîte à chaussure bleue et blanche et au couvercle rouge.

Dedans des tissus, des fils, des pelotes, des velours, des lacets... Un contenu qui pour moi petite fille fait l'objet de bien peu d'attention : on chiffonne, on déchire, on jette et laisse flotter dans l'air ses étranges fragments d'organsin vert et de mousseline rose. La surface du tissu est translucide, irisée, rêche, elle colle aux doigts. Au contact de ma peau un bruit de craquètement et de froissure.

Ces tissus de soie, ce sont ceux de ma grand-tante Josette, elle les apporte quand elle vient prendre le thé à l'improviste. C'est une grosse dame, bavarde, bonne vivante, commère. Elle est connue de tout le village, elle a l'accent du coin, parle le patois et se déplace en voiture.

Ses cheveux blonds et courts sont mis en plis afin de former des boucles soignées qui sertissent sa tête ronde. Maintenant, je me demande si elle utilisait des bigoudis. Elle sourit tout le temps, ça fait ressortir ses pommettes roses.

Depuis la maison, on entend sa voiture arriver dans le chemin, se garer en double fil, pile devant la porte d'entrée. Elle salue les voisins, Jean-Marc et Éliane Bancel. Mamie nous dit d'aller nous cacher dans le jardin ou dans notre chambre car elle parle beaucoup Josette.

On se cache, elle demande où nous sommes, Mamie dit « ils jouent dans le jardin ». On dit bonjour de loin, évitant une discussion interminable d'adultes à la table de la cuisine.

Des fois, on va dans l'usine de Josette.

Elle tisse des foulards. Les foulards de la maison. Pour s'occuper, on fait des canettes dans un petit bureau plein de bobines de fils. L'usine est immense, on suit Josette à la trace. Pas le droit de jouer n'importe où. Il y a beaucoup de bruits, une odeur de poussière, de bois et de métal graissé. Dans une grande salle aux vitres flottées et au parquet tâché, les ouvrières en tablier de travail s'activent d'un métier à tisser à l'autre. Tchac tchac, une fois lancés, les métiers tissent tous seuls. Sous les coups des marteaux, les navettes volant de gauche à droite, d'un bout à l'autre du battant. Des fois, les navettes sautent et le métier s'arrête. Josette parle à ses ouvrières, on retourne dans le bureau entre deux étages, au milieu de l'escalier du couloir d'entrée. Dehors, à travers le verre irrégulier des carreaux, on voit d'un côté : la rivière, la maison de la potière, le haut du village (vers Bourg-Argental) et une autre usine, Sainte-Marie. De l'autre, la cour de l'école publique et la rue principale du village, Peyronnet. Le bruit des métiers est impressionnant, il nous recouvre, on ne doit rien toucher, les métiers sont noirs de graisse et pourtant les ouvrières ont des tabliers impeccables. Le tissu de soie blanc glisse entre leurs mains, elles coupent, pincent, plient. Chacune d'elles veille sur ses métiers, ses notes et ses outils. Elles ont leurs boîtes. Dans le bureau, des rouleaux de soie blanche attendent le départ, étiquetés. On joue à peser les coupes. Josette nous donne des bobines en plastiques bleues, jaunes et roses... des trésors. Josette parle fort et est un peu sourde, elle a de grosses mains et des traits de bonne vivante, elle nous montre comment filer et mouliner. On imite. Le fil colle à nos doigts, casse, frise. Sur ses doigts, le fil de soie glisse, s'enroule, se mêle à d'autres brins et s'épaissit.

On peut partir avec des petites chutes de tissu ou des lisières découpées, certaines sont teintées d'autres viennent de tomber des métiers.

Depuis quelques années, l'usine s'est arrêtée et Josette est morte. Les tissus sont dans la boîte, au fond de l'armoire, rangés sous les anciennes blouses de travail. Maintenant, je les trouve beaux. Vieillots mais beaux.

Dans la boîte, ce sont les sons de l'usine qui résonnent.



Au revoir Maguy, mémoire ouvrière et figure patronale.

Souvenirs et effacements. Lors de l'entretien que j'effectue avec Delphine Gaud, habitante de l'usine Perrier-Schmelzle, j'apprends la mort de Maguy Perrier, le 2 Octobre dernier.

Le 3 Octobre, le Progrès titre « Adieu à Maguy Perrier ». L'hommage, écrit par Claude Bonnard, le correspondant local, précise « Maguy était une personne (...) qui aimait son village avant tout. Elle aimait rencontrer les habitants (...). ». Fille du patron Perrier, dirigeant de l'usine homonyme, elle était entourée de cette aura de fille de... Elle est l'une des fondatrices de l'association Patrimoine Piraillon consciente que « tout ce patrimoine est en train de disparaître. ».

Son frère François Perrier est le dernier descendant de la famille Perrier ayant connu l'usine - reprise par Josette en 1969 - en fonctionnement. Banquier retraité, il a quitté le village depuis des années pour Lyon et ne s'intéresse que depuis très récemment au patrimoine encore présent dans les collections familiales. Quelle valeur mémorielle, historique et sensible peuvent bien avoir les correspondances et agendas où de vieilles écritures à la plume nomment ouvriers et ouvrières, quantifient commandes et payes, et illustrent une chaîne de travail et de pouvoir à l'échelle d'un territoire ? Quelle valeur sociale et politique ont encore ces vieux papiers stockés dans le grenier de la maison Perrier ?

Faire perdurer un nom, marquer un territoire, garder le pouvoir ? Que faire d'un héritage foncier illustrant la réussite patronale liée à une production industrielle quand l'activité ouvrière s'est arrêtée ?

Les bâtiments des usines, les maisons de maître, les logements ouvriers, les ateliers et commerces... le cœur du village a été façonné par l'activité textile et par les décisions prises par les patrons des fabriques. Par exemple, la construction de canaux pour alimenter les systèmes hydrauliques fournissant de l'énergie aux usines et le partage de l'eau de la rivière traversant le village a souvent été sujet de querelles entre concurrents.

L'aménagement de l'espace public dépendait de la volonté de la classe bourgeoise et était un espace de démonstration de richesse, culture et pouvoir vis-à-vis de la classe ouvrière et paysanne, majoritaire pourtant au village. Les patrons étaient des exemples, craints et respectés.

Souvent maires, les patrons des fabriques ont fait aménager des parcs, des espaces de loisirs – comme le Cercle Jeanne d'Arc, des écoles privées et des hospices. De nombreux immeubles du Faubourg et à la Grande Place ont historiquement été bâtis pour loger le personnel des fabriques. Ces immeubles sont pour certains encore possédés par les grandes familles patronales.

Ayant reçu une éducation et la possibilité de voyager, les patrons participaient à des salons universels leur permettant d'être au courant des grandes avancées techniques comme la machine à vapeur. Ils ont impulsé l'installation de lignes électriques, du téléphone, et cherché à développer des brevets dans le domaine de l'industrie de la soie.

À l'opposé, beaucoup d'ouvrier·e·s ne quittaient jamais le village et étaient redevables à leurs patrons, car ces derniers assuraient revenus et ressources en fournissant travail, logement et privilèges selon la bonne conduite – scolarisation des enfants à l'école privée, terrains agricoles permettant de cultiver fruits et légumes aux alentours du village ... Quitter l'usine, c'était rompre avec certaines conditions de travail mais aussi se couper d'un milieu social et potentiellement se retrouver en situation de grande précarité. Dans la mentalité ouvrière, le patron est perçu comme le bienfaiteur. Le village n'a pas connu beaucoup de révoltes, quelques jours de grèves qui ont été rapidement effacés des mémoires.

Maguy Perrier, au titre de détentrice de la mémoire patronale et gardienne de l'histoire, reçoit des hommages dans la presse locale et sur le site de l'Association Patrimoine Piraillon, faisant l'éloge de son dévouement à la sauvegarde de l'histoire locale. « Une Gardienne du Patrimoine s'est éteinte... ».

Ces hommages n'éclipsent-ils pas une partie de la réalité historique de la lutte des classes entre patronat et ouvrier·e·s ?

« Ah ! Les patrons, les patrons... ils s'en foutent du village, ils veulent juste du pouvoir, être vus. Les sacro-saints patrons des Piraillons ! ». Cette phrase d'un habitant résonne dans ma tête.



Première réunion avec l'association Patrimoine Pirailon.

À la suite de ma rencontre avec Hubert Sage, j'ai été conviée à la réunion de l'Association Patrimoine Pirailon, association pour la sauvegarde de la mémoire du village fondée en 2010, suite à la parution de l'ouvrage *Saint-Julien-Molin-Molette et son patrimoine lié à l'industrie Textile*. L'association porte le nom des 1200 habitant-e-s du village, les Pirailons et Pirailonnes.

La réunion de l'Association est programmée samedi, à 14h30, pour permettre aux membres n'habitant plus le village de rejoindre SJMM. De mon côté, je pars le vendredi matin de Paris, du matériel de captation audio, photo et vidéo dans mon sac.

Le lendemain matin, à 11h j'arrive à SJMM, le village est englouti par les nuages et la brume, la lumière est grise et diffuse. Il fait froid. Par terre, un peu de givre.

À la maison, j'ouvre les volets, allume le chauffage et ressors. Je passe à la Boucherie, place de la Bascule, et à la Boulangerie, dans la Grande Rue, je ne croise personne dans les rues. Je rentre, mange, vérifie une dernière fois les batteries et la carte mémoire de mon enregistreur, charge mon sac et repars.

RDV au 5 Montée des Fabriques a indiqué Hubert Sage dans son mail.

Je suis partie en avance, un peu tendue, j'écoute de la musique à fond dans mes écouteurs. Pour rallonger le trajet, je prends le sentier piéton récemment aménagé par la nouvelle Mairie sur la rive de la rivière opposée à celle de la maison. Le pont menant au sentier - situé juste derrière le jardin de la maison - a transformé la rue Pré-Chapelle, auparavant réservée aux riverains et peu fréquentée, en passage clé du parcours des écoliers, promeneurs et habitants préférant la rivière au trafic routier des rues principales pour se rendre dans le centre du village. Le sentier longela rivière vers le Pré-Martin. Des tables de pique-nique et des cabanons ont été disposés dans l'herbe haute qu'on ne coupe plus pour préserver la flore.

Je passe le jardin potager et arrive au multisport, deux enfants jouent au ping-pong, on les distingue à peine dans la brume, la balle rebondit. Je remonte le chemin de gravillons beiges jusqu'à la route goudronnée de la rue Pré-Battoir. Arrivée au croisement entre le camping, l'ancienne Fabrique Malliquet et la rue du quartier Pré-Battoir, je décide de suivre les canaux par le chemin des Usines. Au niveau de l'écluse, un plan dessiné à la main présente les usines situées le long du chemin : l'Orangerie, Sainte-Julie et Sainte-Marthe. J'avance. Les caravanes de l'association l'Essaim de Julie, garées depuis des années le long du chemin, paraissent minuscules accolées aux épais murs de pierres des anciennes manufactures. La condensation s'est formée sur les grandes baies vitrées, l'eau ruisselle en sillons sur le verre des fenêtres cathédrales. La passerelle, reliant les bâtiments à l'usine Chirol, semble portée par le brouillard. À ma droite, en contrebas, un vestige de l'usine Blanc-Ligue, réhabilité en logement. Au carrefour du chemin des Usines et de la montée des Fabriques, l'usine à Bois ou usine Blanc. Je suis bientôt arrivée. Je marche lentement, calme ma respiration. De la musique émane de l'usine Blanc - usine qui a abrité la Brasserie du Pilat à ses débuts, avant qu'elle s'agrandisse et déménage dans un bâtiment neuf, dans la Zone Artisanale à l'entrée du village - il y a une braderie de vêtements d'hiver à prix libre. Dans la montée des Fabriques, je passe devant l'usine Saint-Victor, qui surplombe le chemin Anne Sylvestre. Plus haut, dans un jardin grillagé, des canards peuplent un étang artificiel dont les bâches de retenue d'eau débordent sur les rives. Au bout, le portail de la maison d'Hubert Sage, flanqué de sculptures en tôle (un garde et un cheval cabré ? Don Quichotte ?). Je suis souvent passée devant cette maison, des fois des caquettes de coings apparaissent devant le portail avec un écriteau « servez-vous ». Le chien, un gros berger allemand, se tapit dans les buissons et gronde à chaque passage.

Il est 14h35, je sonne à un interphone ultra-moderne encastré dans la pierre, sous une traditionnelle sonnette à cloche. Une coquille Saint-Jacques est sertie dans le mur, signe adressé aux pèlerins faisant le chemin de Compostelle. La caméra s'allume, j'entends plusieurs voix, la femme d'Hubert, Denise Sage, vient m'ouvrir, elle a attaché le chien. On grimpe vers la maison. J'accroche mon manteau et rejoins la table de réunion dans le salon. Treize personnes sont assises autour. Une chaise m'attend, à droite d'Hubert Sage. La table est recouverte d'une nappe à fleurs glossy. Hubert Sage tient dans ses mains l'ordre du jour. Devant lui, plusieurs dossiers et une loupe de lecture. Au plafond, les poutres de chêne sombre sont entrecoupées de bandes de papier peints floraux. Les dossiers des fauteuils en molleton rouge exposent des napperons de dentelles blanches. Aux murs, des photos de famille encadrées, des dessins des petits-enfants, des bibelots. Une peau de renard sous un vase fleuri, une dame-jeanne, qui servait autrefois à conserver les provisions des foyers, transformée en lampe par l'ajout d'un abat-jour.

Raclé de gorge.

La réunion commence, on fait un tour de table, les membres de l'association se présentent les uns après les autres. « Ça marche par couple. » me glisse Hubert. « Ça fait longtemps qu'on n'a pas été aussi nombreux...ce sont les chaises de la cuisine. », précise Denise, en démarrant sa prise de notes. Je suis l'intruse, autour de moi les cheveux sont blancs. Tous les membres de l'association ont entre 60 et 75 ans, tous portent les traces du temps sur leurs visages. Les mains ridées portent des bijoux signant une vie bien remplie - mariage, héritage, armureries familiales - et un certain niveau social, plutôt bourgeois. Les boutades sur la mort et les questions sur la santé vont bon train, on parle des absents, « il est légué presque, il peut plus bouger » « il a fait installer un monte-personne ». Un deuxième intrus à cette réunion, Jean-Pierre Hugué, éditeur, est à l'autre bout de la table. Sa maison d'édition est installée dans l'ancien moulinage Chez Baptiste à l'entrée du Chemin Anne Sylvestre, côté pré-Battoir. Avec d'autres artistes, il possède une partie de l'usine Sainte-Marthe et l'association du Mur du Fond. Arrivé dans les années 70-80, il fait partie de la nouvelle génération du village, celle qui a racheté les usines pour produire de la culture. Il semble pressé mais bienveillant. À peine assis, il sort des documents d'une mallette de cuir marron. Il est l'objet de l'ordre du jour numéro 1.

Je suis le numéro 2. On me demande « Tu es la petite fille de Guy ? » « La petite nièce de Josette ? » « La fille du fils aîné de Jacqueline ? » « La petite-fille du frère de Josette ? ». Je suis gênée.

Hubert Sage annonce les excusés « Martine et René Jacquemetton, Jérôme Dumas, (...) Camille Benecchi - ce samedi elle travaille pour de la restauration de pièces de musée. ».

Camille Benecchi est une nouvelle arrivante au village, une jeune. Depuis un an, elle habite une des maisons voisines de la



nôtre, en haut de la rue Pré-Chapelle, derrière la Mairie. Jean-Marc et Éliane Bancel m'ont déjà parlé un peu d'elle, depuis son arrivée, elle est très active dans le village.

Un tour de table rapide, dans le sens des aiguilles d'une montre :

« Jean Mazzoni, parents avec les Peyrachon par les Jamets, beaux-parents de celui qui allait monter les métiers, un Oriol. J'habite la maison de maître du Pré-Battoir. »

« Jean-Louis et Ghylaine Contamine, petits-enfants des Dussuc-Corompt », en face de moi, l'arrière-petite-fille d'Auguste Corompt, un patron. Il y a une photo de lui dans les vitrines de l'ancienne boutique Mathevet - avenue des Ateliers en face de l'Église et de la Place Bancel.

Dans la vitrine, l'exposition retrace la construction du Parc Dussuc, de la piste équestre, et du labo photo au-dessus de la rivière, en face de l'usine Sainte-Marie.

« Jeannine Oriol, Piraillonne de souche, et son mari Christian-Dany Baas adopté par le village. On habite à 50m de chez Josette, dans le lotissement du Parc du Soleil, quartier de la Condamine. Christian ça fait quand même 70 ans qu'il connaît St-Julien. »

Au tour de Jean-Pierre Huguet « Je suis pas du tout de St-Julien, je viens de Paris, mais ça fait quelques années, de 76 à maintenant, que je suis ici. J'ai ma maison d'édition - au sein de l'ancienne usine Chez Baptiste - et j'organise des événements culturels et associatifs, des expositions, des concerts et des résidences, avec l'association Le mur du Fond à l'usine Sainte-Marthe. »

Marie-Jo Ferrando prend la suite « Je ne suis pas née à St-Julien-Molin-Molette mais je suis comme Christian, j'ai adopté St-Julien. Je suis arrivée quand j'avais 11 ans, ça fait donc 70 ans pile cette année que je connais le village ! ».

Gilles Chassagnon « On est nés à Saint-Julien, à la Condamine, on passait tous les étés chez la grand-mère à côté de l'usine Sainte-Marie, dans la maison de maître, celle qui a été rachetée par un jeune couple récemment. »

Francois Perrier et sa femme clôturent le tour de table « Francois Perrier, je suis né à St-Julien-Molin-Molette, et j'y ai toujours une maison, rue Peyronnet. Mes parents étaient propriétaires de l'usine Perrier que Josette a reprise avec son mari en 69, et qu'elle a tenue jusqu'en 2003. Maintenant, j'habite Caluire, vers Lyon. Je viens de temps en temps ici, à l'occasion. Et puis, mon épouse, elle n'est pas Piraillonne sauf par adoption. »

Hubert Sage reprend la parole :

« On a fait le tour, bon ! Ordre du jour, on commence par Jean-Pierre Huguet.

On a travaillé pendant quatre ans sur un livre Saint-Julien-Molin-Molette et son patrimoine lié à l'industrie textile, tiré à un certain nombre d'exemplaires, et il n'y en a plus. Il y a la possibilité de ré-éditer. »

Jean-Pierre Huguet :

« On avait tiré 500 exemplaires. Je viens de faire un partenariat avec le Parc du Pilat pour faire des livres autour des patrimoines industriels présents au sein du Pilat. Donc l'annonce de cette collaboration se fera dans quelques jours et l'idée est de mettre en avant la réédition du livre à cette occasion. Je suis là pour avoir votre aval quant au lancement d'une réédition à 500 exemplaires, avec un budget de 7256 euros. Ça fait 14 euros de fabrication, puis chez le libraire y a 33% de TVA, ça enlève 11 euros. À chaque fois qu'on vend un livre, il y a 12 euros pour l'association. »

Jean-Louis Contamine :

« Si on le ré-édite il est possible de rajouter certaines choses, de compléter de d'autres choses qu'on a vu depuis ? »

Hubert Sage :

« On a des rajouts qui vont modifier le livre mais on peut aussi les éditer sur le site internet. Et éditer des carnets complémentaires au livre. On doit se contenter de corrections. Par exemple, quand on a écrit le livre j'avais deux petits-enfants et à l'instant donné j'en ai trois. Il faut aussi indiquer l'année de naissance et année de décès de Jean Badole, un des auteurs. Pour ce qui est des gros compléments, on va faire des cahiers sur le site pour montrer qu'on étoffe le livre. »

Ding Ding Ding, l'horloge sonne.

Jean-Louis Contamine :

« J'aurais aimé qu'on ajoute le jeu de l'oie autour de Saint-Julien dans le livre. »

Aussitôt les commentaires fusent.

« Le jeu de l'oie peut permettre aux plus jeunes de s'intéresser. » « Et les oies alors comment on les donne ? » « Tout le monde a bien des pions à la maison » « Ils mettront des dés. »

Jean-Pierre Huguet :

« Peut-être qu'il est important de le mettre en complément. On peut l'intégrer sur la page blanche en couverture. »

Ding ding ding.

Hubert Sage :

« La question des droits d'auteur se pose, cet ouvrage nous a permis de nous regrouper en association. Est ce qu'on le re-publie au nom de l'association ou pas ? Sachant que ce sont les auteurs d'origine qui éditent. »

Volée de remarques. Je perds le fil.

« Ça nous a soudé pour continuer. » « Les auteurs d'origine sont connus, l'Association pas vraiment. »

« L'association doit continuer, l'argent doit revenir à l'association pour la pérenniser. »



« L'ancienne Mairie n'a même pas acheté d'ouvrages. »

Jean-Louis Contamine :

« Il risque de nous rester un bon paquet de livres sur les bras. À part les habitants... Saint-Julien ça n'intéresse pas le monde. Il en sort des bouquins régulièrement, sur des patelins, sans aucun intérêt, de jolies photographies mais sans caractère historique. Notre livre est une archive locale. Mais c'est Saint-Julien... T'arriveras jamais à vendre 500 ouvrages de plus. »

Jean-Pierre Huguet :

« La nouvelle Mairie pourrait aider. J'ai aussi une aide du Parc du Pilat de 250 euros. L'intérêt de participer au partenariat avec le Parc, c'est que l'ouvrage bénéficiera de relais de diffusion des livres. C'est un outil.

C'est un beau livre, ça le ferait connaître sur tout le territoire du Parc, hors de Saint-Julien, grâce au Parc l'information va entrer dans tous les foyers. »

Jean-Louis Contamine :

« Faut baisser le prix, trente-huit euros, c'est cher. Faut pas dépasser trente-cinq euros, surtout en réédition. »

Ding Ding Ding.

Les stratégies politiques pour l'obtention de subventions se mettent en place :

« Si on peut ajouter une subvention de la Mairie et des députés, faudrait pas s'en priver. », « Faut faire des dossiers pour ça. », « La Mairie donne au moins le budget de fonctionnement de l'association, mais on peut avoir des subventions exceptionnelles. Ça peut pousser la Mairie à acheter plus de livres, et supporter une association locale et un éditeur local qui touchent directement le village. », « Si la Maire fait une préface c'est sûr qu'on aurait des financements. Ça l'engage. », « On peut demander au Parc et aux villes portes du Pilat comme Saint-Étienne et Annonay, mais pour le financement par la région, dès que ça touche le patrimoine c'est exclu, surtout si l'on n'est pas historien. », « Si on demande une subvention exceptionnelle à la Mairie pour le livre, on en n'aura pas d'autre cette année. », « Il y a des associations qui touchent des subventions et des aides assez grandes, l'équipe de foot. », « Mais enfin ! L'équipe de foot, ils sont beaucoup plus nombreux, et puis il y a le terrain à entretenir. Il y a au moins 3 ou 4 équipes, 50 personnes ! », « Faut pas rêver ils les vendra pas ces exemplaires. ».

Jean-Pierre Huguet :

« Ce qui est signé - avec le Parc - c'est une collection sur le patrimoine industriel sur plusieurs communes. Le Musée des Tresses et Lacets sera le prochain numéro. L'outil de la région, c'est un maillage. Il y a ce réseau, il y a le site, il faut alimenter toutes les sources de communication. Il y a 500 000 personnes qui viennent faire du tourisme dans le Pilat chaque année, je n'ai jamais eu une publicité pareille.

J'ai aussi huit travaux d'élèves architectes de Saint-Étienne et étudiants de l'ENS de Lyon qui sont passés dans le Pilat lors de la résidence Atelier des Territoires Ruraux Éphémères. Ils ont réalisé des documents sur la revitalisation du centre-bourg. Ce sont des points de vue critique sur le paysage. C'est important que les deux projets partent maintenant. Ça va interpeller les gens qui sont en réflexion sur l'avenir de leur activité, beaucoup veulent faire des choses très modernes dans le Pilat. Il y a encore des industries textiles, comme les Tissages Blanc qui font du tissu technique... pour la NASA. Cet événement permettra de faire se rencontrer ces personnes qui s'intéressent au patrimoine. »

Jean-Pierre Huguet clôt le débat et s'éclipse, laissant la décision finale à l'association. En partant, il me dit que nous nous recroiserons.

François Perrier :

« Ce sont les auteurs qui donnent leur accord à la réédition car les droits sont aux auteurs. La majorité est à 7. On vote, levez vos mains si vous êtes pour la réédition. »

Les mains se lèvent timidement.

« C'est bon. »

Ding Ding Ding.

Hubert Sage reprend la parole :

« Donc le deuxième point c'est Camille, qui va rapidement se présenter et nous dire le pourquoi de sa présence... ».

Hubert Sage sonne les trois coups avec sa loupe sur la table, l'assemblée pouffe, se tourne vers moi...

J'explique ma recherche autour du savoir-faire textile et mon besoin de rencontrer et collecter des témoignages, anecdotes, archives et objets liés à ce dernier et à l'histoire du territoire... Les réactions sont mitigées, chacun me donne une anecdote rapide, mais beaucoup n'ont pas vraiment connu les tissages. Le livre de l'association est la principale référence théorique citée.

Soudain, Marie-Jo s'exclame « J'ai une amie, Yvette-Vincent, qui était tordeuse chez Josette, je vais la contacter pour lui demander si elle est partante ! Donne-moi un mail. ».

Sur le bord de la table, Jean-François Perrier est bougon, ne réagit pas, sa femme insiste « Tu dois bien avoir quelque chose à lui donner à la petite, prends son mail. ».

Jean Mazzoni me dit que mon arrière-grand-père, côté Oriol, était tisseur à façon, rue de la Modure. Et que mon autre arrière-grand-père était paysan-boulangier.

Quelques jours plus tard, Jean Mazzoni me recontactera par mail et m'invitera à venir chez lui pour voir des documents d'archives très rares. Un mail bizarre, je suis dans l'entre deux, méfiance et curiosité :



« Bonjour Camille, je suis très heureux d'avoir fait votre connaissance et d'avoir eu des nouvelles de votre grand-mère. Je connaissais naturellement Josette, la sœur de votre grand-père avec qui j'entretenais de solides liens d'amitié. J'ai dix petits-enfants dont cinq sont majeurs et sont dans l'enseignement supérieur. J'ai donc l'habitude d'avoir des questions sur des travaux divers, il m'est même arrivé de siéger dans plusieurs jurys. C'est donc avec un réel plaisir que je vous propose une rencontre chez moi pour tenter de répondre à vos interrogations et vous faire partager ma passion pour tout ce qui touche à Saint-Julien, au Pilat, et à l'industrie textile... ».

À l'opposé de ce mail quelque peu incongru, un second son de cloche entendu lors des commérages de fin de réunion de l'association Patrimoine Piraillon s'élève : « Jean Mazzoni a emprunté des archives à la Mairie qui ne sont jamais réapparues », « C'est un fauteur de trouble opportuniste, il cherche toujours à se placer. », « Il ne donne rien s'il n'a rien en échange. », « Les parties du livre Saint-Julien-Molin-Molette et son patrimoine lié à l'industrie textile qu'il a signé sont en réalité des plagiat. » ... Je me renseigne : Pierre, le fils de Josette n'a pas connaissance des « solides liens d'amitié » entre Josette et Jean Mazzoni.

Ma réponse au mail traînera.

Bien plus tard, le 14 Janvier, je le recroiserai par écrans interposés, en visio avec le Parc, lors de la mise en place des captations de savoir-faire textile du Pilat. Très vite lors de la réunion, il se dévoilera peu instruit sur le savoir-faire textile et sera évincé du projet au profit de l'Association Patrimoine Piraillon. En Mai, je recevrai un second mail : « Bonjour, j'espère que tu te portes bien. Serait-il possible de te parler par e-mail en toute discrétion ? Jean. ». Finalement, je ne répondrai pas.

Ding Ding Ding.

Jean-Louis Contamine me demande si, en tant que designer, je serais capable de réaliser un blason pour l'association.

Le dernier point de la réunion est un débat à propos de l'achat, par l'association, de la maquette de la machine à vapeur de l'usine Sainte-Marie. Cette pièce fait partie de la collection d'objets anciens de Jean-Louis Contamine, il souhaite la vendre pour plusieurs centaines d'euros, il a déjà un acheteur, un ingénieur-collectionneur quelque part en France, mais propose un prix pour l'association afin que la pièce reste sur le territoire. La maquette est dans le coffre de sa voiture, tous les membres sortent la regarder, la découvrent. « Elle irait bien dans un parcours explicatif des fabriques. » Les contres ripostent « On n'a pas de locaux pour l'association donc encore moins de place pour le stockage. Et toutes les machines des usines ont été démontées, on ne peut pas recréer la chaîne de fabrication des tissus de soie...il n'y aura jamais de musée autour de ce patrimoine au village. ». « Elle pourrait être exposée à la Mairie ou dans le lavoir. » « C'est trop cher, l'association a d'autres projets comme l'église, les décors, le cimetière... ».

L'hésitation est palpable, entre envie, regret et lassitude. Un vote à main levée.

Le non l'emporte. Le coffre se referme et la maquette repart vers Lyon. La réunion se clôture.



Le blason de Saint-Julien-Molin-Molette.

Échange de mails avec Jean-Louis Contamine.

Après la réunion avec le Patrimoine Pirailon, je suis rentrée à la maison pleine d'entrain. Je suis contente d'avoir reçu une « commande » me permettant d'investir mes compétences de designer pour le village. Au levé, j'envoie un mail à Jean-Louis Contamine afin d'élaborer un petit cahier des charges et de lui montrer quelques références. Je choisis de lui présenter les écussons produits par l'artiste Nelly Monnier, dans le cadre de sa recherche sur le territoire français avec le photographe Eric Tabuschi. Le duo avait notamment traversé la France en camionnette aménagée, afin de photographier, au gré de leur voyage, des lieux-dits. Le ciel gris et nuageux en toile de fond. Des bâtiments et paysages, du bistrot à la maison en bottes de foin d'un village perdu sont cartographiés au sein d'un site internet et de plusieurs livres. Certaines régions, connues et méconnues comme la Bretagne ou la Savoie sont illustrées par des écussons brodés. Les couleurs, icônes et formes reprennent des éléments géographiques propres à chacune d'entre elles.

Ocres, bleus, verts, gris. Vagues, lignes, trous.

Leur étude relève autant de l'anecdote découverte sur le terrain, que du relevé scientifique par la topographie, l'analyse des sols et la sociologie.

Formule de politesse. Envoi. Je sors de la maison.

À mon retour, à l'heure du goûter, concours de circonstances, en même temps que le pain saute du grille-pain, un numéro que je ne connais pas s'affiche sur l'écran de mon téléphone.

J'hésite. Je décroche. Un silence, puis « Jean-Louis Contamine je viens de voir votre mail. Je vous rappelle, ce sera plus rapide. Comment allez-vous ? » Je suis surprise de la rapidité de sa réponse et un peu décontenancée. Je lui demande si le retour de nuit dans la brume n'a pas été trop difficile. « Oh vous savez c'est ma femme qui conduit, mais c'est vrai qu'on n'a pas l'habitude, on voyait rien, rien. On est dans les nuages ici. » Puis il enchaîne :

« J'ai bien réfléchi à votre question... » Il parle lentement, une voix enjouée et enrrouée. Il m'énonce rapidement les symboles tirés du passé minier et textile qui lui viennent en tête pour SJMM. Je saisis un crayon et les note, sur le vif, au dos d'un ticket de caisse qui traîne cette série de mots « chariot, canette, navette ». Mais quel ancrage dans le territoire, quel rapport aux spécificités du paysage ? « sapin, eau ». Quelle actualité du village ? Silence.

Il me répète plusieurs fois « l'ancien blason, là, il est moche, moche. Il ne représente rien. Et le bleu, blanc, rouge... pfff ! ».

Il me dit que ce sera compliqué de dessiner un blason pour le village car cela relève d'une décision politique. Le nouveau blason pourra être utilisé pour représenter l'association et ensuite être proposé à la Commune. Je lui demande s'il a connaissance de blasons plus anciens. « Non pas dans ma collection, il faudrait demander à Hubert ! »

Derrière, les sons de la vie de famille, ça s'agite. La voix de Gylaine. Elle l'appelle, leur fille est au téléphone. Il me propose de venir voir sa collection de livrets d'ouvrières à l'occasion, à Lyon. Il raccroche. Le silence dans la maison m'englobe à nouveau. L'adrénaline redescend, je suis euphorisée. Je regarde mes notes, allume la musique, fais réchauffer mes tartines. L'heure du goûter est passée.



l'incendie de l'usine Blanc.

Il fait nuit, j'ai passé la matinée puis l'après-midi à prendre des photos du village, écrire des mails, faire du vélo, retoucher les photos sélectionnées, cuisiner, lire. Minuit sonne, je ne suis pas fatiguée. Je monte à l'étage, laissant le carrelage froid de la cuisine et la lumière blanche du salon pour le vieux parquet et la lumière chaude de la chambre. Le papier peint, délavé par le soleil, fleurit en amas de feuilles et bouquets. J'aime chercher les raccords et les répétitions. Lui qui me faisait si peur petite m'apaise aujourd'hui. Fini ces peurs enfantines, irrationnelles, fantasques, où des monstres surgissaient de cette brousse murale à chaque séjour dans cette maison « vivante ». J'entends la rivière dehors et le silence. L'éclairage public s'est éteint, par la fenêtre seuls les points de lumière des usines habitées et des étoiles délimitent l'espace. C'est paisible, silencieux.

Le feu de la veille a chauffé le conduit de cheminée qui passe par la chambre. En travers du lit, adossée au mur, je profite de la chaleur qui en émane. Je suis happée par l'écran de mon ordinateur. Un craquement me fait lever la tête. Un poing d'angoisse dans l'estomac. Dans la maison ?

Derrière les rideaux, un étrange reflet. Une ligne orangée luit.
Je m'approche, écarte le voilage blanc.

Une charpente d'un rouge incandescent découpe l'horizon, des flammes gigantesques chatouillent les étoiles, des confettis de feu portés par le vent s'envolent sur le village, l'odeur de fumée s'insinue dans la maison.

À part le crépitement, le silence. Je vois des silhouettes aux fenêtres de l'usine d'en face, Sainte-Marthe, le reste du village reste tapi dans le noir. Hésitation. Les secours ? Attendre ? Regarder ? Où ? Partir ? Quel numéro ? J'appelle les pompiers, deux longs bips, les pompiers de la Loire, une voix, un jeune, pourquoi j'appelle ? « Un incendie, à Saint-Julien-Molin-Molette... », il me coupe « On est au courant, merci. », « Ah ok, merci, bonne soirée », je raccroche, politesse bête. Je ne sais pas quoi faire. Je monte à l'étage. À la petite fenêtre, j'essaie de situer l'incendie. La lumière bleue d'une ambulance éclaire le chemin des usines. Elle part loin des flammes, disparaît.

Les flammes montent encore. Je prends une photo, j'essaie de filmer la fumée. Je suis triste et fascinée.

Je pense que c'est l'ancienne usine Blanc, au centre du village, celle en face de la Salle des fêtes et du Cinéma, avec la cheminée en briques rouges et la rotonde. Je l'ai prise en photo ce matin en me baladant. Samedi dernier, il y avait un groupe local, « Les Mécanos, chant et outillage » en concert, invité par l'Association Viva Moletane qui montait sur la scène de la salle des fêtes. Et dimanche, au rez-de-chaussée de l'usine, dans les locaux de l'ancienne brasserie, une vente de vêtements d'hiver à prix libre, je m'étais dit que j'y passerais le lendemain.

L'été dernier, lors d'une promenade jusqu'au multisport avec des amis, en passant dans la montée des Fabriques, on avait failli coincer un ballon de basket sur le toit de tuiles de l'usine, derrière la cheminée. Victor, Solène, Thomas, Ulysse et Juliette avaient zyeuté l'atelier de l'usine à Boisderrière les carreaux poussiéreux des vitres de la rotonde. Une section de bois attendait de prendre forme sur un tour de menuisier, les outils disposés sur l'établi à côté. Traces de vie et de passage récent au cœur de ce bâtiment ancien dont la cour est laissée en friche. La porte de l'atelier menuiserie donne sur le virage de la montée des Fabriques, la peinture de la porte en bois s'écaille et la serrure rouillée est de celles qui s'actionnent avec une de ces longues clés sculptées, brunies par le temps. Les vieilles vitres sont montées sur châssis de métal découpant le paysage en une multitude de rectangles, certains carreaux sont manquants, d'autres calfeutrés par des bâches ou brisés, laissant croire à un lieu à l'abandon, témoin d'une activité passée et soumis aux dégâts du temps.

Dans l'aile supérieure, La Brasserie du Pilat avait entamé son activité dans les années 2000, avant de s'agrandir et de déménager à l'entrée du village, dans la zone artisanale, il y a quelques années. La montée des Fabriques était celle pour laquelle je devais, petite, à vélo, prendre de l'élan dès l'Avenue des Ateliers... reprendre mon souffle sur le parking de la Salle des fêtes à mi-chemin, puis passer la rotonde et terminer debout jusqu'au Chemin des Usines. Une des étapes du tour du village. Drôles de souvenirs, vagues.

Dans la maison, l'électricité saute. Il n'y a plus que la nuit et le rougeoiement de l'incendie. Le village reste paisible, je me demande si tout le monde dort. Mes sources de lumières sont mon appareil photo, mon téléphone, et ma frontale. Et si le village avait été évacué ? Personne ne sait que la maison où je suis est occupée actuellement...

J'appelle mon père, il est 2h du matin. Il dort ? Je vais chercher la dynamo du tiroir de la cuisine, et une bougie au cas où. Deux sonneries. Je me rhabille chaudement, me couvre. Sans électricité, le chauffage coupé, la température chute immédiatement. Il fait 15°C. Trois sonneries, mon père décroche. Postée derrière la fenêtre du salon, je parle de ma journée de demain tout en décrivant l'incendie. De l'autre côté de la vitre, les pompiers sortent l'échelle, abattent un arbre. La charpente s'écroule dans un bruit mou, son mouvement est ralenti comme porté par l'air. Un nuage de cendres s'élève. Je me demande si des gens habitent les lieux, l'usine était en piteux état, sûrement hors de toutes normes. L'incendie est peut-être dû à l'ancienne installation électrique, triphasée. Une odeur de fioul arrive à moi, je panique, la cuve de la cave ? Je sors dans le jardin, l'air sent le bois et l'essence. Le halo orange donne une impression de chaleur, mes joues me brûlent et mon souffle produit de la vapeur. Rassurants et protecteurs, la rivière et les murs de pierres me séparent de la rive de l'incendie. Des étincelles flottent jusqu'à moi. Je me sens mieux à l'extérieur. J'éteins ma lampe. La voix de mon père dans le haut-parleur me demande ce qu'il se passe maintenant. Je me rends compte que ça fait un moment que je ne parle plus. Là-bas, les flammes redoublent. Le bip du camion qui manœuvre s'énervé.

Sous la maison, j'ouvre la porte de la cave, hume, ça sent la terre. L'odeur de fioul vient du dehors.

Dans le jardin, les braises volent, l'usine est partout. Les pompiers se crient des instructions. L'eau jaillit. Je rentre, un peu shootée par ces odeurs toxiques.



Le feu se calme, peu à peu maîtrisé. Je raccroche.

Dehors, le nuage de fumée ne tourbillonne plus sur lui-même, le voile se dissout.

Je reste encore un peu à la fenêtre, j'ai peur qu'à partir d'une braise envolée, le feu se propage aux maisons adjacentes. Je suis déboussolée, le temps a filé.

Il est 4h. Il fait 10°C. Je dois dormir. J'empile les couvertures de plumes, me blottis dessous. Aux vitres, la buée et la condensation atténuent la lumière du dehors. Je préfère ne pas fermer les rideaux. Je me demande ce qu'il restera demain. L'odeur de l'essence est toujours là.



Le lendemain, le chemin est fermé dès l'entrée du Faubourg au centre du village. L'accès au pont, et à la rivière aussi. Il y a le marché sur la place de la Mairie. Je prends du pain et file à la maison. Sur internet plusieurs articles. C'est bien l'usine de la Montée des Fabriques, l'usine Blanc, une des plus anciennes, qui a brûlé. Pas de blessés. Malheureusement, la cuve de fioul du bâtiment s'est déversée dans la rivière, plusieurs centaines de litres. Des barrages anti-pollution ont été installés tout au long des installations hydrauliques : de l'écluse du pont de l'avenue des Ateliers (surnommé pont de la Planche) jusqu'au barrage du Ternay, réserve d'eau de la région. En aval, la station d'épuration attend les instructions des politiques.

*Dri-Dri !
Je sursaute.*

Mon grand-oncle, ou, plutôt, le cousin de mon père, Pierre, sonne à la porte. Il passait par là et a vu les volets ouverts. Je lui offre un café, on discute voitures de course, vie associative, congrégation de la rigotte de Condrieu, potager... Il veut voir les photos de l'incendie, me demande de les lui envoyer pour les montrer à sa compagne Betty. Il me raconte que lorsqu'il était petit, sa mère, Josette Schmelzle, chauffait l'usine de tissage grâce au fioul. Une énorme cuve était remplie chaque année. Une trappe traversait les gros murs du bâtiment, permettant de relier le camion-citerne garé rue Peyronnet au sous-sol de l'usine en contrebas, vers l'étuve. Une fois, le gars qui s'occupait du remplissage avait mal visé et renversé au sol le précieux liquide. De fil en aiguille, le fioul s'est retrouvé dans les canaux de l'usine puis dans la rivière. Josette et ses ouvrières avaient dû recouvrir la rivière de paille et de foin pour absorber les flaques à la surface du cours d'eau. Puis elle avait prévenu les pompiers qui avaient, pour la première fois, utilisé le nouveau « barrage anti-pollution » de l'époque, offert par la région. En essayant de le déployer sur la rivière et au niveau de la digue du barrage, ils s'étaient rendu compte qu'il était beaucoup trop large pour ce type de cours d'eau et donc inutile. Le foin avait suffi. Affaire étouffée. « On n'était pas sensibilisés à l'époque, on faisait pas vraiment attention. ». J'imagine que faute de moyens pour remettre aux normes la cuve de fioul de l'ancienne usine Blanc, cette dernière devait être dans la même configuration que celle de l'usine Perrier, cinquante ans auparavant, sans coffrage de béton limitant la propagation du liquide en cas de fuite.

Pierre me propose de venir jardiner avec lui dans le potager de la maison de Josette, dans le quartier de la Condamine. En quittant la maison, on croise Jean-Marc et Éliane Bancel. Ils ont appris la nouvelle de l'incendie ce matin, au réveil : « C'est dommage, y avait une famille qui habitait dans l'usine accolée, ils ont plus de logement. La Mairie doit les reloger. Et puis, il y avait le charpentier de l'usine à bois, celui qui a fait le pont du sentier piéton, c'est son atelier qui a brûlé... ». Une cagnotte de soutien a été mise en ligne. (Quelques semaines plus tard dix mille euros seront récoltés pour venir en aide à la famille.)

L'incendie pose la question de la gestion du patrimoine ni labélisé ni reconnu par l'État. Comment préserver des lieux de cette envergure sans aides de l'État ? Le village n'attire pas de « riches investisseurs » ayant les moyens de réaliser de grandes rénovations, mais plutôt des trentenaires-quarantenaires issus de classes moyennes, ayant eu un petit héritage, et étant en quête d'espace pour leurs familles et projets. Impossible de tout remettre aux normes, autant acheter un terrain et construire du neuf.

Les usines, tout d'abord propriétés des grands patrons, ont influencé la structure socio-économique et l'organisation typologique du village. Lorsque l'activité textile était florissante, ces bâtiments ont été signes de prestige, source de pouvoir, d'influence politique et de dynamisme économique. Mais ces biens sont peu à peu devenus une charge financière et mentale pour les héritiers des « grandes familles bourgeoises », des sources d'embêtements de par la nécessaire conservation en relativement bon état du bâti général, ainsi que par la gestion foncière et les taxes en découlant. De la sauvegarde et de l'entretien de ces propriétés semblent découler un « devoir de mémoire », en tant que biens incarnant l'histoire collective du village, dépassant la sphère du patrimoine privé. Ces rentiers, pressentant le déclin de l'industrie textile, sont partis en ville faire des études d'économie, de droit, de gestion et ne sont pas revenus.

Les bâtiments des usines ont peu à peu affiché à leurs fenêtres des écriteaux « à vendre ». Mais quel prix donner à d'anciens bâtiments industriels désaffectés ? Certaines maisons de maîtres, appartements de contremaitre, immeuble-dortoirs, ou logements ouvriers peuvent être facilement transformés en logements individuels et loués à de nouvelles familles, assurant une source de revenus à leurs propriétaires. Ceux-là sont conservés par les familles. Mais que faire des bâtiments dont l'activité nécessitait des espaces immenses, des plateaux pouvant accueillir plusieurs rangées de métiers à tisser, des fenêtres et shed servant à capter le plus de lumière possible, et une hauteur sous plafond de plus de trois mètres pour accueillir les moulins des moulinsages ? Que faire des espaces de production dont les murs sont encore remplis des stocks et des machines en fonte des anciennes entreprises de soie, objets-témoins de l'activité locale antérieure et de souvenirs communs aux habitant-e-s du village ? Les usines, privées de leur fonction, deviennent des bâtiments dormants, voire abandonnés en l'état, en friche. « Charmants et pittoresques », bons pour le développement de l'activité touristique mais symboles de déclin, d'inactivité voire de nostalgie pour les anciens ouvriers. Aucun ne peut prétendre à reprendre le flambeau. Le village se referme, il devient un village-dortoir, les habitant-e-s travaillent dans les villes alentours, la population vieillit et les nouvelles générations migre en ville. Personne ne veut vivre là, le prix du m2 dégringole.

C'est pourquoi, de fermeture en fermeture, certaines usines ont été rachetées par la Mairie, puis revendues pour une bouchée de pain dans les années 2000 à de nouveaux habitants et habitantes - sous condition d'un projet culturel pour redonner vie aux lieux. Pour redynamiser l'activité locale, par l'événementiel, la culture et le tourisme, c'est sur les artistes que la collectivité mise pour redonner de l'attractivité au territoire. Malheureusement, beaucoup d'arrivants - majoritairement des artistes lyonnais et parisiens - ont profité de ces opportunités pour acquérir à bas prix des ateliers de production et des habitations immenses. Ces lieux sont pour la majorité complètement privatisés et coupés des Pirailons et Pirailonnes de souche. Beaucoup d'artistes ont monté des associations afin de recevoir des aides régionales et européennes leur permettant de restaurer et aménager les lieux. Mais nombre de ces associations et leurs projets de résidences artistiques, d'expositions et de spectacles - que les Pirailons pouvaient voir en avant-première - ont arrêté leurs activités quelques



années après. Le In & Off, parcours artistique installé dans les devantures des boutiques et ateliers du village durant l'été n'a plus eu lieu depuis plusieurs années. Le stage de chant « Les Oiseaux Rares », organisé par Michel Bernard – chanteuse et artiste habitant les établissements Gillier dits Chez Baptiste, chemin Anne Sylvestre – se déroulant pendant une semaine à la salle des Fêtes, et dont la restitution se fait publiquement Place aux 6 Fontaines, est l'une des rares initiatives qui perdure.

Au fil des rencontres, je comprends que l'arrêt de ces initiatives a créé une coupure entre les Piraillons et Piraillonnes (héritier-e-s de la mentalité ouvrière et de l'histoire industrielle du village) et la nouvelle génération d'habitant-e-s du village, des néo-ruraux issus du monde de la culture. Les bâtiments des fabriques, réceptacles de la mémoire du village, étaient pour beaucoup perçus comme des biens communs. Beaucoup de descendants d'ouvrier-e-s, ayant grandi dans ces espaces, ont ainsi un sentiment de trahison et de dépossession. Ce manque d'emprise sur l'avenir des lieux crée des conflits et désaccords entre générations sur le futur du village. En empêchant le dialogue et la transmission, cette méfiance participe à l'effacement de la mémoire. Les nouveaux arrivants sont vus comme des profiteurs sans respect. Les initiatives rapidement stoppées confortent chez beaucoup les sentiments de dépossession et d'usurpation de biens communs au profit d'intérêts privés. Le succès mitigé de ces projets culturels participe à la dégradation de l'état général du bâti des usines.

La Mairie n'a pas les moyens d'acheter et d'entretenir les bâtiments - quelques années auparavant c'est l'usine Malliquet qui avait brûlé. Ne vaut-il pas mieux déconstruire l'existant afin de prévenir les risques futurs liés à la dégradation du bâti – comme le moulinage de la Roche qui a été mis à feu lors d'un exercice des sapeurs-pompiers ? Mais en détruisant les anciennes usines, le village perd ce qui fait son « caractère ». Et patrimonialiser un lieu, c'est aussi le figer dans le temps et risquer de muséifier le village en l'empêchant d'évoluer. Ces contraintes provoqueraient aussi le départ des nouvelles générations ayant aménagé dans le village ces dernières années, attirées par les multiples usages possibles des bâtiments : plusieurs dizaines de familles, artistes et jeunes actifs ayant apporté une énergie nouvelle à la vie du village. Presque un tiers de la population du village. La question de la rénovation devient celle de la restauration et de la protection, du garder en état, de l'originel et de la lisibilité de sa signification. Lorsque les lieux sont inscrits à l'inventaire des monuments historiques ou classés au patrimoine, les propriétaires ne sont plus les seuls à décider de l'avenir de leur bien. Que penserait une commission du patrimoine de la réparation d'un mur de pierres faite avec des parpaings de béton ? Respecter un cahier des charges autour de l'identité du village en utilisant les matériaux et techniques locales devient impossible à l'échelle des bâtiments. Je me demande s'il n'est pas tout aussi intéressant de voir les changements d'usages ou les traces d'usure sur ces murs. Ces pratiques ne révèlent-elles pas, par l'attention témoignés à ces lieux, nos habitudes de consommation, nos moyens de construction et nos habitudes de consommation, voire notre sensibilité à notre environnement ? Ces métissages pourraient être des pistes de recherche du point de vue de la sociologie mais aussi de l'histoire des techniques et de l'industrie. Par exemple, de nombreuses techniques de construction ne sont plus réalisées comme il y a une centaine d'années. Certains matériaux sont moins qualitatifs et durables mais nécessitent moins de main-d'œuvre et permettent de limiter les risques d'accidents et la dureté du travail sur les chantiers. Ils sont le reflet des avancées technologiques et sociales. L'inventaire des matériaux et des techniques dans le temps reflète aussi l'histoire socio-politique d'un territoire.

Sans chercheurs et spécialistes (anthropologues, historiens...) du Patrimoine pour nommer et théoriser ces pratiques, la mémoire collective et le patrimoine immatériel s'estompent ou sont éclipsés.

Les habitant-e-s d'un lieu patrimonialisable n'ont pas toujours conscience des enjeux liés à leur bien ; l'éveil à la sauvegarde des ressources d'un territoire se joue dans la sensibilisation à l'analyse de notre environnement. Saint-Julien-Molin-Molette est un patrimoine mouvant et vivant. Par exemple, la labélisation « Parc Naturel Régional », est une affirmation et une reconnaissance d'un territoire à préserver.

La labélisation, dont le renouvellement se fait par candidature, répond à plusieurs prérequis et un cahier des charges strict auquel le Parc du Pilat doit se conformer : en termes de services, d'aménagement et d'entretien du Parc d'un point de vue touristique. En échange, la labélisation apporte financements, visibilité et attractivité touristique.

Les chartes et procédures de classement sont explicitées sur le site de la Fédération des Parcs Naturels Régionaux : « Le classement en Parc naturel régional se justifie pour des territoires dont l'intérêt patrimonial est remarquable pour la région et qui comporte suffisamment d'éléments reconnus au niveau national et/ou international. C'est souvent à l'initiative locale des acteurs de terrain que naît l'idée d'un Parc. Des associations, des élus, des habitants se concertent pour préserver les atouts de leur territoire et lui donner un nouvel élan. La ou les Région(s) concernée(s) décide(nt) alors de donner suite à l'idée ou non, définit(nt) le périmètre d'étude du parc et engage(nt) le travail d'élaboration du projet de territoire qu'est la charte. (...) Dans les Parcs naturels régionaux, on entend par patrimoine l'ensemble des caractéristiques et spécificités de ce territoire. On peut ainsi parler de patrimoine naturel (espèces, habitats, milieux, sites d'intérêt naturel), de patrimoine paysager (grands sites et ensembles paysagers), de patrimoine humain (ensemble des forces vives et des savoir-faire disponibles), de patrimoine bâti (religieux, militaire, vernaculaire, ...), de patrimoine culturel ou religieux (traditions, fêtes, parlars locaux, ...). ». En termes de sauvegarde du patrimoine architectural, la labélisation est un outil de sensibilisation à la qualité patrimoniale d'un lieu, cependant la labélisation ne garantit pas la protection du bien.

À SJMM comme autre part, c'est par des initiatives citoyennes hyper-locales que la sauvegarde de biens communs se joue. Attachement personnel, mémoire collective d'un groupe d'individus, bien historique rare ou commun, identité territoriale... plusieurs notions entrent en jeu dans le processus de sauvegarde et d'attachement des sujets aux lieux et à leurs objets. À SJMM, depuis 2020, c'est une chance que l'engagement citoyen soit encouragé au travers de concertations citoyennes par la nouvelle municipalité –gauche-éclo-communiste, dont les membres sont majoritairement issus de la nouvelle génération d'habitants, arrivés dans les années 1990-2000. La mairesse actuelle, Céline Elie, travaillait dans le domaine des arts vivants et s'est installée à son arrivée au sein du village dans l'usine Sainte-Julie pour y fonder l'association l'Essaim de Julie. De nouvelles propositions émergent pour des futurs souhaités à l'échelle de la collectivité en évaluant les moyens disponibles. Rapporté au nombre d'habitants, le nombre d'évènements organisés chaque mois n'est pas négligeable. Annoncés sur des affichettes A4 devant la Maison des Associations ou sur des panneaux aux carrefours et entrées du



village : « L'Objet qui parle », « Marché musical de la Rivoire », « Tu joues ? », « Cinéma », « Rencontre avec... », « Club photos », « Chorale », « Cours de couture » ...

La difficulté de réaliser et pérenniser des initiatives visant à encourager un esprit collectif et à sauvegarder une dynamique de village s'explique par l'énergie nécessaire pour monter ces projets et la faiblesse de moyens mis à disposition des habitant·e·s par la communauté de commune et la région. Des questions reviennent souvent « Qui va s'intéresser et soutenir ces projets ? Quel public ? Quelle diffusion en dehors du village et quelle suite ? ». Les événements bénévoles et associatifs, sont autant des moyens d'investir du temps pour le commun et de briser l'entre-soi que de tester des systèmes de prises de décisions collectives sur des modes horizontaux. Ils sont prétextes à produire des rencontres et de transmission en luttant contre la sensation d'enclavement au sein d'un territoire.

Je sors de mes pensées.

Avec Pierre, nous buvons notre second café de la matinée, mais cette fois-ci chez Jean-Marc et Éliane Bancel. Ces derniers me montrent un ancien agenda qu'ils viennent de retrouver en rangeant les bureaux de leur manufacture. À certaines dates, des noms et commandes attestent que la manufacture a accueilli temporairement lors de la guerre de 14-18, une activité textile.

On toc à la fenêtre. Un homme d'une cinquantaine d'années, le visage un peu émacié, les joues rougies par le froid, vient se joindre à nous. Un petit comité se forme dans la cuisine de Jean-Marc et Éliane. Le nouvel arrivant, leur plâtrier en arrêt maladie, vient leur montrer des bijoux en bois sculpté. Il les réalise à partir de chutes de bois exotiques : palissandre, ébène... provenant de leur ancienne Manufacture et Fonderie de Croix & de Christs. Les ressources de la manufacture ne se perdent pas. Ces petits gestes du quotidien entretiennent un réseau d'entraide basé sur la solidarité, le donnant-donnant et l'écoute, hérité du monde ouvrier. Ces rencontres, attentions et arrangements à l'amiable entre habitant·e·s participent de manière informelle à la vie collective et au maintien d'une unité de village.



Prise de contact téléphonique ratée.

Ets Trouillet et Fils, un grand bâtiment de tôle à la sortie du village, à gauche de la rue de la Modure, en direction de Bourg-Ar-gental. En contrebas de la route principale, on voit souvent des camions manœuvrer pour livrer des matières premières. Sur le site de la Mairie, l'entreprise est classée dans « artisanat », mais sur leur page Facebook, eux se définissent comme « Tôlerie Industrielle j.trouillet et fils ».

Sur cette page Facebook, on peut voir qu'ils travaillent autant pour des artistes locaux que pour de gros équipementiers automobiles. On peut voir quelques vidéos de process, réalisées à l'iphone : « Découpe plaque de mousse pour garnissage genouillère », « Découpe jet d'eau acier 70 mm d'épaisseur, cool !!!!! », « Pour Simon, découpe jet d'eau de collier de serrage type guidon de vélo en alu épaisseur 15 MM. Cool !!! », « Et voilà, une vidéo !!! Découpe ouvertures dans pièce plastique de plastic omnium pour Mercedes, water wear !!!!! », « c'est une sculpture réalisée avec des matériaux de l'usine, par Djé des garrigues (créateur de sculptures métalliques) qui porte le joli nom de Flautista et qu'il a exposée à St Julien pour In & Off. ».

À la suite, des photos de sculptures, des ready-made colorés réalisés pour l'École, des plaques découpées pour les copains et pour les événements artistiques estivaux.

Cette entreprise familiale, bien active dans le village, est l'un des derniers lieux – autre que la Brasserie – de production à échelle industrielle encore en activité au sein du village.

L'activité de la famille Trouillet débute, au début du XX^{ème} siècle, par une serrurerie-métallerie au cœur du village, dans un atelier proche de l'actuelle salle des fêtes. La mère Trouillet tient un des cafés-bistrot du village, le Café Trouillet, anciennement situé Place de la Bascule.

L'entreprise a su se réinventer pour perdurer d'une génération à l'autre, et a adapté son activité aux nouveaux marchés. Sur google, un guide local laisse 5 étoiles et commente « Une PME locale qui fait travailler une vingtaine de personnes spécialistes de la découpe laser, jet d'eau, pliage et soudure. ». En 2015, l'entreprise est placée sous contrôle judiciaire. Un financement participatif est lancé en 2020.

L'entreprise est aujourd'hui dirigée par la fratrie Trouillet, de ce que je sais de-ci, de-là, de forts caractères, pas simples à approcher. J'hésite donc longtemps, lors d'un aller-retour à SJMM, à aller directement me présenter sur le site de l'entreprise. On me dit d'essayer de contacter Hervé. J'envoie un mail fin novembre au seul contact que je trouve sur internet. Pas de réponse. Je trouve un numéro d'entreprise.

Je me lance. J'appelle. Après plusieurs sonneries, une secrétaire me répond, une voix compréhensive « À quelle adresse mail avez-vous envoyé votre demande ? » « @commercial » « Ah ! c'est celui de Mr Trouillet, il a dû le voir. Je vais voir s'il est disponible pour vous parler. » Une boule au ventre se forme.

On me met en attente. Une nouvelle musique de fond avec une voix féminine préenregistrée m'énonce les champs d'activité de l'entreprise. Un bip, puis...

On me passe Pierre ou Hervé Trouillet. Sur linkedin, j'ai vu que Pierre est l'actuel directeur de l'entreprise familiale. Sur Facebook, « PDG » est aussi écrit sous le profil de Hervé Trouillet.

La voix du téléphone est ronchonne, je dérange. Il parle vite. Brut de décoffrage, sans formalité ni présentation, il me dit avoir vu mon mail, et me demande de détailler ce que je cherche.

Je lui explique : je suis étudiante en Design et Création Industrielle, je travaille autour du patrimoine ouvrier de Saint-Julien-Molin-Molette et je souhaiterais connaître l'histoire de l'entreprise Trouillet.

Silence. Je sens qu'il est un peu gêné, « Je ne sais pas trop quoi répondre. Je crois que je suis pas chaud. Vous voudriez faire quoi ? » « Une interview, et si possible venir découvrir votre savoir-faire... ».

Il marmonne, réfléchit, hésite puis tranche :

« Non, mais vous voyez on en a déjà eu des gens qui viennent, France3, des trucs comme ça... les gens ils viennent, ils se servent et nous, ça ne nous apporte rien, j'suis pas chaud, j'ai pas envie d'étaler la vie de l'entreprise. Y a pas grand-chose à dire, y a pas d'histoires. Pas chaud. Voilà, désolé. Au revoir. » « Pas de problème, je comprends. Au revoir. ».

Je raccroche, un peu sonnée et déçue. Au final, j'ai du mal à comprendre, j'ai été peut-être trop abrupte et l'idée d'une interview a sans doute pris une dimension trop engageante et chronophage.

Des semaines plus tard, en juin, je raconte ma mésaventure téléphonique à Pierre et Betty autour d'un apéro.

Pierre me dit que j'aurais dû leur demander d'établir le contact. Betty est la fille de Marius Trouillet, ce sont ses frères qui sont aujourd'hui les gérants de l'usine. Ils sont très investis dans le village. Ils participent souvent à l'installation d'œuvres ou à l'aménagement de l'espace public pour faire rayonner le village lors d'événements estivaux. Ils ont aussi travaillé avec l'École pour réaliser des sculptures avec les enfants. Devant le syndicat d'initiative, ce sont eux qui ont réalisé les tôles émaillées en formes d'animaux ! Pour les expos du In & Off aussi, ils ont réalisé la signalétique, les dessous de plats et les portes clés en métal, petits goodies vendus au syndicat d'initiative.

Avec en fond Rolland Garros sur l'écran de télévision du salon, on évoque aussi un foulard de soie que Delphine et Franck m'ont confié. Dessus sont sérigraphiés les principaux lieux du village. Betty se rappelle vaguement d'une commande de la Mairie et du Syndicat d'Initiative auprès d'un dessinateur du village. Le foulard était vendu comme souvenir, autant aux habitant·e·s qu'aux touristes.

« Tout le monde en a un chez lui qui traîne à la cave ! Il faudrait que je demande à mon père en allant le voir à l'EPHAD à quelle occasion exactement le foulard a été produit ! ».



À Paris, le jour n'est pas encore levé, il est 5h. Je marche jusqu'à la Gare de Lyon, la lumière est orange, le froid mordant, le ciel invisible. Mon train arrive, coté fenêtre, je regarde le paysage défilé. Un passager a nonchalamment posé sa trottinette électrique sur les sacs du rac, laissant des traces de roues grises. Pas de boue. Drôle d'objet. Bientôt, je n'en croiserai plus. À SJMM en cette saison, les habitacles chauffés des voitures s'emparent de tous les corps. Les trottoirs sont désertés. Dehors, les deux roues disparaissent, il fait trop froid. Pour les plus courageux et les mordus de route, le vélo-électrique est de sortie le week-end. Quelques motos cross et enduros pour les ados...

J'ai un arrêt de quelques heures à Lyon, je m'équipe en pulls. Je devais prendre le bus jusqu'Annonay et finir en stop, mais mon père me propose de faire le trajet en voiture avec moi et quelques courses avant d'arriver au village. Le Vival du village, sur la Grande Place au début de l'avenue de Colombier, pratique des prix stratosphériques sur les produits frais. Oubliées les pommes de la région... place aux pommes de France. La franchise Casino ne permet pas à Didier Bonnard, le gérant, de choisir ses produits, livrés en quantité chaque semaine. Dans une vitrine au fond du magasin, en face des produits ménagers et accolée aux vins, il vend quelques fromages du coin, de la charcuterie et les œufs de ses poules, « meilleurs que les œufs label rouge ».

On arrive à SJMM vers 15h, il a neigé. Les bordures des trottoirs fondent en des tas verglacés. Les rideaux de métal de la Boulangerie sont baissés, le lundi tout est fermé, seul le nouveau Tabac est là pour répondre aux urgences.

La neige prend les reflets des maisons de pierres. Les volets violets pétant des immeubles créent des taches sur la glace. La maison est à 12°C, Jean-Marc Bancel a dû passer allumer le chauffe-eau ce matin. Doucement, les murs se réchauffent. Je n'aurai pas le temps de rencontrer grand monde aujourd'hui. Je décide d'aller prendre des photos du village sous la neige et dans les brumes denses. Je me dis qu'à 17h, il fera nuit et les routes ne seront pas éclairées en dehors du centre-bourg. Difficile de s'éloigner en forêt, en plus la chasse est toujours ouverte. Les changements de climat saisonniers modifient les rythmes de vie et les habitudes.

La recherche de terrain est aussi un prétexte à cartographier et décrire des modes de vie ruraux où la nature, bien que domestiquée et façonnée par les activités humaines (l'agriculture, l'architecture, les loisirs, les transports) garde une emprise forte sur les corps et les esprits.

Pour atteindre le village, les habitués fendent le paysage à 100km/h sur la route unique qui découpe en slalomant les versants des montagnes. Lorsque la nuit tombera, l'éclairage public sera inexistant... à 23h30 chaque jour les lampadaires et guirlandes lumineuses sont éteints pour ne pas troubler la vie de la faune et flore du Parc Naturel, incitant ainsi les locaux à s'adapter à leur environnement proche.

15h45.

J'arrête mon choix sur une sortie rapide avant la nuit. Je prends un VTT, des phares et une frontale.

Direction le barrage du Ternay, une balade habituelle sur une petite route passant par le hameau d'Écuville. Le goudron est défoncé, un itinéraire bis à la route principale. Pour la rejoindre, je traverse le village. Depuis la place de la Bascule, je remonte la rue de la Modure, passe devant la maison de retraite, on peut voir à travers les grandes baies vitrées de la salle principale un sapin de Noël recouvert de décorations. Je redescends vers le quartier du Mas par la rue Entre Deux ges, située entre l'EPHAD et la nouvelle École.

À l'arrière de l'EPHAD, devant la porte de service, deux aides de vie fument des clopes, les doigts rougis par le froid, les autres cachés dans leur blouse blanche pour profiter de la chaleur de leur ventre.

Je traverse la rue du Mas et son moulin puis passe devant la nouvelle caserne des pompiers. L'antenne satellite s'élève dans les nuages. Disparaît. Sur le versant en face, sur l'autre rive de la rivière, des maisons et pavillons préfabriqués du Parc du Soleil et du quartier de la Condamine, construit dans les années 60, côtoient les anciennes fermes, partiellement retapées. Peu à peu, jardins et potagers s'agrandissent et se transforment en champs. Les meules attendent la fin du froid. Les vaches sont dehors, regroupées autour des carcasses de véhicules – des vieux bus rouillés –, leurs cous s'entremêlent pour se tenir chaud. Leur passage répété a créé des tâches marron dans la neige.

Bientôt, la route du barrage plonge dans la forêt, le talus s'agrandit, remonte et porte les cimes des arbres en amont du chemin. La surface du goudron est déformée par les racines. Par zones, le goudron se fissure et laisse s'échapper quelques brins d'herbe. Le givre crée des nuances de gris et de noirs brillants, rappelant celles de l'essence que les quads et cross laissent en été sur les grosses pierres des sentiers, côté Drevard. Sous mes roues, les gravillons et la glace croustillent. Dans la forêt, quelques maisons isolées s'éparpillent en bord de route. Une maison d'hôtes. Je traverse le hameau d'Écuville. En contrebas, le Lac du Ternay apparaît. Les sapins se transforment en cèdres du Liban. Ceux dont Delphine m'a parlé lors de notre rencontre. Une espèce endémique, ramenée par les grands patrons de la région à leur retour de voyages. Ils bordent le chemin du Lac.

Mon tour du lac commence. Une boucle de 4km avec sur la première rive une petite route à sens unique surnommée le « Chemin de Ronde » où cohabitent piétons et voitures. Je passe devant une guinguette fermée, une cabane de pêcheur en rondins de bois ; au-dessus un panneau précise les espèces de poissons et rappelle la nécessité d'un permis de pêche. Depuis une vingtaine d'années, la baignade est interdite. Avant, l'été, m'avait un jour raconté ma grand-mère, les enfants du coin apprenaient à nager ici.

Le barrage hydraulique relie les deux rives du Lac. « Construit en 1858 pour alimenter Annonay et la région en eau potable », précise le panneau de l'office du Tourisme. Je traverse. Deux bouées rouges. L'embouchure est ouverte, l'eau s'engouffre dans une grande gueule de béton. Dans un fracas, l'eau s'écrase sur les marches situées de l'autre côté, avant de glisser le long de grandes rampes jusqu'aux réservoirs des stations d'épuration en contrebas.

Sur l'autre rive, je rejoins la route principale, la D306, c'est la sortie du travail, la cadence du trafic est intense, les travailleurs remontent de la ville vers les hauteurs.



Accolés à la départementale, un hôtel et un restaurant de luxe promettent des réveils face au lever de soleil sur le lac. Les gérants font creuser la colline au-dessus du Lac pour construire une seconde terrasse. Les assauts des tractopelles arrachent la mousse du sous-bois pour former des amas de terre et racines. Coup après coup, une roche orangée puis grise apparaît. Des voitures sont garées sur le bas-côté. De petits murets de pierres accompagnent les virages et préviennent des sorties de route.

Quelques coureurs se fauillent en bordure pour boucler leur 4 km. J'allume mes phares, roule sur les bandes blanches et sur le sable. Les appels d'air des voitures m'aspirent.

Après quatre virages, le chemin du Lac réapparaît en contrebas. Retour sous les cèdres. Le bruit des moteurs s'estompe. Les épines et la terre ocre deviennent des roches jaunes des rives. Quelques pierres grises émergent. Le niveau est bas. On voit l'érosion, de nouvelles espèces végétales poussent à la limite entre terre et sable.

Une digue rudimentaire, formée d'un amas de pierres, apparaît au milieu du lac. Petite, je ne la voyais que l'été en cas de canicule. Sa traversée est interdite. Ça fait maintenant quelques années que la digue n'a plus disparu. Des arbustes poussent sur des petits monticules de sable. Autour l'eau se faufile et forme des presque-îles boueuses, sur lesquelles des cross sont passés. Au bord, de gros tuyaux de béton sortent de terre et déversent l'eau de l'amont. Le courant s'épaissit, l'eau mousse et vrille, forme de petites cascades. Puis le courant s'apaise, à la surface du Lac le motif du vent. À l'autre bout, sous un petit pont, la rivière du Ternay provenant des hauteurs du Parc et traversant Saint-Julien-Molin-Molette vient se jeter dans le Lac.

Je finis mon tour, à ma droite un sentier de pierres roulantes permet de remonter plus rapidement à Écuville, au fil des années le chemin s'est creusé et affaissé. Le raccourci est maintenant impraticable à vélo.

Je reviens à mon point de départ. Le ciel est rosé, les nuances de verts de la forêt s'effacent pour former des amas noirs, les silhouettes des cèdres et des sapins viennent piquer le ciel. Je grimpe. En danseuse sur mon vélo, je m'essouffle sous mes couches de vêtements. Le vent qui me cisailait les joues à l'allé s'engouffre dans mon col et me rafraîchit. À mesure que je remonte, la lumière descend. Sur la route de la forêt, seul le périmètre éclairé par mes phares et les lumières des hameaux au loin me donnent des repères de distance.

J'arrive à Écuville.

À l'entrée, je m'arrête : dans le pré, un cheval très maigre et un âne, leurs naseaux produisent de la brume, ça me fascine. Je me demande s'ils passent la nuit dehors, entre la maison de leur propriétaire et l'orée du bois. Je me rappelle ce que me racontait Charlène - une amie de passage au village, à l'automne dernier, elle avait vu dans les infos que « des meurtres de chevaux » avaient eu lieu à plusieurs endroits en France, « l'œuvre d'une secte ? », c'est flippant.

L'œil du panneau « Voisins vigilants » d'un bleu ciel devient vert lorsque mes phares l'éclairent. Je ne sais pas si ça me rassure, les voisins vigilants, j'ai des images de petits vieux campés à leurs fenêtres avec des carabines.

Je retourne dans la forêt, le bruit de l'air dans mes roues prend le dessus sur le bruissement des feuilles. Je rentre rapidement. Pas de promeneur, de cross ou de voiture. Pas de chasseur, pas de sanglier non plus.

Le rythme de sortie est vraiment régi par la lumière. La nuit tombe à 17h, et en hiver, sans lumières artificielles, le choix des itinéraires se réduit, difficile de partir longtemps en exploration.

De retour à Saint-Julien-Molin-Molette, la caserne des pompiers et la maison de retraite sont toutes vitres éclairées. Sur la route, le trafic de voitures est intense, beaucoup de personnes seules au volant, pressées de rentrer chez elles. Les derniers camions descendent de la carrière, difficiles à manœuvrer dans les rues étroites, créent des bouchons au niveau du carrefour de la Place de la Bascule, les automobilistes ronchonnet. Dans les grands miroirs d'angles je vois des phares attendre puis tourner. Très peu de piétons.

Beaucoup de maisons sont encore éteintes, tous les habitants et habitantes ne sont pas encore rentrés du boulot. D'ici une heure il sera facile de voir quelle maison est habitée ou pas. Devant l'École, les parents attendent dans leur voiture. Les cars scolaires ramenant les collégiens et lycéens ne vont pas tarder eux non plus. L'éclairage public souligne des tronçons de trottoirs et les lieux clés. L'Alimentation Générale, le Kebab, le Coiffeur, le Bistrot, l'Église, la Pizzeria, le Vival, la Boulangerie, le Tabac, le Parking, la Mairie, et au loin le Multi-Sports.

Je rentre à la maison. La chaleur de l'intérieur m'accueille.

Sur la table, j'avais laissé le cadeau pour Pierre : un journal sur les voitures. Je n'aurais pas eu le temps de passer lui donner cet après-midi, et il est trop tard pour ressortir et être sociable, la maison est comme une bulle. Je n'aurais sans doute pas le temps de le voir lors de ce passage à SJMM. Je le croiserai la prochaine fois, en janvier.

J'appelle Delphine, je lui avais envoyé un mail afin de former un lot d'objets issus de l'usine. J'aimerais aussi reprendre quelques photos, et possiblement organiser une visite avec Guy Degraix, un gareur ayant vécu la disparition des ETS Gillier-Payen, dont j'ai obtenu le numéro par Hubert Sage, pour qu'il me raconte son savoir-faire et me montre directement ses gestes sur les métiers à tisser. En plus, Franck m'a proposé de redémarrer un métier pour que je réalise une captation sonore et vidéo.

Je tombe sur le répondeur. Dommage.



Les yeux dans les doigts et le mythe de la soie.

8h.

L'objectif de ma matinée est de me rendre au Moulinage Barou afin de rencontrer l'artisan homonyme.

Je connais l'existence du Moulinage par trois facteurs :

- le panneau, aux couleurs criantes, vert d'eau, rouge et jaune, présent devant la manufacture Barou, que je vois à chaque aller-retour à SJMM, par la route de Maclas.
- par Hubert Sage, qui m'a confié qu'en plus de conserver d'anciennes machines, les deux frères Barou ont préservé un ancien moulin et sa roue, plus ou moins fonctionnel mais digne d'intérêt pour les férus d'histoire, de mécaniques et d'ingénierie. « Contacte-les de ma part, ils me connaissent bien ».
- et enfin, un matin de l'été dernier, j'avais pioché dans la pile de flyers de la Boulangerie - parmi ceux des trottinettes tous-terrains, gîtes locaux, et fromages AOP - un dépliant au graphisme bricolé : celui du Moulinage Barou à Lupé. Sur le dépliant, des foulards de soie photoshopés, au détourage tremblotant, flottent sur le fond blanc d'un papier glacé de mauvaise qualité, une grosse typo déformée aux couleurs flashes annonce « ouvert tous les dimanches du mois et sur RDV. ».

En octobre, à vélo, j'avais déjà essayé de me rendre au Moulinage. Mais après une heure de pédalage sur route vallonnée, j'étais arrivée devant un entrepôt fermé, son enseigne éteinte.

Cette fois, une semaine avant mon arrivée à Saint-Julien-Molin-Molette, j'ai tenté de prendre rendez-vous. Le premier numéro de contact trouvé sur internet sonne dans le vide, le second n'est plus attribué.

Le seul numéro fonctionnel est celui du dépliant, mais une série de longs bips me répond avant que mon appel soit pris. Après une brève présentation, j'avais annoncé vouloir passer un lundi ou mardi matin. La voix d'homme à l'autre bout, m'avait répondu en riant, « y a plus qu'à ! » et avait raccroché, me laissant dans le flou de l'horaire et de sa disponibilité. Sur le site internet du moulinage, aucune information sur les horaires d'ouverture au public. Le siège de l'entreprise se trouve à Vinzieux, juste en dessous, en Ardèche. Le Moulinage se trouve sur la route de Maclas, à Lupé, mais je n'ai pas d'adresse précise.

J'ai oublié le précieux dépliant à Paris, je vais à la Boulangerie avec pour idée de retrouver les coordonnées du Moulinage. Pas de dépliant dans la vitrine... On discute avec Mme Fanget la boulangère sans âge qui tient la boulangerie depuis des années avec son mari. Elle m'annonce « En mars, on ferme. » « Pour toujours ?! » « Oui, c'est la retraite, là on fait durer pour les fêtes mais mon mari il bosse depuis ses 14 ans, dont 10 avec handicap, depuis l'accident de son pied. On fatigue. » « Mais il va y avoir des repreneurs ? » « Pour l'instant rien de concret, c'est trop difficile ici, seul c'est du 4h50-19h, personne n'en veut. Nous on a repris des parents, on travaille avec le même meunier depuis longtemps, juste à côté, on fait la marguerite, le pain au maïs le dimanche... Et puis, le commerce est en dent de scie depuis le covid. Les gens, ils achètent le pain en faisant leurs grosses courses en grandes surfaces, et ils congèlent pour la semaine ! Là, des fois tout part, des fois tout reste, le rythme a changé, impossible d'anticiper, et nous on fait qu'une fournée le matin.

Ah ! ça me fait penser, y a de drôles de combines aussi, y a des familles qui me commandent deux petites bûches pour les fêtes, ils ont peur qu'il y ait un contrôle, qu'on voit qu'ils ont acheté une bûche pour 20 personnes ! C'est fou... ».

Driiing.

Un client entre, une petite file d'attente s'est formée dans la rue.

Je prends ma boule de seigle et rentre. Je décide d'aller au Moulinage pour 10h30, en pleine matinée, en espérant que ça soit ouvert. Je vérifie les batteries, les cartes SD, remplis ma gourde. Sur le chemin, je tombe sur une affichette plastifiée aux flèches orange et verte fluos « L'objet qui parle, expo vente, Métiers d'Art ». À voir.

Départ en voiture.

À la sortie de SJMM, côté Zone Artisanale, je me place au carrefour de la station-service et de la route de la Condamine pour faire du stop.

Rapidement, un utilitaire s'arrête, un gars qui fait des livraisons de matelas à eau pour les hôpitaux des villes alentours, des aller-retours Saint-Étienne, Vienne, Annonay... entre le dépôt de son entreprise et les locaux des services publics. Il aime bien la route, au moins « C'est vallonné, on s'amuse un peu. ».

J'arrive au Moulinage Barou, route de Maclas, à 10h40.

Dès la sortie de l'habitable de la camionnette, j'entends le son des machines en action. J'espère que je ne vais pas déranger. Pas de lumières dans la maison adjacente à l'entrepôt à sheds. Sur la porte de la boutique : « Pour le Moulinage, sonnez deux fois. ». Une grosse sonnerie résonne derrière la porte du garage. Le rideau de métal se lève, et un homme me fait signe de venir vers lui. Dans le garage, le bruit des moteurs s'intensifie, résonne. On crie pour s'entendre.

Devant nous, des tables exposent des foulards de soie de la marque Lyre, soigneusement pliés, ça dénote avec les moulins noirs de graisse.

Notes rapides de la rencontre avec Jean-Yves Barou :

Moulinage Barou, anti-vacc, continuer à voir les gens, le flicage les jours de marché et l'arrivée tardive des vaccins COVID dans les campagnes.

Entreprise familiale : les grands-parents, les parents... après leur départ à la retraite continuer l'activité en fratrie.

La fille kiné. Pas de reprise.

Les machines : moulin, dévidoir, cantre, bobinoir ...

Les étapes du moulinage : filage, décreusage, teinture, dévidage, moulinage, vaporisage, bobinage.

Faire avec des gabarits pour fabriquer ses outils et ses pièces de moulin comme les coronelles.



Nos doigts sont nos yeux.

Transmettre et entretenir, pouvoir bidouiller la machine.

Voir les parents, apprendre petit, c'est génétique, héréditaire ?

Comprendre la mécanique.

L'école de la soie à Lyon.

Purement technique.

Le moulinage : concevoir le fil.

Torsion S ou torsion Z.

Travailler pour des industriels. Le marché de l'automobile. Les gants en fibre de verre.

Créativité et art.

Le tissage et l'impression, plus créatifs.

Besoin de créer et travailler la couleur à grande échelle.

ge de la retraite, ne pas pouvoir arrêter.

Création de la marque de foulards imprimés Lyre.

Le travail d'éditeur semi-artisanal, créer des motifs en peinture puis faire imprimer la soie à Lyon.

Le plaisir du travail, rester actif, des commandes occasionnelles et la vente des stocks aux copains ayant encore des usines.

Deux chouchous, une bobine de soie - deux paquets cadeaux, avec un nœud.

La soie c'est un mythe, le luxe et la qualité.

Une matière sensible et des cadeaux majoritairement pour les femmes.

La boutique ne prend pas la CB.

Le distrib est à Maclas.

Un aller-retour à pieds. 30 minutes de marche dans le brouillard en bordure de route.

Mini Kebab à 3 euros de Maclas - Kebab World.

La porte de l'atelier laissée ouverte, poser la monnaie sur le bureau de l'atelier et prendre les paquets.

Les trois stops.

Il est 13h45, je m'éloigne, le Moulinage Barou disparaît rapidement dans la brume. Sur le bord de la route, ma bobine de soie, mes chouchous et mon tissu emballés dans un sac plastique, des papiers cadeaux sous le bras, je commence à faire du stop. Il y a peu de passage. Une voiture de la Poste s'arrête. Le postier vient de finir sa tournée, il propose de me remonter de quelques mètres jusqu'à Maclas, là-bas il bifurquera vers Pélussin pour ramener le véhicule au dépôt. Il me dépose sur la place, devant le Petit Casino, je me place sur la route menant à Saint-Julien. Plusieurs véhicules passent. Puis une voiture s'arrête, le monsieur me propose de m'emmener jusqu'à « l'usine », il a RDV, il s'excuse de ne pas pouvoir m'emmener plus loin, me dépose sur le bord du parking.

L'usine, c'est un énorme cube vert d'eau, dans un virage entre deux hameaux. Au fond la forêt, devant des champs et la vallée. Derrière un portail surplombé d'une armada de caméras de surveillance, la fabrique Justin Bridou, une production massive de saucisses. Sur le parking devant l'usine, deux camionneurs attendent de charger leur marchandise.

Je me place à la limite entre la zone de repos des transporteurs et la route. Une voiture toute cabossée arrive pleine balle, je lève le pouce. Elle freine, fait un virage brusque et s'arrête au milieu du parking. Dedans, une femme d'une trentaine d'années me dit de monter, elle va à Bourg-Argental, amener les anciens vêtements de son fils à une collègue qui vient d'avoir un gamin. On discute, jeune, elle faisait souvent du stop, ça marche bien dans la région... et puis « Y a pas de bus. ». Elle me dépose devant le Kebab, rue Neuve. Sa voiture s'élanche dans la montée de la rue de la Modure puis disparaît. Sur la place de la Mairie. C'est la fin du marché. On essaye de me vendre un poulet, des patates et un ananas.



Itinéraire à travers la brume :

Prendre le vélo.

Aller voir les anciennes mines de plomb à Éteize.

Traverser le village, la rue Peyronnet. Peyronnet = la rue des pierres. Hommage à l'ancienne carrière située à la place des immeubles actuels.

Les pavillons et préfabriqués du Parc du Soleil.

La station-service, les chiens de chasse de la rue du Plâtre.

Route de la Condamine.

La sortie de Saint-Julien, quartier Condamine.

Les panneaux de direction du carrefour du village, Pélussin, Maclas, Lupé.

Quartier les Grands-Prés. Le château de la Condamine.

La Zone Artisanale, la brasserie, le charpentier, le vendeur de matériel agricole, le foyer d'accueil spécialisé, la route, les champs.

Les travaux, la grue.

Les terrains de foot. La guinguette. Les boys.

La montée vers Éteize.

Les élevages de faisans et poulets.

Vue sur les alentours de Saint-Julien.

Retour.

Les fléchages du salon L'objet qui Parle.

Le parking de la salle des fêtes.

En face, l'usine Blanc, le bâtiment pas réparable après l'incendie ?

Je viens de rentrer de mon exploration à vélo des alentours du village.

Appareil photo autour du cou, je ressorts de la maison pour continuer de sillonner le village à pieds en quête d'animation. Le village accueille du jeudi au dimanche le salon annuel de L'Objet qui Parle, autour des métiers d'arts et de l'artisanat local, certains lieux sont exceptionnellement ouverts au public afin d'accueillir les exposants. En parcourant ces lieux, je cherche à noter et archiver les nouvelles activités au sein des bâtiments anciens. Au fur et à mesure, je note les points d'intérêts et les potentiels contacts me permettant de lier histoire des lieux et projet de développement de l'activité du village dans le futur.

Dans les rues désertes de Saint-Julien, le sentier balisé de l'événement me fait rebondir d'un lieu à un autre au sein du village. J'espère que cet événement culturel réussit à faire sortir les habitant-e-s de chez eux tout en valorisant les savoir-faire et activités du territoire.

Depuis la rue Vieille, l'Espace aux 6 fontaines et l'Église, je me rends à la place Bancel. Je traverse le Pont de l'Avenue des Ateliers, et remonte la montée des Fabriques, je longe une maison aux corniches décorées, sans doute une ancienne maison de maître. Je m'arrête à la bifurcation entre la route et le grand Parking de la Salle des fêtes. Depuis l'incendie, la montée est limitée par de grandes barrières de chantier, un arrêté préfectoral interdit l'usage du reste de la route. Au-dessus, la cheminée de l'usine Blanc est encore debout. Sur la façade, l'incendie a laissé place à des murs sans fenêtres, dont les châssis de métal fondus laissent de grandes ouvertures dans les pierres roussies. Par endroit, les briques sont encore noires de cendres. Derrière le portail, on aperçoit l'allée menant à la cour intérieure, remplie de poutres calcinées à évacuer. Après le passage des pompiers, des experts, des assurances, et des futurs artisans, le chantier de remise en état pourra commencer. Le chemin rouvrira en Février, lorsque le site sera sécurisé, sans risque d'éboulement au passage d'une voiture ou à la vibration d'une voix.

Je bifurque sur le Parking, une vieille camionnette blanche est garée devant l'escalier en colimaçon. Des rubans de chantier dissuadent d'en monter les marches. Mais l'idée d'apercevoir la charpente de l'usine me fait enjamber cette clôture. Quatre étages au-dessus du goudron, je vois l'usine Blanc dans sa totalité. Le trou béant du toit apparaît. Quelques briques s'accrochent les unes aux autres en attendant de glisser et se briser au sol. De mon perchoir, j'aperçois les IPN de la rotonde surplombant le vide, essayant de maintenir les murs sans toit et les étages sans planchers. C'est le même point de vue que la photo du journal. Au fond, en face de la rotonde, le pan de mur éboulé de l'usine Blanc-Ligue.

Je redescends. Le parking est désert. Dans mes souvenirs d'enfant, lors des stages de chants d'été, des tables étaient sorties, des tapis étendus au sol, des tipis colorés offraient des cachettes aux enfants, l'escalier permettait d'épier les adultes. Un cinéma en plein air était installé. Une flèche en carton jaune fluo pointe la double porte vitrée. À travers les vitres, on distingue d'anciens bancs de l'Église empilés dans un coin, d'autres entourent une table de bistrot en métal. La salle de réception, vide, semble immense. Au fond, un bar en faux bois clair vient délimiter l'espace d'accueil du public et l'espace cuisine, destiné aux résidents et aux initiés. Les murs intérieurs ont été recouverts d'une sous couche de papier gaufré puis enduits de peinture blanc cassé. Les portes des toilettes, en vert anis, se découpent dans cette dernière. La lumière des néons blancs vibre sur les poutres de la charpente d'origine. Au sol, des dalles de lino aux effets marbre permettent un nettoyage rapide de la salle.

Les matériaux répondent aux normes et standards esthétiques des équipements des lieux collectifs communaux, et contrastent avec les murs d'origine de l'ancienne usine Saint-Joseph du Haut, construits en pierres ocre.

Pas de mouvements dans le bâtiment, sur le bar traînent des éco-cup et une boîte de chocolats.

Je retourne sur mes pas pour poursuivre le parcours de l'Objet qui Parle dans le village. J'analyse le potentiel didactique du parcours vis-à-vis du village, il fait passer le visiteur devant les principaux lieux remarquables – par leur architecture, leur histoire ou leur activité, du village. Mais peu sont ouverts, signalés ou référencés. Je me projette dans un parcours



permettant d'avoir accès au passé du village tout en donnant de la visibilité aux ateliers et lieux de production encore actifs.

Traversée du Faubourg : longer l'atelier Ocrement, avec ses cours de couture et sa boutique de céramiques. Passer devant la Pizzeria, la maison de l'apiculteur du village, des garages, la pharmacie, le croisement avec la rue Vieille puis le pont de la rue Neuve. Arriver jusqu'au petit chemin de la rivière surnommé Peyronnet le bas. À l'entrée du chemin, l'ancienne Fabrique de bonbons à vendre... dedans des exposants : les artisans des Nouveaux Ateliers du Dorlay – récemment installés dans une ancienne usine à la Terrasse sur Dorlay par le Parc afin de mettre en commun les ressources et savoir-faire autour du textile.

Déjà deux jours de salon, quelques visiteurs. Mais « Le week-end ça sera plus dense, pour l'instant on se relaie pour surveiller les stands. » témoigne une exposante.

Derrière, à l'usine Sainte-Marie, l'expo d'un jeune photographe, un gars du coin « Je viens de Pélu, Pélussin. Je photographie les mains d'artisans de la région en argentique. ».

L'évocation des nouveaux propriétaires de l'usine Sainte-Marie (Simonot ?), le projet de créer un lieu d'art et un gîte. Les anciens locataires de l'usine - l'association L'oreille est Hardie, ont été virés par les descendants Dussuc afin de vendre.

Je note ces informations sur mon téléphone. À la manière d'un texte à trou à compléter, les brides et fragments d'informations historiques, techniques et anecdotiques, glanés au fil de conversations et d'observations me permettent de comprendre les liens entre habitant-e-s, lieux, objets et histoire tout en les condensant au travers d'un fil narratif et de potentiels itinéraires de lecture du village.

Je ressors et continue mon repérage. Plus que de poursuivre le parcours de l'Objet qui Parle, je prolonge mon arpentage en cherchant à cartographier mentalement les différents lieux-dits du village, notamment ceux situés sur le haut du village en direction de Bourg-Argental avec lesquels je suis moins familière. Je cherche à délimiter spatialement les contours du village tout en gaugeant l'animation des zones que je traverse.

Depuis le jardin et la cour de l'usine Sainte-Marie longer la rivière.

Traverser le Parc de la nouvelle École. Suivre la rue Entre deux âges jusqu'au Moulin du Mas et ses canaux débouchant des soieries amont. Le système hydraulique traversant le village rejoint ici le cours de la rivière.

Le mur restauré au niveau du pont de la rue du Mas, une ancienne grange ? Réparer, bricoler ou restaurer ? Le béton VS le bâti de pierres. Les entrées et fenêtres des anciens ateliers et fermes devenus des habitations murées avec des parpaings. Bouchées à cause de l'impôt sur les fenêtres ?

Remonter vers les nuages, le haut du quartier du Mas. Vue sur l'ancienne École de garçons.

Zone d'habitations. Maisons des années 60-70. Les potagers hérités des jardins ouvriers.

S'éloigner sur le Chemin des Manissols.

Les champs et les fermes accolés au village, vaches et naseaux brumeux. La limite périphérique du village.

Continuer vers la Rivoire, un nouveau lieu collectif autour de la permaculture installé dans l'ancien château de la Rivoire, les paniers bio et les marchés musicaux. Plus d'une heure de marche pour atteindre le lieu situé de l'autre côté de la colline.

Dépendance à la voiture. Vue sur les alentours.

Au loin, la route de la Modure vers Bourg-Argental et les locaux de la SARL Trouillet.

17h30, extinction des lumières de l'entrepôt.

La nuit orange sur le village en contrebas.

Demi-tour.

Retour par la rue de la Modure. Croix à l'entrée du village. Retour à l'animation du trafic routier.

Immeubles d'anciens logements ouvriers.

L'Alimentation Générale, la Poste. Place de la Bascule.

Les lumières de Noël dans le centre du village.

La devanture de la Boulangerie et le Tabac. Les voitures en double file.

Le parking et la place de la Mairie.

La sculpture commémorative de la guerre de 14-18.

Retour à la maison.



Derrière le verre, l'identité du village ?

Dans une édition du journal du Progrès, datée du 15 janvier 2017, je trouve au sujet du lavoir :

« Un lavoir public devenu atelier de tissage. »

« Le gareur, chargé de la maintenance des métiers à tisser, semble plus vrai que nature. »

« L'ancien lavoir public de la rue Peyronnet, construit dans les années cinquante, est devenu un site historique de la cité qui rappelle la grande époque de l'industrie de la soie lorsque mille ouvrières travaillaient dans les usines de Saint-Julien. Situé à l'entrée sud du village, il sera le point de départ du chemin piétonnier envisagé. Il longera les canaux pour rejoindre le centre puis aboutira aux anciennes fabriques du Pré-Battoir. Un métier à tisser a été donné à la commune par Josette Schmelzle, dernière industrielle en soie naturelle. Il a été installé par les jeunes du chantier international Jeunesse et Reconstruction. L'employé communal, Jean-Paul Geourjon, a confectionné avec talent la vitrine qui abrite l'ouvrage à l'abri des intempéries. Plusieurs aménagements sont en cours de réalisation afin de recréer l'ambiance de l'atelier d'autrefois. ».

À la transition entre la rue Peyronnet et la rue de la Condamine, après l'usine Perrier et Sainte-Marie et les maisons de maîtres, dans l'ancien lavoir, une capsule temporelle.

De jour, les vitres reflètent la route, l'entrepôt Vanel et les logements ouvriers d'en face. Le lavoir, situé sous un gros compteur électrique forme un recoin, une grotte. Le contre-jour rend la surface du verre opaque. En marchant sur le trottoir d'en face un promeneur peut passer sans distinguer le contenu de la boîte dissimulé par ce miroir de verre. Les habitant-e-s de la boîte ne se révèlent qu'une fois la route traversée et l'ombre du lavoir franchie. Le nez collé à la vitre, les mains en visière, les yeux auscultant l'espace, le face à face avec les poupées de plastique ressemble à une quête, il faut savoir pour aller voir car il n'y a pas de cartels signalant ce point d'intérêt. Le peu d'aménagements piétonniers, l'absence de passage piéton, l'étroitesse du trottoir de béton fissuré, et le trafic de camions provenant de la carrière, dissuadent les passants de traverser – la route départementale traversant le village, large et à la ligne blanche continue, appelle au dépassement des 30km/h réglementaires ... À cela s'ajoutent le carrefour avec la rue du Mas en aval du lavoir, et en amont celui avec le lotissement du Parc du Soleil.

Aussi, le contenu se révèle mieux la nuit. L'éclairage jaune de la rue contraste avec la lumière blanche des spots LED du lavoir. Les figures figées dans leur action ne dorment pas. Irréelles et fantomatiques, elles surprennent les dernières voitures traversant le village et les derniers passants rentrant chez eux.

À l'intérieur de la boîte, les murs du lavoir sont recouverts de papier peint. Le décor est tout droit sorti des archives locales : une photographie, à l'origine argentique et au format carte postale, est ici agrandie jusqu'à l'échelle 1. L'image figure en noir et blanc un plateau de tissage de l'usine Sainte-Marie, encore en activité, les ouvrières posant au centre, interrompues dans leurs tâches. Des enfants devant elles. Les lignes des rangées de métiers à tisser créent un effet de perspective et donnent de la profondeur à la boîte. On plonge dans l'histoire, le lavoir est la vitrine du patrimoine.

Derrière la baie vitrée, une ouvrière assise sur un tabouret de tordeuse tient une navette. De l'autre côté, un gareur en bleu de travail graisse les engrenages d'un vieux métier à tisser avec sa burette. Entre eux, le métier à tisser, sorti d'usine, porte une chaîne de fils de soie déchirée, les fils détendus ondulent et s'emmêlent entre le battant et le remise. Le tissage pend du peigne sans tension, détaché du régulateur et de son rouleau.

Le lavoir, dont l'usage et l'identité d'origine ont disparu, est devenu un théâtre, une représentation d'une fiction sortie de l'imaginaire collectif et de l'interprétation proposée par les adjoints à la Mairie. C'est aussi la trace d'une disparition, un espace hors temps, où la poussière ne rentre pas. On a archivé dans un coin, ça ne bougera plus. Sans guide local impossible d'en tirer une interprétation. Les mannequins portent des blouses et salopettes d'origine, portées par les ouvriers et ouvrières d'autrefois. Des objets témoins, sélectionnés avec soin, ont été mis en scène par les historiens amateurs du village.

Plus tard, Pierre me précise que c'est sa municipalité qui a mis à l'honneur le tissage : « On leur a mis la blouse de Josette, ma mère, et la salopette de Paul, mon père. Les outils du gareur, ce sont aussi ceux de mon père. C'est pas mal, mieux que rien. ». D'autres voix sont plus critiques : « On ne comprend pas la vitrine, personne ne s'arrête... elle est au milieu de la route, il n'y a aucune explication. Ça a été vite fait par la Mairie pour se débarrasser du sujet du musée du tissage. ». Dans la vitrine, la chaîne est cassée depuis des années, la soie fuse, mais personne ne vient la réparer. Peut-être que le verre coupe court à toute initiative. Je ne me rappelle plus s'il y a une porte ou si le métier est emmuré. Presque plus personne ne sait vraiment dater, entretenir et réparer le métier à tisser.

Pas de frise chronologique, pas de dates, on dirait que tout a toujours été là. Pas de plans, indications, schémas ou de catalogues explicatifs du fonctionnement du métier. Un nom du fabricant de peignes – peignier originaire d'Isère. Pas de note sur l'histoire du tissage dans la région ou sur l'empreinte de l'industrie textile dans le village. Nous ne sommes pas dans un musée, pourtant l'espace est scénographié et les objets muséifiés, hors d'usage et du temps.

Dans les années 1950, l'installation de lavoirs dans le village découlait de plans d'urbanisme liés à l'augmentation du nombre de ménages et d'habitant-e-s. Les patrons, souvent maires, faisaient construire lavoirs, sources et fontaines, simultanément que se construisaient de nouvelles habitations pour accueillir la masse d'ouvrier-e-s des usines. Contrairement au lavoir du Mas, dont les canaux maçonnés de pierres proviennent de l'usine Sainte-Marie, l'édifice de béton du lavoir de la rue Peyronnet n'a pas le charme pittoresque conditionnel à sa conservation et valorisation en l'état. Hors d'usage depuis que les logements ont des accès à l'eau courante et sont équipés de machines à laver, l'espace du lavoir de la rue Peyronnet a été choisi pour cette installation patrimoniale afin de pallier la disparition de la mémoire collective contenue par le patrimoine matériel des usines.



A l'évocation du lavoir remonte un souvenir de ma rencontre avec Yvette-Vincent.

Yvette-Vincent racontait que petite, elle allait « lessiver le linge le dimanche dans la rivière, à la cascade du Mas. Il fallait guetter parce qu'au-dessus, y avait la boucherie, et des fois les tripes étaient déversées directement dans l'eau la rivière. Alors vite vite vite fallait enlever ses draps blancs de l'eau ! ».

La construction du lavoir, en face de l'immeuble abritant l'appartement familial, avait été une bénédiction. Finis les aller-retours à la rivière. Pour la petite fille qu'était Yvette-Vincent, qui suivait sa mère dans les tâches domestiques du dimanche, le lavoir est vite devenu un espace d'imaginaire : la maison des escargots. Tous les jours en partant à l'école, elle allait vérifier la présence de ses précieux amis. Une passion tellement forte que sa mère décida qu'il en était assez, et lui ordonna de les confier à leur voisin. Évidemment, l'enfant ne revit jamais les escargots, « Il a dû les manger ! » dit-elle aujourd'hui. À la suite de ces événements, elle fit son entrée à l'usine. L'enfance était terminée.

Comment donner à voir un passé sans figer un présent ?

Les figurants de la vitrine humanisent l'objet qu'est le métier à tisser mais déshumanisent l'histoire ouvrière du village en la résumant dans une reproduction figée. En personnifiant les ouvrièr·e·s avec des mannequins « standards » la charge sentimentale et émotionnelle des objets disparaît. Quid de l'odeur, du son, de la lumière et du jargon ? L'histoire locale, contée et transmise oralement entre générations – au travers d'anecdotes et de récits de vie – est difficilement contextualisable et assimilable pour la nouvelle génération d'habitants et pour les personnes extérieures au village. Il faut alors trouver prétexte au dialogue ou bénéficier d'une visite commentée avec un « guide local », ayant le rôle de médiateur et de porteur de fragments d'histoire, pour parvenir à lire les lieux.

Le lavoir, devenu vitrine du patrimoine industriel du village est un objet de débat, d'échange, vecteur de conversations, d'interrogation, d'avis et de mobilisations permettant de raviver le débat autour de la représentation de l'histoire du village. Faut-il ajouter un cartel ?

Je rentre à la maison.

Au loin, le panneau de l'ancien restaurant du Moulin Pinte.

Dans la nuit, les devantures des anciens commerces et restaurants, délaissés depuis des années, rappellent un passé où le centre du village avait une vie nocturne quotidienne. Aujourd'hui, les rassemblements festifs légaux et illégaux sont organisés ponctuellement, plutôt dans une mouvance alternative et associative, au samedi Bar – l'été, dans les anciennes usines, les champs de Taillis-Vert, au camping ou cachés dans les alentours du village faisant relais nocturne du restaurant des Pies Railleuses et du café les Clés à Molette.

Extinction de l'éclairage à 23h30, reprise à 6h.



Afin de me rendre au village, je prends le bus reliant Lyon et Annonay, je finirai en stop.

Annonay est une commune d'Ardèche à vingt minutes de SJMM en voiture, une ville-porte, voisine du Parc Naturel du Pilat, juste en aval du barrage du Ternay. La plus grande ville proche, 16 000 habitant-e-s, plus quatre quartiers pavillonnaires – dont Davézieux où loge Yvette-Vincent, et des zones d'activités industrielles s'étendent sur les collines alentour. Le centre de la ville est typique de la région : biscornu, un clocher d'église au toit pyramidal, des habitations anciennes construites en pierre, des murs épais qui se chevauchent et suivent la topographie. Les toitures de tuiles rouges créent un lien entre bâtiments modernes et anciens. Les habitations et commerces ont peu d'étages, certains, au-dessus de grandes portes de bois, portent encore les enseignes peintes d'anciens ateliers. On plonge au cœur de la ville. Un parking en colimaçon s'élève aux côtés d'un immeuble de bureaux. En face, le nouveau quartier marchand regroupe dans des bâtiments neufs différents pôles d'activités : la nouvelle gare SNCF, un gigantesque centre commercial, une Biocoop, un PMU, une salle de sport, un commissariat, une banque, un parc...

Lorsque j'étais petite, avec ma grand-mère et ma sœur, on allait à Annonay faire le plein de livres pour le mois, passer au Grand-Frais et au Décathlon, trouver des outils de bricolage, et voir un film au cinéma... Je sais qu'il y a là le Musée du Papier créé par l'ancien siège social de l'usine Canson. On n'y est jamais allées mais à SJMM les maisons regorgent de ramettes de papiers spéciaux, circulant de foyer en foyer depuis des générations après leur sortie d'usine.

Je fais quelques courses et provisions à la Biocoop de la gare routière SNCF.

Puis, je m'éloigne du centre, remonte, passe par les anciens « nouveaux quartiers » construits lors de grands plans d'aménagements urbains. Autour, accolés à de l'ancien, des logements dont l'architecture dénote, des immeubles hauts, recouverts de crépis ocre ou rose saumon. Pour chaque appartement, un balcon où traînent vélos, chaises, jouets pour enfants, balais, peu de fleurs. Devant ces blocs, de larges routes goudronnées, dont les virages serrés sont serties par des murs de béton gris préfabriqués. D'autres tronçons de routes mènent au parking des résidences, les voitures sont garées en évidence au pied des habitations.

Coincées entre les voitures au repos et celles de la route d'Annonay roulant à 90, de grandes pelouses. Ces étendues vertes, d'herbe coupée à ras, sont parsemées d'arbustes en cage, de bouches incendies, de poubelles en bois, et de quelques îlots fleuris par les agents municipaux ou le gérant du lotissement. Des sentiers de bitume mènent à des bancs en béton peint, leur couleur blanche les fait ressortir aux quatre coins du lotissement. Dessous, des canettes et des vieux papiers. Les bancs fixent la route, leurs pieds ancrés dans la terre et leurs assises surplombant le trottoir goudronné, ils marquent le passage du privé au public, et clôturent le lotissement. Les lotissements sont la lisière entre le monde rural et le monde urbain.

Il n'y a personne sur l'herbe à part deux chiens qu'un homme guette en fumant une clope à son balcon. Deux enfants font du vélo devant les garages, ils paraissent tous petits dans cet espace désert. Le passage des voitures résonne. Trois ados rigolent et mangent des chips en écoutant de la musique diffusée par les enceintes d'une voiture. Leurs scooters délimitent leur périmètre. Le lycée est juste en dessous, c'est la pause déj'. En contre-bas du parc, un rond-point, 3eme sortie. Toute vitrée, une boulangerie-sandwicherie devant laquelle d'autres jeunes font la queue. « À partir de 19h -50% sur tout », lance une pancarte ; « Une baguette achetée une offerte. », reprend une seconde. Un autre rond-point. Les flèches indiquent les hypermarchés, magasins de bricolage, grosses usines industrielles au même niveau que les villages alentour. Je me positionne à cette sortie. En face, une pelouse de démonstration expose des tracteurs tous neufs. Les barrières en bordure de route deviennent des murets de pierre puis disparaissent, ponctuellement dans un virage une tôle ondulée souligne la courbure.

Je suis prise en stop par un tourneur-fraiseur. Ouvrier de 25 ans, quatorze heures, fin de journée. Une voiture assez ancienne, des fausses lunettes en plastique blanc, datant d'un retour de fête, traînent sur la banquette arrière, je dépose mon sac.

« J'ai l'temps, y a que ça à faire », « On travaille sur des machines et à la main, des fois des pièces énormes, des fois des micro éléments, on fait surtout des pièces pour l'armée », « L'après-midi, je fais de la moto, pas du cross mais de la route et du circuit, mais ça c'est cher et puis faut faire 2h de route pour y aller, c'est dans le Sud .», « Là, je dois retaper mon rétroviseur, c'est pour ça que la portière est déglinguée, mais j'bricole bien. ».

On passe le Barrage du Ternay, et son Hôtel. Des joggeurs courent entre la route et les cèdres du Liban. Quelques voitures sont stationnées dans les virages. On continue de monter. Des champs, le carrefour menant au village et aux mines d'Éteize, puis le terrain de foot, la Zone Artisanale, et enfin le panneau d'entrée dans Saint-Julien.

Avant de continuer vers Pélussin, mon conducteur fait un détour et entre dans le village en suivant la route de la Condamine pour me déposer à la station-service : « C'est toujours la galère le stop, j'en faisais beaucoup avant. ». Je descends. Traverse le village, personne – pleine semaine + pause déj' – le Vival est fermé, les courses attendront.

J'arrive à la maison, allume le chauffage, ouvre ma conserve de ratatouille.

L'après-midi, je contacte Delphine Gaud – depuis la dernière fois nous avons échangé par mails. À nouveau le répondeur, j'envoie un sms. Je contacte aussi les nouveaux habitant-e-s de l'usine Sainte-Marie, installés fin 2019. J'ai trouvé leur contact par Facebook, ils tiennent une page présentant l'avancée des travaux de réhabilitation. Un numéro, j'envoie un sms. J'attends. Sors dans le village pour faire les courses.

La vitrine de l'Alimentation Générale, en haut de la rue de la Modure est éteinte, sur la porte il est écrit ouverture 15h, il est 15h01, je fais un tour, reviens, attends, abandonne. Je me rabats sur le Vival, déçue. Didier est sympa, mais la franchise Casino lui fournit des fruits et légumes hors de prix originaires d'Espagne, d'Italie ou du Pérou. Le jeudi c'est poisson, les barquettes dans un bac à glace Côte d'Or, on peut choisir entre chair blanche ou orange. Dans un coin du magasin, derrière



une vitre, quelques fromages et de la charcuterie du coin. On parle ville VS campagne, covid, vacances au Portugal. Apparemment, le dernier boucher du village, situé place de la Bascule avant la montée des Anges, le Calvaire et le Cercle Jeanne d'Arc, va fermer, comme la Boulangerie. Ouvert trois jours par semaine, de 10h à 14h, il fait toutes ses préparations avec de la viande qu'il sélectionne dans les fermes alentours. Imbattable niveau qualité/prix. Il a une autre boutique dans une autre commune, vers Bourg-Argental, tenue par sa mère. Trop âgée, elle ne peut plus être debout toute la journée, d'où la fermeture.

Je me demande quels commerces et services de proximité vont survivre : la Fabrique de Bonbons de Julien, avec ses démonstrations et sa boutique – qui drainait de nombreux touristes – a déménagé à Bourg-Argental pour s'agrandir il y a quelques années. Le médecin du village – rue Vieille – est bientôt à la retraite. La Boulangerie cherche repreneur. La Boucherie fermera à la fin de l'été prochain.

Il reste le Coiffeur, la Pharmacie, le Café, le Restaurant des Pies Railleuses, la radio locale – Radio d'Ici, la Pizzeria, des ateliers d'artistes privés et disséminés dans les anciens bâtiments des usines. Les artistes, tous potes, sont de la même génération, et finalement ils ne se mélangent pas trop aux habitants et habitantes de souche. Un Kebab vient d'ouvrir dans la rue Neuve, mais personne n'y va.

Quels seront les points de contacts et de rencontres futurs ?

Il neige.



Le matin, Pierre a débarqué à la maison : « on jardine cet après-midi ? ». Impossible. Je dois me rendre à Bourg-Argental à la maison des Associations. Il rigole « Et tu comptes y aller comment ? » « En stop ou à vélo... mais avec la nuit je suis pas sûre du vélo, je vais partir vers 14h ... » « Bon je t'emmène, je dois aller à la banque à 16h, je passe te chercher à 15h45. ».

Pierre m'emmène à Bourg-Argental, dans la voiture on discute de tout et de rien, mais pas mal de l'engagement politique du village. Pierre est plutôt communiste, il a hérité de la mentalité ouvrière lié au travail et au vivre ensemble. Il a une sainte horreur des familles bourgeoises enrichies par l'activité des fabriques. Les descendants des patrons, partis en ville et désinvestis de la vie communale, possèdent encore la plupart des immeubles du village. Ça tombe en ruine. Et la nouvelle mairie, tenue par les artistes du village lui paraît un peu fantasque, cloisonnée dans son décroissement, la gouvernance horizontale, des bobos loin des problématiques de Pirailons et Pirailonnes de souche. Mais au moins ils tentent des choses, formalisent des sentiers, proposent des terrains pour loger les gitans des caravanes du chemin Anne-Sylvestre. Il conclut : « Ce qui est compliqué, c'est la communauté de communes et les liens avec la Préfecture et la Région, Saint-Julien, ils ne voient pas, à part si ça crame. D'ailleurs, le Tabac a été braqué récemment. ».

On arrive.

Pierre va à la banque, le Crédit Agricole de la région Ardèche. Celle dont le taux des prêts pour l'immobilier est le plus bas. De mon côté, je me dirige vers le Syndicat d'Initiatives. Éliane Bancel, ce matin, m'a chargé de récupérer des annuaires et documentations sur les hôtels, chambres d'hôtes et gîtes présents dans le Parc du Pilat. À l'été prochain, ils prévoient une fête pour le mariage de leur fille, ça va faire du monde à loger.

Moi, je viens chercher des archives vidéo, je sais par Hubert Sage qu'un film a été produit il y a vingt ans sur le tissage dans la région. Dedans, sa maman, ouvrière tisseuse – aujourd'hui décédée – témoigne de sa vie à l'usine Blanc, de son arrivée à Saint-Julien en tant que jeune fille en apprentissage aux canetières, de la vie en dortoirs, puis de l'évolution de l'industrie jusqu'à son déclin, et pour elle son départ à la retraite.

Derrière l'accueil du syndicat d'initiatives, la salle de projection du film :

« Le DVD est dans la télé, on ne peut pas le sortir... Vous pouvez filmer l'écran. ».

Dialogue avec la secrétaire : « Des historiens amateurs locaux, Les amis de Bourg-Argental, une association citoyenne mais « aucun jeune ». ».

Trajet de retour en voiture avec Pierre :

Les patrons et leur « aura ».

Patrimoine Pirailon c'est « vivre dans l'ancien ».

Ses années en tant que maire de SJMM.

Faire gagner de la visibilité au village.

La Région, le Département et la Préfecture.

La course au pouvoir entre les élus, montrer une action territoriale, un engagement pour les communes.

Pierre trouve ça drôle, les bornes départementales en bord de route. Il m'explique que même elles sont politiques. Il y a quelques années, la ville de Saint-Étienne et les communes du Parc du Pilat sont entrées en conflit autour de la couleur à appliquer aux nouvelles bornes. Le vert de St-Étienne l'a emporté, mais Saint-É, ville-porte, ne fait pas grand-chose pour les habitant·e·s des communes du Parc.

« À part prendre l'eau de ses réserves l'été, évidemment. ».

Rupture ville/campagne. L'enclavement du village.

Village de gauche, aux couleurs plutôt communistes héritées de la forte mentalité ouvrière. Mais plus de 20% de votes FN aux dernières élections municipales. Et de plus en plus dans les villages alentours.

La culture sauve.

Le goûter chez Pierre et Betty.

Arrivés au village, Pierre me propose de jardiner un peu.

On fait le paillage des cardons, pour les faire blanchir.

« On emballe les cardons dans de grands sacs de jute ou de paille rectangulaire. Avant, à cette période de l'année, tous les jardins ouvriers et les potagers en étaient couverts. Ils provenaient des soieries, les flottes de soie étaient livrées dedans. Regarde, il y a un tampon de Marseille et des écritures chinoises dessus. Et le trou, c'était le passage du crochet qui chargeait et déchargeait les bateaux. J'ai décousu les pans du sac pour que ça soit plus simple à rouler autour des cardons. ». Il découpe le sac au sécateur. La valeur d'un objet est vraiment relative à l'observateur et à son contexte. Je demande à Pierre s'il reste d'autres sacs. « Non, ça fait partie des derniers qui traînaient au garage, sinon je les ai tous découpés et utilisés, il faut bien s'en servir. ». Un objet de patrimoine ou un rebus de l'industrie de la soie ? Plus tard, je découvrirai dans le sous-sol de la maison, déposé sur l'établi de l'ancienne forge, un pan de paillage intact, fragment de sac et bout de mémoire.

La nuit tombe, on rentre se mettre au chaud.

Sur la table du salon, Pierre pose les vieux manuels, dépliants et catalogues qu'il conserve précieusement.

L'exposé sur la soie de son petit-fils pour l'école et les coupures de presse autour de l'usine Perrier-Schmelzle. Les flyers et correspondances de fournisseurs. Il est fasciné par toute cette ingénierie, « ça c'est une photo ou un dessin ? », et manipule les pages du bout des doigts, les lissant pour éviter de marquer le papier de plis. Un bon de commande s'échappe d'un catalogue, ainsi qu'un plan d'ensouple annoté par un gareur.

En feuilletant les catalogues, un souvenir d'enfance revient à Pierre : l'odeur de l'étuve. Il allait avec Josette, le matin, avant



l'école, ouvrir l'étuve après le vaporisation du fil de soie mouliné. La vapeur d'eau, une odeur ni mauvaise ni bonne. Une vague de chaleur humide.

Dans le garage de la maison de Pierre et Betty.

Plus tard, on descend dans le garage pour ranger les catalogues. Derrière les voitures de collection, une armoire au sein de laquelle Pierre range ses archives. Il emballe dans du papier de soie tous les catalogues un à un, les empile puis les couche sur un étage, par taille. Dans le garage, des outils permettent de tout réparer. Le pare choc d'une voiture est démonté, Pierre va refaire la peinture. Et quand ce n'est pas possible, on trouve quelqu'un ayant le savoir-faire, avec Jean-Marc Bancel, il va refaire une pièce de sa voiture à la fonderie.

On traverse le jardin de la maison de Pierre et Betty pour se rendre à celle de Josette. Les deux maisons sont voisines. Devant, coupant la vue de la route, la maison verte appartient aussi à la famille Schmelzle. Dans son sous-sol se trouve une ancienne canetière de l'usine Perrier-Schmelzle, sauvée in-extremis de la casse.

La maison verte est louée occasionnellement au personnel du foyer spécialisé, car à cause du manque de communication, du marasme administratif et des guéguerres entre régions, des règles strictes encadrent le recrutement des salarié-e-s du territoire. Ces règles facilitent la gestion des budgets et le développement d'un maillage entre les services territoriaux mais poussent parfois à des non-sens organisationnels. Ainsi les employé-e-s du foyer doivent obligatoirement résider dans le département pour pouvoir être embauché-e-s. Or, Saint-Julien se situe à la limite entre la Loire et l'Ardèche. Certain-e-s des employé-e-s résidant plus au nord de la Loire enchaînent les heures de voiture pour se rendre sur leur lieu de travail, alors qu'à quelques kilomètres du village se trouve la ville-porte d'Annonay. Ces contraintes accentuent les déserts médicaux, le personnel de santé est parfois contraint à refuser certaines missions trop éloignées de leur domicile, ou à quitter leurs postes après quelques mois d'aller-retours quotidiens. Pour pallier le manque de services à la personne et garantir un accès aux soins, la commune de Saint-Julien loue des chambres à la semaine aux employé-e-s au sein du village afin de leur permettre de résider au plus près de leur emploi. C'est la même chose pour les sapeurs-pompiers. Le service le plus proche n'est pas toujours le premier sollicité en cas d'accident ou d'incendie. Le territoire est enclavé.

Dans la maison de Josette, ça sent le renfermé et le manque de lumière.

Sur la banque de l'entrée, une balance et un pot en céramique de remerciement offert à Josette par ses ouvrières. Dans le sous-sol, de vieux objets récupérés : un vieil ordinateur, des dame-jeannes, une collection de vieux mixeurs de cuisine, une machine à vapeur pour cheveux, les plaques d'anciens bus Mathevet, les cartes régionales de l'époque, les enjoliveurs de bus. Pierre m'explique qu'il y a quelques années, la boutique Mathevet – ancien transporteur du village – a été vendue à la Mairie. Tout le matériel présent dans les locaux est parti dans une grande benne. En passant, Pierre a commencé à récupérer, collectionner, et préserver ces objets, qu'il entropose dans la maison de Josette.

Pierre fouille dans le placard à la recherche d'objets anciens. Des bobines emballées dans des pans de tissus tricotés, des tavelles, des coupes de soie.... Des archives tirées du grenier de l'usine Perrier, des plans, agendas, lettres : « Les Perrier ils s'en foutaient, des années qu'ils n'y avaient pas mis les pieds dans leur grenier, ils ne savaient même pas que ces archives étaient là mais si on leur disait que je les ai... Ah ! là ils les voudront ! ». Dans certains agendas, les comptes, le nom des employés, la date d'allumage des chauffages, l'écriture du père de Pierre. Le dernier agenda permettant de retrouver une trace de l'activité date des années 90. « Après, ils ont dû avoir un ordinateur pour les aider dans la gestion... mais ça je n'ai aucune idée d'où sont parties les données. ».

On tombe sur les plans de construction de la maison de Josette, dessinés à la main par un architecte, lors de la construction du lotissement du Parc du Soleil, quartier Condamine. Pierre précise : « La rampe de l'escalier a été forgée, l'architecte a même dessiné des sculptures pour le jardin. ».

La maison est immense, on arrive par une allée pavée au travers d'un immense jardin avec potager et arbres fruitiers. En contrebas du terrain un immense sapin s'élève. À ses côtés, des balançoires sont suspendues à un châssis de métal dont la peinture verte s'écaille et laisse la rouille s'installer. L'ensemble de la structure, posée sur l'herbe, est assemblée par de grosses jonctions de plastique jaune canari. Une aire de jeu domestique typique des années 70. À l'arrière de la maison, une piscine. Au sous-sol, un garage pour plusieurs voitures, des placards, un cellier et un atelier. À l'étage, une grande entrée, à gauche un salon avec une grande véranda donnant sur une terrasse. À droite, une buanderie, un bureau, une chambre, la cuisine et sa baie vitrée. Un immense escalier en bois mène à l'étage des chambres.

Un excès de confort à l'opposé des années passées à vivre dans une chambre d'ouvrier-e-s louée Montée de Drevard. À cette période, Josette était encore ouvrière chez Bobichon ou Perrier et avait encore son petit atelier « à façon » au-dessus de la montée des Écoles. Paul était gareur à l'usine. Pierre, enfant, vivait dans une petite maison, en face, avenue de Colombier avec sa grand-mère et son oncle, Guy. Un mode de vie intergénérationnel et assez précaire. Pour Josette, accéder à la propriété, avoir une maison avec terrain à la manière des maisons de maître, avoir une cuisine neuve toute équipée et pouvoir voyager était très important.

« Josette était admirative de la réussite des grandes familles patronales. Elle s'entendait très bien avec le père Perrier dont elle faisait souvent l'éloge. Pourtant, au moment de la reprise de l'usine, pas question pour lui de vendre les murs de l'usine Perrier. Durant toute l'activité des tissages Schmelzle, Josette restera locataire des murs et du fond de l'usine. »

La phrase de Pierre fait écho à une anecdote que Jacqueline me racontait quelques semaines auparavant. Elle imitait d'une voix grave mon grand-père scandant : « Mais tu nous embêtes avec tes patrons ! ». Cette phrase revenait souvent lors de discussions entre Josette et son frère.

On fouille encore quelques temps.

Il est 21h30 quand on remonte du garage. Je me dépêche de rentrer à la maison. Je suis claquée et euphorisée.



RDV avec Franck Besson à l'usine Perrier pour rallumer un métier à tisser.

Captation vidéo de la mise en route du métier à tisser remis en état par d'anciens gareurs, des tisseuses et un noueur, pour le tournage du film *Mélancolie Ouvrière*, de Gérard Mordillat.

Controverse autour du film : les habitant·e·s en figurant·e·s mais peu d'implication dans le village par la suite.

Cul-terreux VS monde de la culture.

Le son du bistanclaque.

Échec : « Il remarquera plus. ».

Balade et photographies de l'usine Perrier.

Les ateliers et espaces de stockage.

Vrac et stock.

Les travaux de réhabilitation, la démolition du moulinage et du cimetière des éléphants – les métiers de fonte les plus anciens – passés par les fenêtres pour vider les lieux.

Matériaux réinterprétés, création contemporaine et ré-emploi dans l'habitat – escalier en poitrinière.

La réhabilitation du tour à bois de l'atelier menuiserie, qu'est venu examiner un étudiant architecte, l'agacement de Franck.

« Pour ranger, il a bougé tout l'atelier, il aurait pu faire une photo du avant-après quand même ! » « On avait l'impression que les outils venaient juste d'être posés. ».

Rester dans son jus, garder trace.

Le mystère de l'horloge.

Le bureau du contremaître.

La clé USB et les images d'archives de Delphine et Franck.

Faire un lot d'objets à prélever ?



Seconde réunion avec l'association du Patrimoine Piraillon. Entre temps, j'ai soumis une proposition de blason et de gamme colorée inspirée du bâti du village, du savoir-faire textile et de la végétation du Parc Naturel Régional. Une semaine de travail. Par mails, les retours sont positifs.

RDV à 14h30, à la Maison des Associations, salle du RDC. Au programme du jour : temps d'échange, le point sur le nouveau tirage de l'ouvrage et sur le dossier de demande de subventions, poursuite du chantier de Saint-Julien-Molin-Molette dans le temps et l'espace, questions diverses et moment de convivialité autour d'une galette des rois.

Je me trompe d'heure, arrive 30 min en avance.

Au cœur du village, sur l'avenue de Colombier, en face de la Grande Place et accolé au restaurant des Pies Railleuses, un grand bâtiment de pierre.

A sa façade s'agrippe une étoile de rotin, des lettres blanches se détachent et annoncent « Maison des Associations ». Les volets du bas sont fermés, en haut les rideaux verts sont tirés.

En dessous, sur un cadre de verre : « syndicat d'initiative, bibliothèque, centre multimédia, salle d'exposition ».

Une baleine bleue aux yeux énormes et d'autres animaux en taule vernie, réalisés par les ETS Trouillet, viennent habiter les bosquets autour du bâtiment.

Devant la Maison des Associations ont été installés un banc, des racks à vélos, et du mobilier en bois réalisés par l'entreprise l'usine à Bois – située au rez-de-chaussée de la rotonde de l'usine Blanc.

Poutres, arches et colonnes en bois sont les supports de nombreuses affichettes : yoga, après-midi jeux, couture, cinéma, spectacles, produits frais... Les affiches ballottent au vent, retenues par de grandes bandes de scotch. Leurs couleurs se délavent avec l'humidité de l'hiver, les encres humides forment des auréoles autour des paragraphes de textes, le papier gondole. Certaines, mises sous plastiques, retiennent la condensation, des gouttes se forment et dégingolent dans les poches, le bas du papier immergé boit l'eau, l'encre remonte à la surface, les informations ondulent. Construites par un architecte et un menuisier du village, ces micro-architectures couvertes de papier sont des démonstrateurs de la densité de la vie associative et culturelle du village. Elles s'adressent autant aux touristes de passage qu'aux Piraillons et Piraillonnes. Selon les activités, les points de rendez-vous varient : l'atelier d'untel, la maison d'un autre, le Samedi-Bar, la Salle des fêtes...

S'ajoutent à cela les affiches sur les vitrines des boutiques et les dépliants déposés chaque mois à la Mairie. J'ai le vertige. Il y a trop de choses à faire, trop de personnes à rencontrer !

Des voitures sont arrivées sur le parking de la Mairie.

Je rentre dans la Maison des Associations. Lino au sol, guichet d'accueil en contreplaqué laqué orange, présentoirs à cartes métalliques verts, grillages aux fenêtres du rez-de-chaussée, antidérapant en caoutchouc sur les arrêtes des marches. L'intérieur répond aux normes. À l'étage, la bibliothèque. Pas d'ascenseur. Bientôt, tout ce bâtiment sera rénové et son contenu déménagé. La Maison de Soins, aujourd'hui à la sortie du village, sur la zone artisanale, s'installera à la place de la Maison des Associations qui sera déplacée dans l'ancien Magasin Mathevet, derrière, au croisement de l'avenue des Ateliers et de la rue de l'Église.

En plein centre du village, le long de l'avenue de Colombier, il y aura donc la Grande place, la Mairie, le Vival, la Boulangerie, le Tabac et la Maison de Soins. Malheureusement reléguée à une rue en contrebas de la route principale, l'effervescence associative et culturelle du village risque d'être invisible aux personnes de passage.

Hubert Sage a réservé la salle d'exposition, directement à droite après l'entrée. Sur les murs de la pièce, des dessins de l'exposition précédente d'une artiste locale. Des pans de fresque, une usine qui brûle, un phénix rouge qui s'envole. Les membres de l'Association s'affairent. On installe les chaises et les tables en une ligne au centre de la pièce, Hubert Sage préside. Le brouhaha des conversations m'assomme un peu. Je ne sais pas où me mettre dans cette assemblée, entre camarades de classe, voisins, amis, ennemis. Hubert Sage me taquine « Alors, tu as fait retravailler Yvette-Vincent ? » Puis d'autres arrivent encore.

Soudain, on m'appelle. En face de moi, François Perrier, fils du patron, qui, à la première réunion, trois mois plus tôt, n'avait pas été très enthousiasmé à l'idée que je lui pose quelques questions. La veille de la réunion, j'ai reçu un mail de sa part contenant des photos d'outils, des images d'archives de la salle du moulinage, de l'ourdissage et de la serre de l'usine Sainte-Marie ainsi que des photos d'anciens gareurs à l'atelier menuiserie. Sa réapparition soudaine me déstabilise. Il se dirige vers moi tout sourire : « Tu es à Lyon de temps en temps ? Si tu veux on peut se voir parce que je peux te faire des photos mais bon c'est mieux de voir les objets en vrai. ». Il me montre les outils qu'il a apportés avec lui dans une boîte rouge : « Ça c'est pour épinceter, c'est pour aller attraper les fils de trame qui dépassent à la surface du tissu. Cet autre outil, c'est ce qu'on appelle des forces, là c'est le nom du fabricant Nogent, ce sont des objets assez récents. Celui-ci est beaucoup plus ancien, puis là c'est écrit Didier mais c'est pas un ouvrier qui a mis son nom... Non, je ne pense pas que ça soit un ouvrier, peut-être le forgeron. Y a celui-là qui est amusant, j'ai perdu son nom, je sais pas du tout quelle est son utilité ni comment il s'utilisait. ».

Une femme intervient : « Moi j'ai une vraie force comme ça chez moi ! ».

François Perrier continue : « Et puis ça s'est pour aller chercher... heu... Danny c'est pas une passette ça ? ». Une autre femme : « Moi j'ai un compte-fils aussi. ».

François Perrier : « Danny, toi qui connaît bien, c'est pas ça une passette ? ». Danny lève la tête, fixe l'objet, répond en rigolant « Si, c'est bien une passette, on attrapait le fil avec le petit crochet du bout pour le faire passer dans les lisses et le peigne. Fallait passer le fil entre les dents du peigne, j'étais pas dégourdie, j'avais pas la main si bien que j'engageais



toujours la mauvaise dent. » François Perrier la coupe : « Ça, c'est une carcagnole. ». Une autre femme : « Et ça sert à quoi ? ». François Perrier : « Et bien c'est ce qui reçoit le fuseau sur les moulins ! » Danny enthousiasmée par le quizz : « Ah oui oui oui, je connaissais pas le terme. ». François Perrier magistral : « Parce que le mouvement de rotation du fuseau percerait le bois ou le métal. Et, puis ça ... ça s'appelle un barbin, c'est pour guider les fils, on en trouve sur les banques où on fait des bobines, on va poser ça sur la réglette qui bouge. C'est en porcelaine, il y en a de beaucoup de formes. On fait passer les fils dedans pour qu'ils ne s'accrochent pas... un truc comme ça. Un crochet métallique couperait beaucoup plus les fils. Et puis, je peux t'expliquer les photos du mail. Tu as vu un métier à tisser avec un appareillage si tu as regardé de près ? Ça s'appelle une ratière. Généralement il y a quatre ou six manivelles auxquelles sont accrochés les cadres pour avoir des dessins – armures – sur le tissu. Pour un Jacquard il en faut beaucoup plus, ici il devait y en avoir deux, quatre, peut-être huit, et c'est actionné par un... heu comment on dit, des cartes perforées en métal. Avant, il y a eu des cartons puis il y a eu des petites chaînes avec des bois percés de trous qui permettaient de régler le métier. Ça levait tel ou tel fil. À une certaine époque à l'usine, on a fait pas mal de tissu qu'on appelait du vichy, du carré rose ou bleu. Brigitte Bardot a porté ça à une certaine époque, et c'était très à la mode. Et donc on faisait du vichy à Saint-Julien-Molin-Molette. Alors ! il y a des cartons perforés, des chaînettes avec des petites lames, enfin des trucs comme ça. ».

Il marque une pause, puis pensif : « Qu'est-ce que j'ai envoyé d'autre déjà ? Ça fait déjà quelques jours... La photo des ouvriers, c'est à l'atelier, celui au bout de la salle de tissage, sur la gauche. Il y avait une scie, un tour, une perceuse. Les quatre personnes dessus ce sont : à gauche Joseph Sauvignier, il était gareur. Ensuite, il y avait Bouterre, surnommé Boutchi. Les deux gareurs de l'époque c'étaient Bouboule et Boutchi, ils étaient aussi grand l'un que l'autre. Au fond, il y a le papa de Danny avec son béret sur la tête. La photo date de 1952. Et puis le dernier sur la droite... ».

Danny le coupe : « Daniel Oriol, mon papa, il était directeur de l'usine, contremaitre. ».

François Perrier : « Quand Papa était pas là, c'est le père de Danny qui faisait tourner l'usine. Et puis, le quatrième ouvrier à droite, c'est un monsieur qui s'appelait Mazet, c'est lui qui a fait la pendule de l'atelier. Avec des pièces et des engrenages de l'usine. C'était un très bon mécanicien. La pendule avait une tige qui partait par un trou dans le sol pour actionner le cadran accroché à l'extérieur, sur mur de la cour, chaque heure la pendule sonnait. Bon... elle a été volée, sans doute pour le métal... Mais il faut être sacrément déterminé pour aller la chercher ! Papa n'aurait pas aimé que j'aie me promener sur le toit, y a un petit passage à l'horizontal et autrement ça descend vite hein... Autre chose, les teintures, quand on voulait faire des tissus vraiment teints, grand teint si on peut dire, c'était teint à l'extérieur, dans un atelier dans un autre village la plupart du temps. En revanche, dans la buanderie, on teignait des fils sortis du moulinage pour les distinguer les uns des autres. Quand on les passait à l'étuve, on les teignait avec des couleurs qui passaient – la fugace – après pour savoir quel était tel ou tel fil destiné à faire la trame ou la chaîne. C'est des teintures temporaires, des roses comme des fesses, et des petits verts très doux... ».

Autour de nous, tout le monde s'assied. François Perrier est perdu dans ses souvenirs.

Sa femme : « François tu te tais et tu t'assieds. ».

La réunion va commencer. Hubert Sage monte le ton.

Je croise le visage d'une femme, la trentaine, elle aussi un peu déboussolée. Je me dirige vers le banc, à côté de cette deuxième intruse à la troupe.

Les premiers sujets de réunion sont le renouvellement du statut de l'Association, le budget prévisionnel, les demandes de subventions adressées au : « Service Instructeur Aides au Patrimoine du Conseil Départemental de la Loire », afin de financer la réédition du livre Saint-Julien-Molin-Molette et son patrimoine lié à l'industrie textile. Tout s'enchaîne vite. Lectures de mails, présentation des dossiers, la lettre de soutien à l'Association signée par le Président du PNR. Toutes ces attentions à la préparation du dossier permettent d'ajouter du poids aux demandes de financement et légitiment l'existence de l'Association – née du regroupement des auteurs de l'ouvrage lors de leurs recherches autour du patrimoine du village. Certains détails piquent l'attention et marquent l'écart entre générations : les difficultés de compléter à la main un PDF devant être rempli en ligne – pas assez de cases, l'écriture trop grosse, le nom du village trop long.

Lecture par François Perrier de la lettre du Parc :

« L'association Patrimoine Piraillon s'est donnée pour objet de soutenir toutes initiatives visant à valoriser le patrimoine historique, naturel, humain et industriel du village de Saint-Julien-Molin-Molette. Au cours de ces douze années d'existence, elle a présenté régulièrement des expositions, des publications et organise régulièrement des visites guidées. Un site internet vient compléter cette dynamique. Le PNR crée en partenariat avec notre éditeur, Jean-Pierre Huguet, une collection patrimoine et richesses du Pilat, et l'ouvrage y est référencé. (...) Ainsi, nous sollicitons une aide exceptionnelle de cinq-cents euros au titre du Patrimoine pour la réédition du livre. ».

Hubert Sage : « Il s'agit de montrer au Département qu'en fonction de nos moyens on peut essayer d'apporter quelque chose au village. On fait cette demande en prévoyant que la Mairie nous donnera une subvention plus forte cette année, plus que les simples frais de fonctionnement de l'association. ».

Le second sujet est consacré à l'histoire de Saint-Julien-Molin-Molette dans le temps et l'espace. L'association a déjà réalisé une exposition autour des conscrits dans les vitrines de l'ancien tabac de la Rue Neuve, puis une exposition, dans la vitrine de la boutique Mathevet, autour des travaux et l'aménagement du Parc de l'école, anciennement nommé Parc Dussuc.

Hubert Sage commente : « On n'aurait pas eu le même succès si on avait appelé l'exposition « exposition du Parc Dussuc », on l'a appelée « exposition du Parc de l'école » parce qu'il faut essayer d'intéresser les gens d'ici qui ignorent tout et qui n'ont pas forcément envie d'en savoir plus. »

Une femme argumente « Il y a beaucoup de gens nouveaux au village. Il faut les aider à pénétrer ce passé. » Une autre femme conclut « On arrive par le présent à rejoindre le passé, c'est une passerelle. ».

Tels des historiens amateurs, les membres souhaitent maintenant recenser l'évolution des lotissements construits aux alentours du centre-bourg du village, notamment celui du Parc du Soleil.



Face à ce nouveau sujet, un homme prend la parole pour préciser : « J'ai jamais pensé faire l'histoire complète de Saint-Julien. Mon idée c'était de parler de choses que les gens ne connaissent pas, comme le textile. C'est à dire le passé, archiver que l'avenue de Colombier n'existait pas en 1810. ».

Ces enquêteurs-citoyens mettent en commun leurs souvenirs pour commencer leur recherche.

Une femme explique : « Pour le Parc du Soleil, en 1970, il y avait des règles dans la construction du nouveau quartier. Il a fallu que tous les toits soient les mêmes, pas d'étage, les mêmes couleurs de volets et de crépi, les portails, tous identiques. »

Une autre voix s'élève : « Le Parc du Moulin du Mas, c'était bien après. Y a eu du laisser-aller au niveau de la construction après le Parc du Soleil. ». Suivie d'autres : « Le Parc du Soleil, il fallait respecter une sorte de plan d'urbanisme pour avoir une architecture unifiée. Celui du Moulin du Mas, a été construit au moins huit ans après. », « Au Parc du Soleil, la municipalité obligeait à prendre certains artisans du coin comme maîtres d'ouvrage pour avoir un terrain viabilisé. L'équipe de la commune ou les artisans locaux devaient être choisis pour travailler sur ces futures habitations. », « À l'entrée du Parc du Soleil, vers le mini-golf, il y avait un très grand portail, il en reste encore les piliers. Le reste du portail a été enlevé pour que les engins de construction puissent passer. C'était grand, le terrain allait jusqu'à l'école. Il y a eu dix maisons construites, les plus petites parcelles font milles mètres carrés. », « Ils nous ont quand même laissé les pins que M. Bobichon avait fait planter. Ils sont beaux ces pins. », « Le mini-golf chez M. Bobichon était une dalle de béton, ça nous en a laissé des cailloux ça à la démolition. », tranche une femme en marmonnant.

François Perrier : « Je connaissais très bien le mini-golf, j'ai beaucoup joué, j'étais copain de Bernard Bobichon. J'ai joué jusqu'au dernier moment, jusqu'à ce que la famille Bobichon éclate à Lyon, à Paris... ».

« Mais ils ne sont pas tous morts les Bobichons ? » questionne une voix. S'ensuit une liste des vivants et des partis, des époux, des enfants, des veufs. « J'enterre facilement les gens quand ils sont plus à Saint-Julien... je me dis bon ils ont disparu. ».

Reprise du sujet initial, comment faire pour recenser les évolutions du lotissement ? Marie-Jo se porte volontaire et apostrophe son amie : « C'est notre quartier, on peut demander chez les voisins. On peut demander quelles dates sans passer par toutes les maisons. » « Je connais plus personne. » « On est pas obligées de rencontrer tout le monde, juste deux trois personnes, on en connaît quand même. » « Y a Josette, une des dernières secrétaires de l'Usine Perrier. ». Une nouvelle avalanche de prénoms, d'anciens conscrits, de divorcés, de morts. Une seconde équipe d'historiens amateurs se forme autour de la cartographie et de la datation des tombes du cimetière.

Silence dans la salle.

Hubert reprend : « On passe aux questions diverses. Je vous propose l'alimentation du Site, pour notre public on se doit de l'alimenter par saison. Je vais publier l'Almanach Paroissial de 1907. »

Et puis un autre sujet : celui du parchemin confié à Camille Benecchi, conservatrice-restauratrice d'objets historiques, arrivée en début d'année au village. Plus jeune membre de l'association après moi, c'est la femme assise à ma droite. Elle travaille sur cet ancien parchemin datant de 1579, découvert aux côtés d'un Christ sculpté en bois, dans la collection d'un Pirailon. Elle prend la parole pour la première fois : « La paléographie n'est pas mon domaine. ».

Nouveau silence dans la salle.

Grâce au « relativement bon état du document, du fait de ses bonnes conditions de conservation », Camille explique qu'elle peut faire un travail de « stabilisation » de l'état du document, de dégrassage « en enlevant les moisissures », et une « petite remise en beauté » mais questionne l'intérêt de cet investissement de temps bénévole – au moins une semaine de travail. Car pour rendre le document lisible, s'ajoute au nettoyage un travail de « remise en forme » et « consolidation » pour empêcher « les plis marqués et les déchirures de fragiliser le document. ». Selon l'exploitation future du document faut-il le restaurer ou juste le stabiliser pour le sauvegarder ? Quels intérêts pour l'association et le village de conserver ce vieux bout de papier dont l'écriture manuscrite nous est illisible ? Après sa restauration, son déchiffrement demandera l'expertise de linguistes, d'historiens et d'anthropologues... Sachant que le document n'appartient pas à l'association et que son sujet ne semble pas vraiment local, comment ce document sera-t-il valorisé dans le futur ?

Réflexion collective. Ce n'est pas l'association qui va prendre en charge la restauration.

De plus, le propriétaire souhaite garder son anonymat de peur que l'État et les services du Patrimoine ne saisissent son précieux reliquaire et autres secrets. Le parchemin ne s'est trouvé dans les mains de la restauratrice qu'après un long travail de persuasion mettant en avant la nécessité de préserver ce bien. C'est la curiosité et l'amour de ses objets qui ont convaincu le propriétaire d'autoriser des yeux extérieurs à examiner le parchemin. En revanche, hors de question de sortir la sculpture de bois de sa cachette ou d'organiser des visites de sa grange. Une photo in-situ, en huit clos entre le propriétaire, le photographe et la sculpture va être réalisée, afin d'exposer le Christ sous forme d'affiche dans l'Église du village aux côtés des décors muraux, récemment découverts sous les craquelures de peinture blanche des voûtes. L'apparition de ces réminiscences datées de 1677 a stoppé les rénovations de l'église, sujette à des infiltrations d'eau. Une demande auprès de la Fondation du Patrimoine a été déposée par la Mairie afin que des conservateurs et membres du patrimoine viennent analyser le site. En attendant, les travaux sont suspendus et l'accès au site, et surtout à la nef, est limité par des rubans blanc et rouge, similaires à ceux des chantiers ou des scènes de crimes des séries policières. L'association souhaite valoriser par la même occasion les cloches et l'escalier médiéval menant au clocher.

La réunion se clôture par le partage d'une galette des rois provenant de la Boulangerie.

Sur le chemin du retour, avec Camille, nous discutons de son travail de restauratrice.

Plusieurs étapes sont nécessaires avant d'entamer un travail : un état des lieux, la réalisation de fiches d'inventaire et de sourçage des matériaux, puis l'annonce d'un protocole de gestes. Prélever, muséifier, respecter, simuler les matériaux mais laisser visible le travail du restaurateur.



La restauration doit être invisible à cinq mètres mais doit être visible à quarante centimètres de l'objet.

Sur son site on peut lire :

« Le travail de conservation-restauration pratiqué ici se place sous l'angle d'une approche peu intrusive. Le but est de pallier les altérations à risque d'évolution pour permettre à l'objet de retrouver un état stable tout en respectant la constitution d'origine et les marques ou altérations d'usage des objets. Dès que nécessaire, un travail en équipe pluridisciplinaire est proposé. Les interventions réalisées sont documentées, identifiables et réversibles. Les produits utilisés sont choisis en compatibilité avec les matériaux et situations traités et ils sont les plus stables possible dans le temps. Lorsque cela est possible le choix s'orientera vers les produits ou techniques les moins toxiques et les plus respectueux de l'environnement. »



Friche haut-standing

Après inspection de leur page facebook, je contacte Sébastien Fenet et Amandine Simonnot par téléphone, sans réponse, par sms, sans réponse, via facebook.

Sur leur page, une note introductive : « Lieu de tissage de liens. Cette page est créée pour vous tenir informé de l'avancement du projet », et comme légende « Lieu de spectacles et de tenue d'événements ». La page est active depuis l'été 2019. Une centaine d'abonnés.

Et des photos, rendant compte des travaux au fil des mois : la démolition du pan de mur du moulinage Cellard raccordant le terrain au parking de l'ancienne boucherie et de la chaufferie. La restauration de la maison de maître, de la cour, de la buanderie, des vitres et des canaux et des événements organisés (installation lumineuse sur les fenêtres de l'usine, décors floraux en matériaux récupérés, expositions photo, tournage de clip, vente de vêtements...). La création d'un sentier piétonnier par la municipalité sur le chemin Peyronnet du Bas.

Un post du 24 juillet 2019, détaille le projet :

« Même si ça fait deux ans que nous planchons sur cette nouvelle aventure, nous avons officiellement démarré le projet ces dernières semaines. Pour les petits curieux pas encore au courant, nous avons l'envie de réhabiliter une ancienne usine de tissage (et quelques dépendances et ruines) afin de créer deux salles de réception, une cuisine pro du feu de dieu ^^, une salle de concert/danse, un studio d'enregistrement, un atelier d'artiste, un joli gîte de soixante personnes et quelques appartements de fonction pour les aventuriers ou « usinards » en herbe. Pour le moment nous aménageons une ancienne maison pouvant vous accueillir d'ici quelques semaines, pour venir gratter, peindre, glander, vous balader, déguster de la bonne bière locale, jouer à des jeux de société, nous encourager durant nos journées de travaux ... Bref une belle aventure qui commence, à partager avec tous ceux qui le souhaitent ! A très vite ! »

Le 18 novembre 2019 :

« Déménagement – Partie 2,

Grâce au camion bien rempli, les gars n'ont pas senti les températures locales ^^ Nous vous préparons un nid douillet pour la nouvelle année ... Si vous avez envie de venir vous geler quelques heures ou jours avec nous, nous serons ravis de vous recevoir dans la maison de maître appelée « Matin Bleu », voisine de l'Usine Sainte-Marie. Nous avons plein de projets manuels pour vous réchauffer le cœur : nettoyage, enduit, peinture, isolation, placo, elec, plomberie, fabrication de meuble, marteau piqueur ...

Dans un premier temps nous remettons un petit coup de jeune à cette belle maison dans son jus (et on est poli ^^) pour pouvoir ensuite s'attaquer au grand projet de la réhabilitation de l'usine en un lieu culturel, événementiel et touristique. A suivre ... »

À la suite, des invitations à venir participer au chantier de réhabilitation de l'usine, commentées par des personnes extérieures au village :

Le 18 mars 2020 :

« A l'usine, nous profitons de cette pause pour désherber les extérieurs abandonnés depuis des années, continuer à rafraîchir l'ancienne maison de maître pour mieux vous accueillir d'ici quelques semaines... Au fil du Ternay, la vie est douce à l'Usine Sainte Marie à Saint Julien Molin Molette... Prenez soin de vous ! »

Le 5 juillet 2020 :

« L'équipe de l'usine n'a pas chômé ce week-end ... Reconnaissance de l'ancien canal et déblayage.

Si vous avez envie de participer à nos aventures, n'hésitez pas ! Une chambre vous attend ainsi que pleins de produits locaux délicieux. Au programme cet été : déchetterie à gogo, pose d'osb, changement de carreaux, désherbage et nettoyage. Bel été à tous ! »

« C'est parti pour une première séance de chantier participatif à partir de jeudi : nettoyage et remise à neuf des quelques 400 carreaux cassés. Tu veux apprendre à mastiquer ? On te parle pas que de déguster lentement les trésors culinaires locaux mais d'apprendre à poser du mastic à l'ancienne, en pension complète ! Ahh on voit déjà tes yeux pétiller ☺ si tu préfères jouer au baby-sitter pour libérer un ou plusieurs travailleurs, c'est possible aussi ! Si tu préfères gérer de la logistique comme la déchetterie, fais toi plaisir ! ☺☺☺ Douce nuit et merci pour la photo matinale. »

« Après avoir terminé la réparation des vitres de la rotonde et de la forge qui sera prochainement une cuisine professionnelle, nous attaquons les 120 carreaux de la grande salle de réception. Premier carreau changé... Le premier d'une longue aventure... »

Puis des posts plus trash pour les habitant-e-s du village, likés par les extérieurs au village :

« On passe aux choses sérieuses / Démolition 1.0 »

« Démolition 2.0 »

Sur les photos, des bâtiments en cours de démolition, une tractopelle donnant des coups dans les murs jusqu'à effondrement. Je décide d'aller voir sur place s'il reste des traces des anciens bâtiments ou s'ils ont complètement disparu.

Lorsque l'on remonte le village vers l'Alimentation générale et la maison de retraite, on se retrouve à surplomber l'ancien Parc Dussuc, nouvellement renommé Parc de l'École. Plusieurs grands arbres parsèment une pelouse entretenue par la municipalité, des petits chemins de gravillon rose offrent une alternative à la route de la rue Entre Deux ges sans trottoir qui descend vers l'École. Des installations artistiques, réalisées en tronçons de bois et des bancs verts ponctuent la descente. En descendant vers l'usine, le brouhaha de la cascade s'élève. Un pont en béton solidarise les deux rives maçonnées de la



rivière. Les pierres sont recouvertes de lierre sauvage, et, en contrebas, un canal de déchargelaisse s'échapper le trop plein d'eau provenant des canaux alimentant en eau les roues des usines en amont – depuis le pont Neuf : usine Perrier, usine Cellard – détruite – puis l'usine Sainte-Marie et le Moulin du Mas.

Sur la rive opposée au parc, le bâtiment imposant et biscornu de Sainte-Marie. Le toit de tuiles rouges est surplombé d'une grande cheminéeportant à son sommet des initiales. La toiture s'étalonne et vient recouvrir une rotonde. Un chemin de terre contourne l'ensemble. En le suivant depuis ma rive, j'arrive à un second pont menant à l'ancien bâtiment des Bonbons de Saint-Julien. Sur ma gauche, à demi au-dessus de l'eau, un bâtiment carré aux fenêtres bouchées par des planches de bois ayant pris l'humidité. C'est l'ancien labo photo du patron Auguste Corompt. En face, surplombant l'usine Sainte-Marie, l'usine Perrier, son mur d'enceinte et sa cour, son monte-charge rouillé, figé entre deux étages.

Traversée du parc, la musique dans les oreilles.

J'entre sur la propriété privée de l'usine Sainte-Marie, les barrières qui empêchaient l'accès quelques mois plus tôt ont été retirées laissant accès à un jardin ouvert, un érable du Japon au milieu d'une pelouse, des outils de chantier, une camionnette, personne dans l'usine. À droite, sous le mur séparant l'ancienne propriété Dussuc et le jardin de la maison de maître Perrier, un bâtiment linéaire à l'aspect de grange.

Quand j'étais enfant, ce dernier bâtiment accueillait, derrière de grandes portes de bois coulissantes, l'atelier de la potière du village. L'été des céramiques tournées séchaient au soleil. Dans l'atelier, les étagères croulaient sous les saladiers, bols, pichets et assiettes aux émaux mouchetés de bleus pétroles et verts lichen. On repartait toujours avec quelque chose, si bien qu'à la maison les objets portant sa griffe remplissent toujours les placards et sortent lors des occasions spéciales. Perpendiculaire au bâtiment, une terrasse en béton.

Au fond de la cour, en remontant vers la rue Peyronnet, la maison de maître et ses dépendances, écuries, route et portail. Un camion de pompier, échelle déployée, est stationné. « Le propriétaire l'a acheté, il a sorti l'échelle et a jamais réussi à la replier, ça fait des années. Il passe plus le portail ! » m'avait indiqué Delphine dont l'habitation se situe juste au-dessus.

Un homme bricole, « C'est vous Sébastien ? ». Il rigole, m'indique la maison juste derrière moi. Lui habite en face, l'immeuble en continuité de l'usine Perrier – l'ancien corps de ferme Dussuc, donnant sur la Rue de la Condamine. En face, la maison semble déserte. Je décide de rentrer. Au sommet du terrain, le portail menant à la rue Peyronnet est fermé, je retourne sur mes pas en direction du croisement de la Rue Neuve et du Faubourg.

En rentrant, j'ai une réponse à mon sms. Amandine me répond que « Sébastien travaille sur Lyon la semaine mais sera là samedi », il me propose de venir visiter l'usine vers 14h.



Friche haut-standing suite.

Le samedi, à 14h je me rends à l'usine Sainte-Marie pour rencontrer ses nouveaux propriétaires et découvrir leur projet de réhabilitation du site.

Notes d'entretien avec Amandine et Sébastien :

Les héritiers Dussuc ont vendu.

L'usine au préalable louée à un brocanteur puis à l'association l'Oreille est hardie est mal entretenue, et a mis du temps à trouver preneurs. La Mairie était intéressée par l'achat pour préserver le dernier bâtiment d'une fabrique. Un dossier de candidature avait été mis en ligne par une agence d'architectes.

Amandine et Sébastien ont présenté un projet au comité municipal.

Investir et développer une activité lucrative. Faire jouer ses connaissances pour amener du public.

Les citoyens.

Déconstruire pour réhabiliter et lire l'histoire du bâtiment par sa construction et ses matériaux.

Essayer de comprendre, décortiquer.

Explorer.

Toujours quelque chose à faire à SJMM, « village magique ».

La cour et le jardin :

Un papy, ancien ouvrier, est passé dans le jardin il y a quelques mois montrer l'usine où il a travaillé dès son enfance à sa petite-fille. Amandine lui a offert un café, mais n'a pas gardé des traces de son témoignage. Pas le temps de le recontacter.

La rotonde, l'entrée des ouvriers devenue galerie d'art.

La buanderie sans fenêtres.

Le démolisseur (l'immeuble de moulinage, l'ancien mur, la chaufferie, la terrasse.) :

« On a démoli la chaufferie, elle était moche, on voulait un grand jardin avec vue sur la rivière pour les réceptions de prestige.

» « Depuis qu'on a démoli, dès qu'un Pirailon passe il en parle de la chaufferie... alors qu'ils ne devaient même pas le voir avant ! ».

Ingéniosité du bâti ancien : les vides sanitaires, les canaux pour la gestion de l'eau, le hangar et la machine à vapeur, l'électricité par les trois fils, caler les machines dans les murs)

Rester dans l'authentique, changer la porte du garage blanche – neuve – par un portail forgé et ornementé reprenant les codes de l'ancien, faire du faux vieux, copier le style, imiter en essayant d'utiliser les mêmes matériaux et techniques qu'à l'époque. Les matériaux de construction actuels : pas la même qualité. Perte du savoir-faire, les murs de pierres biscornus enduits de plâtre VS les murs de placo-plâtre rapides à poser.

Garder l'aura. Créer un décor. Réinterpréter, mettre aux normes : la cuisine professionnelle dans la forge donc démolition ?

Le bâtiment de la potière « Je déteste ce bois, ça fait ranch » ; nouvelles fenêtres en chien assis, rappel de l'usine principale. La verrière revendue.

L'érable du Japon.

Les initiales de la petite fille du patron sur la cheminée.

La maison de maître et son sous-sol, la cave et la machine à froid.

La roue à aubes cachée, la fierté de posséder, détenir un secret « je suis sûr que personne ne sait qu'elle est là ».

Intérieur de l'usine :

La menuiserie, la forge, les salles des métiers, le bureau du contremaître, l'atelier des gareurs.

La présence de la religion, les autels.

Plateaux de tissages, les tâches d'huile aux emplacements des métiers à tisser. L'odeur de la graisse. Mettre des caméras de surveillance, les jeunes squattent et lancent des pétards... mais tout peut prendre feu.

La peur des dégradations.

Ne pas faire classer au Patrimoine car empêcherait le projet mais chercher des financements.

Faire venir les scouts en chantier, avoir de la main d'œuvre gratuite.

Les étages :

L'escalier et les fenêtres en ogives.

Le bureau de la secrétaire et du patron, les archives au sol, le coffre-fort, le magasin.

L'ancien atelier de stockage devenu l'appartement bleu, squatté par un artiste photographe.

Aux murs, les affiches des expositions et concerts organisés par l'association l'Oreille est Hardie.

Le tournage de Mélancolie Ouvrière, les scènes dans la cour, à l'école, et dans les dortoirs, le décor, les peintures et bidouilles du cinéma.

Tournage de clips, « ouvrir un peu le village à la culture ».

Organiser des événements, s'intégrer, devenir acteur local – projections, dons de vêtements.

L'attachement à la propriété privée. Clôturer. Baliser le chemin public.

« La Mairie remet en état le lavoir du Mas et fait un chemin piétonnier, on leur a laissé un bout de terrain pour le passage – vers le pont de l'École et la cascade – c'est sympa et puis ça donne de la visibilité au lieu. »

La passerelle, l'entrée des ouvriers, les toilettes et le chemin communal, Peyronnet le Bas.



La bougie ou la chandelle ?

À la suite de la visite de l'usine Sainte-Marie une anecdote d'Hubert Sage autour de l'éclairage des habitations et des usines avant l'électrification du village me revient : l'accès à la lumière était à l'époque une véritable gauge d'évolution du milieu social et des ressources des foyers.

Des bougies pour les riches – en cire d'abeilles, anciennement produites dans une fabrique de bougies située en face de l'usine Sainte-Marie, dans le bâtiment qui deviendra la maison de maître Dussuc. Et des chandelles pour les pauvres – réalisées à base de graisse animale, qui lors de leur combustion sentaient fort, mauvais et dont une fumée noire tâchait les murs.

Les habitations ont par la suite été éclairées au moyen de lampes à pétrole.

Les usines quant à elles ont été équipées de machines à vapeur afin de produire l'électricité nécessaire au fonctionnement de lampes. Les maisons de maître ont été les premières habitations électrifiées, suivies des logements ouvriers.



Depuis Paris, je lis les actualités et faits divers sur internet.

Ça y est, la Boulangerie Fanget ferme. Sur le site de la commune :

« À VENDRE : BOULANGERIE P TISSERIE

Vend fonds et murs. Cette boulangerie traditionnelle est située sur une commune rurale du Parc Naturel Régional du Pilat de 1200 habitants. Clientèle locale et de passage. Le dirigeant a repris l'entreprise familiale, Fanget, en 1991, il la cède actuellement pour cause retraite. Aucun salarié n'est à reprendre, cependant l'activité conviendrait à un couple. Le CA est relativement stable mais peut être développé. Le local comprend un magasin de 20 m², un laboratoire de pâtisserie et un fournil vendu en l'état. Quelques travaux de rafraîchissement sont à prévoir. Le local comprend également une partie habitation à l'étage qui ne peut être dissociée. Le matériel est complet pour l'activité, le four est ancien mais bien entretenu. Pas d'investissements à prévoir.

Prix du fonds : 100 000 €. Prix des murs (commerce + habitation) : 110 000 €. ».

D'autres faits défraient la chronique depuis quelques mois, dans l'actualité du département on trouve de manière récurrente :

LE PROCÈS DE LA CARRIÈRE

Lors de mon rendez-vous avec Delphine et Franck quelques mois plus tôt, nous avons parlé des assemblées citoyennes et des actions militant contre l'activité de la carrière afin de préserver le patrimoine naturel et écosystémique de la commune. Les habitant-e-s, soutenus par la municipalité et le Parc ont saisi la justice. Un enterrement de la montagne et des manifestations ont été organisés ces derniers mois. Militantisme et engagement citoyen versus lobby et politiques régionaux. Le procès divise le village, des altercations se répètent entre employés de la carrière et habitant-e-s, lassés des passages de camions dans le village. Au-dessus de Taillis-Vert, la montagne est croquée.

Je trouve confirmation de ces faits dans la version numérique du Progrès du 3 février 2022 :

« Ce jeudi matin, le tribunal administratif de Lyon s'est penché sur l'extension d'exploitation de la carrière, par le groupe Delmonico-Dorel, accordé début 2020 par la préfecture de la Loire et contesté par la municipalité de Saint-Julien-Molin-Molette, le collectif local Stop carrière et le parc naturel régional du Pilat. Le TA se laisse quelques semaines pour délibérer. (...) L'argument de la préservation d'espèces protégées, soutenu par le collectif de riverains, a été entendu par la justice. La carrière pourrait bien fermer après 40 ans d'un long combat. (...) Céline Elie, mairesse de Saint-Julien-Molin-Molette, est confiante suite aux longues conclusions univoques de la rapporteuse publique qui demande l'annulation de l'arrêté de 2020. Cette dernière a compté jusqu'à 240 passages de camions par jour dans le village. ».

Je tombe aussi sur des nouvelles plus inattendues :

Le 2 février, France Bleue informe :

DROGUES

« Une importante saisie de drogue, d'armes et de munitions a eu lieu à Saint-Julien-Molin-Molette, petite commune du Pilat, le mardi 25 janvier. Les gendarmes ont mis la main sur 36 kg de cannabis, 4 kg de cocaïne et 3,5 kg de méthamphétamines entreposés dans un garage. Ils ont également saisi de l'argent liquide 180.000 euros et plusieurs voitures volées.

Soupçonné de trafic de stupéfiants, blanchiment d'argent et recel de véhicules volés, un individu âgé de 35 ans a été déféré au parquet de Saint-Etienne vendredi 28 janvier dernier. A l'issue de ses auditions, une information judiciaire a été ouverte. Le locataire du garage a reconnu avoir servi de nourrice à des trafiquants de drogue excluant toute participation personnelle au trafic. Il récupérerait également des véhicules de provenance douteuse au profit de connaissances, pour les stocker ou pour les réparer. ».

Ce fait divers me rappelle une discussion avec des voisins à la suite de la découverte d'un repère de survivalistes lourdement armés dans les monts du Pilat, en octobre 2021. Ainsi que ma rencontre avec Yvette-Vincent, dont le garage de la maison au centre du village a été squatté par des receleurs de métal. Cet incident l'a décidé à vendre le bâtiment – ancienne maison de la famille Bobichon, afin de ne pas réitérer l'expérience de la location. Ces faits divers laissent entrevoir des brèches dans le « calme de la campagne. ».



Musée de la richesse et musée de la pauvreté.

Entretien avec Jacky Legge, directeur et conservateur du Musée du Folklore et des Imaginaires de Tournai.

À la suite des premières captations audios et vidéos des savoir-faire présents à Saint-Julien-Molin-Molette, je me pose la question de l'intégration de cette collection au sein du territoire. La captation numérique me permet de dupliquer, faire voyager en quelques instants ma collecte d'un bout à l'autre de la France et de créer des collages thématiques autour de mon sujet d'étude. La collecte est un prétexte au débat, à l'échange et à la réunion. La curiosité produite par l'amasement d'objets, de lieux, d'anecdotes, produit des rencontres. Ainsi, la forme donnée à l'appréhension de la collecte influe sur la perception de cette dernière.

Mais comment donner à voir sans mettre en scène une construction mentale unilatérale ? Comment susciter l'intérêt sans déformer, exagérer, artificialiser ou stigmatiser ? Transmettre en rendant visibles certains aspects de l'identité locale isolement de leur contexte d'origine ne risque-t-il pas de créer une nostalgie et une idéalisation d'un passé ? Et à l'inverse, focaliser l'attention des visiteurs sur certains types d'objets, de lieux et de pratiques ne risque-t-il pas d'invisibiliser et empêcher la formation de nouvelles particularités locales. Lors du prélèvement se pose la question de l'identité, de l'interprétation et ainsi du folklore.

Le folklore local, par des traditions répétées et réinterprétées générations après générations, est un outil de conservation de l'identité d'un territoire par l'expérience collective. C'est la définition qu'en donne Jean-Marie Gallais, responsable du pôle programmation du Centre Pompidou Metz dans l'émission Le cours de l'Histoire portant sur « Le folklore pour comprendre le futur, à Pompidou-Metz. ».

Le folklore, profane, se matérialise sous forme de gestes et d'objets rituels transmis entre individus d'un groupe lors d'événements, souvent festifs. Ainsi, les manifestations folkloriques ne sont-elles pas une déformation volontaire de l'histoire collective visant à préserver dans le temps les mémoires et cultures populaires d'un territoire face à la grande Histoire nationale et « universelle » ? Se pourrait-il que l'histoire d'un territoire s'inscrive dans ses objets, rites et lieux plutôt que par l'écrit.

À Tournai, ville située entre les Hauts de France et Bruxelles, je suis en résidence au Musée des Arts Textiles et de la Tapisserie en tant qu'artiste-designer pendant quelques mois. Dans cette ville se trouve un musée où sont exposés objets de folklore et œuvres d'arts. Le commissariat du musée répond à cette devise « Tout ce qui touche à Tournai ou à un habitant de Tournai est Tournai. ». La collection du musée en perpétuelle extension dresse un portrait des évolutions socio-économiques de la ville mises en scène au travers des objets appartenant à ses habitant-e-s.

La grande porte médiévale du musée du Folklore grince. Le musée du Folklore et des Imaginaires se situe dans le centre ancien de Tournai. Au rez-de-chaussée du musée, des scènes de la vie quotidienne sont reconstituées au sein de micro-espaces simulant à la manière de décors de théâtre un atelier, un intérieur typique tournaisien, une boutique... Autour dans les vitrines vitrées, des objets de différentes époques sont collectés et agencés et côtoient des œuvres d'artistes contemporains. Des cartes anciennes de la ville de Tournai sont maquettées et complétées par des tableaux de paysages peints par des artistes et amateurs locaux.

Jacky Legge, directeur du musée, âgé d'une soixantaine d'années, m'attend dans son bureau où sont entreposées les dernières trouvailles du musée.

« Au début, le musée était un conservatoire des savoir-faire liés au travail et à l'artisanat, plutôt manuels. Et puis, le musée a eu besoin de garder traces de ce qui fait exister et pérennise un folklore dans une ville, comme : les fêtes, les personnages historiques, les ordres religieux... À cela s'ajoute la subjectivité du conservateur et la politique de la ville vis-à-vis du Patrimoine et de la Culture. Moi par exemple, je me préoccupe peu du religieux. Car à Tournai, il y a déjà une cathédrale avec son propre musée. Il faut tenir compte de l'environnement dans lequel s'inscrit un musée. Mon slogan c'est « plus le musée sera Tournaisien plus il sera universel », les gens cherchent à découvrir une identité régionale. Les touristes veulent découvrir ce qu'ils n'ont pas chez eux habituellement. Ils vont à la recherche de ce qu'ils ne connaissent pas. Mais ce que j'adore c'est quand des Tournaisiens disent « j'ai connu ça, j'ai cet objet au grenier. ».

Le folklore, ce sont toutes les manifestations du patrimoine, matériel comme immatériel. Le sens de l'objet ou de la coutume apparaît au croisement entre contexte, protagonistes et usages. Le folklore ne doit pas être cristallisé dans une identité datée. Il faut plusieurs lectures des objets, à différents temps et via différentes thématiques. La collection du musée s'ancre dans la vie culturelle de son territoire, il y a un engagement du musée à s'inscrire dans l'histoire locale.

Mais comment, en tant que conservateur de musée, comprendre l'histoire du territoire ? Le conservateur doit collecter de la matière pour garder le musée vivant et actuel. Il doit être en lien avec les institutions, les historiens locaux et les habitant-e-s. Capter le patrimoine oral est souvent un point de départ. Pour ma part, je ne peux vivre que là où je me sens faire partie de la réalité locale. Par exemple, je suis aussi conservateur du cimetière de Tournai. J'ai organisé une exposition en invitant des artistes à faire des installations près des tombes. À la suite de l'exposition, certaines personnes ont commandé des œuvres pour leur propre tombe aux artistes. »

Dans les vitrines autour de nous, des objets de toutes sortes, des œuvres, d'anciens outils et machines, des livres, des habits, des prospectus et posters... pas de cartels. L'agencement des vitrines crée des compositions énigmatiques, l'interprétation est laissée libre.

« Il faut que je vous montre les dernières acquisitions qui viennent d'arriver au musée ce weekend, c'est incroyable. Nous avons reçu des cloches de Tournai, réalisées par d'anciens fondeurs Tournaisiens. Et dimanche, je suis allé chercher ceci : des ceintures en chambre à air. Et enfin, des gravures marouflées à l'intérieur de moules.



Il y a des objets qui viennent de collections privées de collectionneurs, les personnes ont conscience de leur valeur. Mais souvent, je déniché des objets que les gens ne voient pas, qu'ils vont jeter.

Le folklore, c'est très subjectif, il y a souvent un rapport familial, est-ce que c'est un objet intime ? Beaucoup d'objets sont découverts au moment des décès, lors des vide-maisons. Il y a beaucoup de feeling. Si l'objet est une production locale, qu'il vient d'une maison Tournaisienne, je le prends d'office. Mon avantage, c'est que je connais bien la ville et la région, je sens assez facilement en quoi ça concerne les gens d'ici.

Lorsque je déniché un objet, je note certaines informations : le rapport au propriétaire, par exemple « objet ayant appartenu à la grand-mère maternelle ». J'essaie de mettre le maximum de chose dans l'inventaire électronique, qui est disponible à tous sur PROSITEC. Le sentimental entre évidemment en jeu. Toutes les pièces qui entrent dans la collection doivent être inventoriées, nous sommes à plus de 10 200 pièces décrites dans l'inventaire. Par rapport à l'inventaire, il y a 8000 objets en contact avec le public. On a la description pure et simple, et d'autres sections beaucoup plus explicatives selon chaque objet. Le contexte social et politique par exemple. La ligne de temps démarre en 1800, il y a des règles générales mais j'ai des exceptions, certains objets sont tellement forts et tellement beaux. L'objet le plus récent date d'hier, par exemple les bouteilles de bière. Il y a beaucoup d'instinct dans le choix des objets. Souvent je rassemble des objets de l'inventaire puis je laisse la scénographie à des tiers. Pour moi, c'est une redécouverte aussi. On change presque tous les jours les objets de place.

L'essentiel c'est le dialogue entre les objets, il faut créer du lien, c'est pour ça qu'il y a plusieurs objets de la même famille, j'aime que les gens puissent comparer. On est dans un rapport anthropologique, on met en avant le lien entre une société, ses pratiques et ses objets. Dans le musée, l'exposition d'œuvres d'art ne m'intéresse pas. L'œuvre d'art ne m'intéresse que par son dialogue avec les objets qui l'entourent. Le dialogue peut être créé par typologies d'objets, par couleurs, par histoires... Les objets sont rassemblés pour raconter des histoires.

Pour les vitrines, on est en train de réaliser des cartels sur l'esprit des sections d'objets, dessiner un fil conducteur, un début de narration... mais je ne veux pas faire de cartels objet par objet. D'habitude quand j'ajoute des objets dans les vitrines, j'en retire d'autres.

À partir du moment où un objet entre dans les collections, il est inaliénable.

Quand un objet est classifié, seuls les restaurateurs peuvent toucher l'objet.

Il y a quelques objets que je n'ai pas classifié comme pièces de musée et que j'ai donné au service pédagogique pour qu'ils puissent être manipulés par les visiteurs. Il faut se dire que l'objet devient un support pédagogique manipulable.

Quand je vois un objet d'un donateur qui a plus de sens qu'un objet déjà présent dans les vitrines, je sors l'objet de la vitrine et il retourne à l'inventaire. Certains objets sont aussi prêts à d'autres musées. Il y a énormément d'objets que je découvre en allant les chercher chez les gens et que je dirige vers d'autres musées. Des fois, je préfère laisser l'objet en liberté dans son milieu, si je sais qu'il va dormir dans la cave d'un musée par la suite. L'avantage, c'est que même si un objet dort ici, il est inventorié. Mais un objet inventorié entre dans la collection, il ne retrouvera donc pas sa valeur d'usage. À moins de faire un dépôt, et dans ce cas l'objet peut repartir à son propriétaire. Il y a tout un cadre administratif à prendre en compte.

La restauration d'un objet est aussi un sujet complexe. Au musée, on fait de la restauration légère, réversible. Autrefois, la restauration devait disparaître, se fondre à l'objet.

Aujourd'hui, la partie restaurée doit être identifiable. La première opération est celle de nettoyage, la deuxième est de préserver l'objet dans son entièreté. S'il est cassé il faut le recoller mais de façon apparente. L'usage, et l'usage doivent rester, on doit voir les manipulations des personnes qui l'ont utilisées car ça participe à l'histoire de l'objet. Au musée, on essaye de faire en sorte que les objets mécaniques soient en état de fonctionner, pour pouvoir faire des démonstrations. C'est un restaurateur passionné qui vient examiner les nouvelles acquisitions et poser un diagnostic. Si des éléments doivent être remplacés on en discute. On tend à faire une restauration à l'identique. Sur ces moules à spéculoos par exemple, le restaurateur a réunifié la couleur mais les cassures se perçoivent encore. Ce qui est sale et ce qui est cassé ne fait pas partie du musée.

Mais certains objets ne peuvent pas être classifiés et donc pas être sauvegardés.

Par exemple, on a le problème des portes d'entrée des façades de maisons tournaisiennes. Beaucoup de portes sont ornées de boiseries. Ce sont des objets avec une forte valeur patrimoniale. Avec les nouvelles normes d'isolation thermique des bâtiments, ces portes doivent être remplacées, mais elles font partie du patrimoine architectural et de l'identité de la ville. Donc comment respecter les normes, l'histoire et l'esthétique ? Pour garder une trace de l'histoire, engager une mission photographique a du sens. Certaines portes méritent d'être conservées, mais d'autres ont leur sens parce qu'elles se trouvent sur une maison qui fait partie d'un groupe, d'une entité. Une porte a tout son sens dans son usage. Si la porte est isolée de sa façade et de sa rue d'origine, elle perd de son intérêt. À moins d'avoir un statut démonstratif d'un savoir-faire et donc d'être accompagnée d'une médiation...

L'architecture et le patrimoine oral sont des domaines nécessaires à l'appréhension d'un territoire, ce sont les reflets de l'histoire locale. Mais ces domaines sont difficilement muséifiables, c'est pourquoi prélever un objet et noter son contexte pour inventorier me semble nécessaire. L'objet est un prétexte, dans le musée, il permet de dresser le portrait économique, politique, socio-culturel d'un territoire et d'une société à une période. Dans les objets du musée se reflètent le territoire et les récits de vie."

Les cloches de la cathédrale résonnent. Il est midi, le musée ferme ses portes.



Mme Montagne

Captations de savoir-faire au musée des Tresses et Lacets avec Didier Lazzareschi – employé du Parc Naturel Régional du Pilat – et Michel Linossier – ancien peignier.

Vers quinze heures, à la sortie du musée des Tresses et Lacets, avec Michel et Didier, on part visiter les nouveaux ateliers d'artistes, la Turbine Créative. Sur le parking, Michel Linossier me propose de contacter Mme Montagne, une ancienne ouvrière tisseuse. Elle a travaillé pendant plusieurs années aux tissages Schmelzle à l'usine Perrier.

Il sort son téléphone, appelle sa femme pour obtenir le contact. Le hasard fait que Mme Montagne est justement à ses côtés. Aussitôt, il me tend le téléphone. De l'autre côté, une voix dure, les questions fusent et torpillent « Qu'est-ce que vous me voulez ? Vous êtes qui ? Quel est votre lien avec Josette ? ». Un peu décontenancée, je me présente en tant qu'étudiante en design travaillant sur du patrimoine textile du Parc du Pilat. La voix s'énerve. « Y a rien à dire. »

Un silence. Puis la voix revient, s'emporte, beugle « Ça n'a aucun intérêt, le tissage est mort ! Venez pas déterrer le passé, vous n'avez rien à faire là ! Je refuse de vous parler. Je refuse qu'une connasse vienne fouiner dans ma vie. ». La haine dans sa voix me giflé, je n'arrive pas à répondre, j'éloigne le téléphone de mon oreille et le rend à Michel, abasourdie. Il parle à sa femme, de son côté, Colette Montagne lui a jeté le téléphone et est partie sans plus d'explications. Incompréhension. Je n'arrive pas à m'empêcher de pleurer.

Michel ne comprend pas sa réaction. Plus tard par mail, il explique que Colette est revenue prendre le thé mais qu'elle n'a pas parlé de l'incident. Pas un mot. Peut-être un passé trop douloureux.

Plus tard, lors d'un repas chez Betty et Pierre, ils s'étonnent « Pourtant, elle s'entendait bien avec Josette, elle est même dans un film en train de travailler au métier à tisser. À ma connaissance, elles n'étaient pas brouillées à la fermeture de l'usine. Mais bon, elle vient d'un milieu très dur. Elle s'est mariée avec un Montagne, une famille très prolo, dure, ouvrière. Autour des Montagnes, il y a toujours des embrouilles. ».

Plus tard, Didier et Michel m'envoient d'autres contacts de tisseuses et gareurs.



Les cerises et le garage

Je retourne faire des photos du village et réalise une captation vidéo du nœud du tisserand avec Jacqueline.

Debout sur une chaise au milieu du salon, je fais plusieurs prises. Devant la caméra, ma grand-mère perd un peu ses moyens, et dit « Petite, j'ai fait ce nœud des milliers de fois à l'atelier de mon grand-père rue de la Modure, pour faire les canettes ou réparer les fils de chaîne. Mais quand je dois mettre des mots dessus et que je le conscientise, je l'oublie... Je le sais sans le savoir. Attends, je recommence. ».

L'après-midi, je retourne jardiner avec Pierre. On ramasse les prunes véreuses et les cerises dans le jardin de Josette. En passant par la cuisine de Josette, Pierre me montre la table, une coupe de soie est posée dessus. Il a réfléchi et se souvient du geste des ouvrières lors du pliage d'une coupe, de son laçage avec un fil à capier puis de son étiquetage avant son rangement dans une sache puis sur une étagère avant expédition au donneur d'ordre. Des gestes quotidiennement réalisés par les ouvrières dans le bureau de visite de coupe.



Vieux et fatigué

Conversation téléphonique avec Guy Degraix, ancien gareur ayant connu la fin des ETS Gillier-Payen, et dont j'ai eu le contact par Hubert Sage.

« Bonjour, j'étais gareur, mais je n'ai pas envie de discuter de mon passé. Il faudrait avoir des machines pour en discuter. Et puis ma santé n'est plus ce qu'elle était, je suis fatigué, je dois me reposer. Je ne suis pas sûr d'avoir envie de prendre du temps pour ça. Bonne journée. ».



« Le textile est mort », Vive le textile !

Cela fait un moment que je ne suis pas revenue à Saint-Julien. J'y cours d'un rendez-vous à un autre. La semaine commence le mardi par la captation du canetage au musée de la tresse et du lacet. Le musée possède d'anciennes canetières encore en état de marche.

Le lendemain, je rejoins Didier à la Maison du Parc à Pélussin. Je fais du covoiturage avec une de ses collègues, la secrétaire du Parc qui habite Saint-Julien, je la retrouve sur le parking du Faubourg, en face du HLM et de la Pizzeria. Dans la voiture, on discute... sa maman était tisseuse et son papa gareur à Maclas, dans les tissages Limony, aujourd'hui fermés (j'avais cherché il y a quelques semaines les locaux de l'entreprise au milieu du nouveau lotissement de préfabriqués, aucune trace.). Elle, elle était au secrétariat, elle faisait les comptes et transmettait les ordres des clients à l'atelier. Elle avait des responsabilités et aimait bien son travail. Elle m'explique l'ambiance de l'usine, les repas entre ouvriers et ouvrières le midi, le patron – autrefois lui-même tisseur – qui avait forgé une entreprise familiale et bienveillante. Sa voix est à la fois dure et nostalgique.

Elle évoque le déclin et la fermeture, l'incompréhension, les licenciements, la tristesse lors de la disparition de l'entreprise. Puis sa reconversion en tant que secrétaire et standardiste pour le Parc du Pilat, un changement de quotidien : les longs trajets en voiture, le flicage des grosses institutions publiques, les heures perdues à attendre derrière un bureau d'accueil... Répondre toute la journée au téléphone, ça l'intéresse moins que les chiffres, mais bon il n'y avait que ça comme travail, et puis le lieu et l'équipe sont sympas. C'est bientôt la retraite, et elle a une petite-fille qu'elle adore.

Arrivée à la Maison du Parc, j'embarque pour Chavanay, une petite ville située le long du Rhône, au bas de la Vallée, aux côtés de Didier et de Carole, chargés de mission au Parc Naturel Régional du Pilat. Je dois réaliser dans l'usine Goutarel, des photos et des prises de sons du savoir-faire de la broderie lyonnaise sur tulle. Cette usine, encore en activité, est exceptionnellement ouverte au public. Sont conviés les curieux et curieuses disponibles un mercredi matin.

La matinée commence dans l'église du village, les passionnés locaux présentent le bâti et son histoire. Ce rendez-vous annoncé par le Parc attire amis et voisins. Petit à petit, un groupe se forme, nous sommes huit. La moyenne d'âge est haute, tous ont plus de cinquante ans. Ils rient, donnent des nouvelles, et au final la visite de l'église est vite éclipsée au profit d'un moment convivial. À dix heures, Carole enjoint les participants à se diriger vers l'usine.

L'usine se situe sur la route principale, dans des locaux mi-anciens mi-récents, au centre de la ville. Autour, des maisons avec des jardins privés. Une des participantes, habitante de Chavanay dont les parents ont travaillé dans le tissage de soie, commente « À voir ces cèdres, il devait y avoir les patrons ici. ».

Dans la cour du bâtiment Goutarel, entre la maison de pierres et l'entrepôt de tôle, une ouvrière, surprise de la taille du groupe, nous indique les bureaux pour les « visites clients ». Le gérant, un homme ayant dépassé la soixantaine, nous accueille en costume, la clope au bec. Il dresse l'historique de l'entreprise familiale, et nous montre ses collections de dessins de broderie. Son entreprise était l'une des dernières à posséder un métier jacquard. « À la fin plus personne ne savait s'en servir, l'école de tissage de Lyon a fermé et je ne pouvais pas former dans mes locaux. ».

Ce métier, immense, prenait deux étages de l'usine. Le métier jacquard, dont la photo est encadrée au-dessus de son bureau, a échappé au démantèlement en étant cédé à une entreprise dans le Nord-Pas-de-Calais. Une entrepreneuse américaine, dont la production pour l'artisanat de luxe nécessitait le métier, a payé les réparations du bâtiment lors du démontage du métier – il a fallu faire tomber une façade afin de parvenir à sortir certaines pièces du bâti de fonte du métier. Elle a aussi subventionné le convoi spécial par camions à travers la France.

Et puis, le patron nous explique que travailler avec de jeunes créateurs ne l'intéresse pas, il ne veut pas créer de nouvelles collections, il a assez de dessins dans ses archives. De toute façon : « les jeunes ne veulent pas travailler et ne s'intéressent à rien. ». Et puis, « en France il n'y a pas d'avenir pour le textile. ». Il produit majoritairement pour les italiens et les américains.

A un moment, il dit nonchalamment à sa secrétaire, assise au bureau derrière lui « Allez me chercher la petite. ». On entre dans une pièce remplie de porte-rouleaux et de drôles de machines à piquer. Une femme d'une quarantaine d'année arrive. Elle s'assied devant une des étranges machines – entre machine à coudre et table d'épincetage, retend le tissu, attrape la poignée reliée à l'aiguille et commence à dessiner, elle brode en suivant les motifs du tissu jacquard, sans aucune hésitation. Elle explique « Il faut connaître les motifs par cœur pour arriver à suivre le rythme de la machine. ». Dès la démonstration finie, elle retourne à son poste avec sa collègue, une ouvrière en tablier de travail, à l'arrière de l'usine. Les tâches s'enchaînent : épincetage, métrage et visite de coupe.

La collection de tissus de l'entreprise de broderie est kitch : des strass, du velours, des paillettes, des unis aux couleurs clinquantes et des motifs léopards. Le patron nous montre des robes à plumes et à froufrous. « En France, la Haute-Couture ne m'achète qu'une dizaine de mètres pour un tissu long à produire, je me retrouve avec d'énormes stocks. La mode, les françaises n'achètent pas. En Italie, lorsqu'on me commande un tissu, je vends plusieurs milliers de mètres. De toute façon, aujourd'hui les femmes ne savent pas s'habiller ! Y a qu'à voir à Cannes, je peux dire qui est italienne et qui est française, les françaises n'ont plus aucun chic. ».

Le textile n'a pas d'avenir... et pourtant c'est son fils qui reprendra bientôt les rênes de l'entreprise familiale. Pas de fermeture annoncée.

Je ressors de la visite à la fois émerveillée par les potentiels du savoir-faire et amère d'en avoir pris pour mon âge, ma



profession, mon genre... Didier et Carole sont eux aussi écœurés. « C'est dommage, il tue lui-même son métier. ».

À la fin de la visite, dans la cour, nous nous abritons de la pluie à l'angle du toit. En discutant avec les participants à la visite, plusieurs ont des anecdotes sur le paysage textile de la vallée rhodanienne. Pour beaucoup, le père était gareur ou main-d'œuvre, et la mère tisseuse. Nous récupérons quelques contacts de personnes à interviewer.



Je vais prendre le café avec Delphine et Franck. Je n'ai pas eu l'occasion de les recroiser depuis l'interview de novembre avec Delphine et la remise en route des métiers de janvier avec Franck.

Franck :

Salut ! Delphine est là, son rendez-vous s'est annulé. Si tu veux monter à l'appart' boire un café.

Delphine :

J'ai réfléchi aux archives de sons que je pouvais avoir... et ça m'a fait penser à une artiste et anthropologue, Anne Dubos, qui a été en résidence au sein du Parc du Pilat, elle a réalisé une sonographie du Pilat, elle était passée par Saint-Julien. Dans mes souvenirs c'étaient plutôt des sons de cloches, le marché, le passage des camions mais ça donne un bon aperçu du village actuellement !

Pierre Meunier et Christine Quoiraud ont aussi réalisé des captations, mais on en a déjà parlé.

Avec la Cie la Trisande, nous aussi on a déjà travaillé avec le Parc autour de créations in-situ. On est allés en forêt, on a étudié la lumière, le contexte. On a proposé aux habitants un spectacle dans la forêt avec une déambulation et différents points de vue sur le paysage. On s'est beaucoup questionnés sur comment trouver sa place dans les pleins, les vides, les matières naturelles pour trouver la complémentarité entre l'espace abstrait et l'espace naturel. C'est en valorisant le paysage qu'on arrive à le protéger, il faut tisser des liens entre habitants et nature.

On débat sur le futur de Saint-Julien et la préservation du cadre de vie des alentours du Parc du Pilat.

Delphine :

Nous avons formé un collectif d'habitants pour lutter contre la poursuite de l'exploitation et l'extension de la carrière des Gottes par Delmonico. Les camions passent toutes les deux minutes avec des bennes remplies de granit, il y a deux cent quarante passages par jour. La forêt disparaît complètement alors qu'il y a des espèces protégées.

On avait organisé un enterrement de la montagne. Il y a eu une première action en justice où la carrière a gagné, pour encore 20 ans d'exploitation... Mais il y a eu des procédures et des appels. Le tribunal administratif à Lyon, c'est un endroit très confiné. Tout passe par les écrits, il y a peu de plaidoiries. On a vraiment mis en avant l'environnement et sa localisation dans un Parc Naturel. Le Parc du Pilat nous a beaucoup soutenu ces dernières années. L'ICPE, c'est un dossier que le carrier doit réaliser pour prouver qu'il est en règle par rapport à l'environnement. Le carrier doit remettre en état le site à la fin de l'exploitation, mais la terre végétale et les rochers sont aussi extraits et vendus. Il y aura toujours ces grands décrochements, les hauteurs des marches sont hors normes, donc ça va être compliqué de re-végétaliser. Le site n'arrivera que très difficilement à reprendre sa forme originelle.

En février, l'activité a dû s'arrêter à la suite de la décision du tribunal de Lyon. Mais Delmonico a obtenu un droit d'exploitation d'un an de plus auprès de la préfète de la Loire. Et la carrière a pu reprendre son activité. C'est très politique. L'argument principal, qui divise dans le village, ce sont les vingt-quatre employés qui se retrouveront au chômage. Mais Delmonico est un grand groupe qui pourrait facilement proposer d'autres postes. Il y a eu quelques limitations d'extraction et de circulation mais ce n'est pas grand-chose comparé aux dégâts faits à l'environnement. Maintenant, la Mairie a pris le relais donc le collectif se rassemble moins.

Et cause du COVID, à l'échelle de Saint-Julien, les relations sociales se sont détricotées très vite. Ça va faire du bien que les spectacles et les initiatives reprennent cet été.

Franck :

Le Samedi Bar – avenue de Colombier – est un lieu associatif super pour se rencontrer. Je suis passé plusieurs fois, il y avait plein de monde. Gilles ouvre un peu quand il le sent. Et après le COVID, un vendredi soir, j'y vais en me disant que là-bas je croiserai du monde, et en fait je me suis retrouvé tout seul un bon moment. Donc je suis rentré. Il faut laisser du temps pour que les gens recommencent à sortir.

Je profite du café pour présenter l'avancée de mes recherches à Delphine et Franck. En janvier, j'avais sélectionné dans les stocks de l'usine des objets renvoyant au travail de la soie et à la vie ouvrière, tels que les : bobine, navette, tavelle, barbin, capelette, poids, engrenage, caisse à vaporiser, fiche technique, boîte d'ouvrière, poulie volant, agenda... Lors de la collecte, je sélectionne selon différents critères : la qualité de l'objet – forme ; la vulnérabilité – fragilité ; la cohérence – présence dans les collections amatrices, récurrence dans les récits. S'ajoute à ces critères des facteurs subjectifs : l'esthétique – beauté de fabrication, de formes et d'état de l'objet ; l'émotionnel – le lien mémoriel ; la significativité – le potentiel de l'objet à être un support de transmission et de médiation dans son contexte de monstration le futur.

Leur poids et leur encombrement ne m'ont pas permis de ramener ces objets avec moi, Delphine et Franck m'avaient alors proposé de les mettre de côté sur un plateau jusqu'à mon prochain passage au village.

Dès lors, s'est posée la question du prélèvement in-situ au service de l'inventaire, de la sauvegarde et de la transmission. Ces objets, anciens consommables des fabriques, produits semi-industriels destinés à être utilisés et usés, deviennent, par le prélèvement, des objets ayant une valeur mémorielle, patrimoniale et esthétique. Hors du l'usine, ils deviennent des témoins uniques et précieux de par leur ancienneté et leur histoire. Mais, détachés de leur lieu d'origine, photographiés sur fond noir, avec une fiche-type d'inventaire, ils semblent dénudés de sens. Comment rendre compte du contenu immatériel lorsque l'objet est sorti de son contexte d'usage ? Les photographies des objets in-situ retranscrivent une réalité du terrain. La photographie du milieu de découverte est un élément de compréhension des systèmes et des temps – production, commercialisation, activation, exposition, mort de l'objet – au sein desquels les objets s'inscrivent. Les « fonds », loin de brouiller ou parasiter l'attention sont plus que de simples décors, leur analyse permet de faire émerger des clés de lecture quant à l'histoire, la valeur et l'usage des objets. Ainsi la combinaison d'images d'archives, de photographies du milieu et de prises de vue en studio sur fond « neutre » permet de croiser les approches théoriques et pratiques – testimoniales, empiriques, descriptives, techniques et analytiques – mais aussi de faire émerger des leviers de discussion entre expert·e·s



du patrimoines et amateur-ice-s.

Une idée me vient alors : la mise à disposition de la collecte par le biais d'un site internet qui associerait objets, lieux de prise de vue, savoir-faire, récits de vie et archives afin de mettre en valeur l'histoire du territoire. Ce site permettrait de lire un territoire au travers de ses objets. Et à l'inverse, un objet à travers son contexte d'usage. Par la collecte de récits de vie et la mise en relation de témoignages d'habitant-e-s, il permettrait d'aiguiser un regard collectif sur la formation d'un inventaire. Cet inventaire en ligne serait un outil de médiation visant à rendre lisible l'histoire du village dans le temps et pour tous.

Delphine :

Il y a aussi du nouveau en ce qui concerne la sauvegarde du patrimoine du village. Plutôt que d'essayer de faire classer les bâtiments un par un, l'idée serait de faire labéliser le village dans son entièreté. Mi-juin, le 21, est organisée une réunion entre les propriétaires des anciennes fabriques, la mairie, l'Association Patrimoine Piraillon, le Parc du Pilat et un membre de la Fondation du Patrimoine de France. Ce membre de la Fondation vient visiter le village pour analyser les points d'intérêts et aider à monter un dossier. Ce dossier permettra d'obtenir des labels et des financements pour sauvegarder certains lieux. La Mairie aimerait proposer un parcours au sein du village permettant de valoriser l'histoire et les lieux. Le syndicat d'initiative pourrait proposer des visites sur site avec guides. Et pourrait présenter les savoir-faire liés au tissage au sein de la commune. La visite sera animée par le Parc Naturel Régional, elle commencera par l'aqueduc et le pont de Taillis-Vert, l'ancienne Fonderie Bancel puis les canaux et le chemin des Usines avec l'usine Sainte-Julie, Sainte Marthe, Saint-Victor, Blanc, Saint-Joseph pour ensuite venir visiter l'usine Perrier puis l'usine Sainte-Marie. Et enfin, longer la rivière par le canal de Lyponne, et arriver au Lavoir et au Moulin du Mas.

Sébastien et Amandine, de l'usine Sainte-Marie, veulent obtenir des financements de la région pour rénover leurs bâtiments. Après, étant donné qu'ils ont monté une société, je ne suis pas sûre qu'ils puissent avoir des aides publiques. Dans tous les cas, rendre visible le petit patrimoine au sein d'une promenade touristique rendra le village plus attractif et créerait de l'activité saisonnière.

On te dira ce qu'il en est.



Des nouvelles du loin – La Fondation du Patrimoine

Par mail, je reçois le compte-rendu de la visite, ayant eu lieu le 21 juin à Saint-Julien-Molin-Molette, du délégué départemental de la Fondation du Patrimoine. Le compte-rendu est rédigé par Didier Lazzareschi, chargé de mission, avec qui je réalise les captations autour des savoir-faire textiles présents au sein du Parc Naturel Régional du Pilat. Didier est le principal intermédiaire entre la commune, la région et le Parc, il agit comme médiateur et soutien pour les projets culturels des différentes communes du Parc. Dans son mail, il rappelle le déroulé de la visite puis recense les différents projets présentés au représentant et explique l'enjeu de l'obtention du soutien de la Fondation du Patrimoine :

« Le principe de “déambulation” site par site en suivant le cours de la rivière a permis de faire découvrir la richesse du patrimoine du village et, en particulier, de son patrimoine industriel.

L'aménagement du circuit piétonnier par la municipalité donne une véritable plus-value à la commune autour de son identité et ses atouts. Le choix d'aménagements qui répondent aux enjeux actuels (renaturation des espaces, îlots de fraîcheur, mobilité douce, plantations d'espèces locales ...) viennent renforcer la cohérence d'ensemble.

Dans cet environnement, la présentation des différents projets et des différents sites a souligné la dynamique des acteurs et la volonté d'ouvrir des perspectives collectives de valorisation du patrimoine pour en faire un potentiel de développement local.

Le Taillis Vert – Projet de restauration d'un viaduc historique.

Circuit piétonnier – Sentier mettant en valeur le Chemin des usines, et aménagements paysagers : canaux, vannes, biefs...

Église de Saint-Julien – Restauration des fresques et travaux contre l'humidité.

Usine Saint-Marie – Réhabilitation de l'usine comme lieu d'hébergement et d'activités socio-culturelles.

Circuit piétonnier le long de la rivière – lavoir, Parc de l'école, Moulin du Mas...

Usine Perrier – Projet d'ouverture au public de l'atelier de tissage “dans son jus”.

Circuit piétonnier – Projet de réouverture de la rivière entre les deux ponts, partie faubourg, sous le parking du HLM.

Usine Blanc – Projet de reconstruction “à l'identique” suite à l'incendie.

Usine Sainte Marthe – Aménagement salle d'exposition et activités culturelles.

Visite du Calvaire

Éléments non évoqués au cours de la journée mais à prendre en compte :

- Brasserie du Pilat
- Artisans d'art
- Typicité des logements ouvriers du centre-bourg
- Festival In & Off
- Ciné Molette
- Radio d'ici

(...)

La Fondation du Patrimoine peut intervenir à différents niveaux dans des modes de reconnaissance et de financement de projets. Cela peut aller de l'attribution d'un label ouvrant droit à des défiscalisations du montant des travaux, aux dotations via un appel à financement participatif, jusqu'à l'inscription des projets au titre de la “mission Bern” et l'émargement des projets au titre du Loto du Patrimoine. (...) Il a été proposé que la démarche collective de Saint-Julien-Molin-Molette soit présentée à la Fondation du Patrimoine en un seul dossier. Cela constituerait une originalité plutôt favorable si tant est que le collectif soit en mesure de présenter un projet cohérent associant porteurs privés et publics. ».

À la suite de sa visite, le délégué départemental de la Fondation du Patrimoine écrit :

« J'ai été séduit par la richesse du patrimoine historique et industriel de cette commune et la gestion écologique des cheminements piétons, du réseau des canaux qui alimentaient en eau les usines et les espaces verts publics.

J'ai aussi été très impressionné par la synergie de tous les partenaires de la commune : nouvelle équipe municipale / association du « Patrimoine Pirailon » / propriétaires privés qui ont acheté les anciennes usines de moulinage et de tissage de la soie.

Cette commune est réputée et reconnue nationalement voire internationalement dans le milieu artistique pour ses résidences d'artistes et ses événements culturels. J'ajoute que cette commune est sur le chemin « Saint Jacques de Compostelle » et sur l'itinéraire du GR 65.

De plus, M. Hubert SAGE (...) a dirigé la rédaction et l'édition d'un ouvrage remarquable sur le patrimoine Pirailon. Ajoutons le tournage d'un film en 2017, Mélancolie ouvrière, disponible en projection privée.

La municipalité va réunir tous les partenaires concernés pour élaborer un dossier global et cohérent de tous les projets d'ici la fin du mois de septembre avec l'aide des techniciens du Parc Naturel Régional du Pilat.

Bien cordialement,
Lucien MOULLIER »



Passage d'été, la mairesse, les gitans et la rupture générationnelle.

Fin août, je me rends une dernière fois à Saint-Julien pour prendre les photos manquantes des objets et lieux que je souhaite présenter sur le site que je suis en train de constituer.

Quelques semaines plus tôt ont eu lieu le stage de chant des Oiseaux Rares, la vogue et la fête des conscrits de l'année. Pour l'occasion, un énorme feu a été allumé sur la place Bancel, les conscrits sautent à travers les flammes, signe de leur passage d'un âge à l'autre. La pénurie d'eau et la sécheresse touchent de plein fouet le village. Depuis juin, les villes-portes et les communes ont trop puisé dans la source du Ternay, le niveau de la rivière est très bas, le barrage est presque à sec. L'eau est livrée par camion-citerne chaque semaine, des concertations citoyennes sont organisées pour trouver des solutions et sensibiliser les habitant-e-s à l'économie de l'eau au quotidien. Des incendies se sont déclarés dans les champs alentour, vite maîtrisés. La carrière est obligée d'ouvrir sa réserve d'eau aux sapeurs-pompiers.

La semaine suivante, le Vival, le café la Clé à Molette et l'Alimentation Générale sont fermés durant deux semaines pour congés estivaux. La Radio d'Ici diffuse une bande son éclectique et quelques nouvelles régionales. Seul le Tabac reste ouvert. Le Camping organise quelques soirées karaokés, ambiance Gilets Jaunes. La piscine est à deux euros en journée. Le samedi Bar ouvre en soirée du vendredi au dimanche. Sinon, c'est le calme plat. La Boulangerie, la Pizzeria, le Kebab et la Boucherie ont fermé définitivement.

Les courses se font sous forme de provisions pour la semaine, le pain en miche est stocké dans des torchons frais ou congelé. Pas de In & Off cet été.

Je vais découvrir le nouveau Syndicat d'Initiatives dans l'ancien magasin Mathevet. Des goodies, fin de stock de T-shirt édités par la Parc, tire-bouchons réalisés par la Fonderie Bancel, cartes postales et la réédition du livre Saint-Julien-Molin-Molette et son patrimoine lié à l'industrie textile sont en vente. Des glaces aussi.

Un soir, à la Salle des fêtes, un anniversaire.

Avec des amis, nous allons visiter la Brasserie du Pilat. Au bar de la fabrique, la serveuse nous demande d'où nous venons. On discute du développement de la brasserie grâce à sa stratégie de réseau et de service de suivi client. Au détour de la conversation, elle se présente, Céline Élie, propriétaire de l'usine Sainte-Julie – ancienne fondatrice, avec sa sœur, de l'association l'Essaim de Julie ... et mairesse du village ! Elle nous raconte la passation de pouvoir de la précédente municipalité à la sienne, elle sait que sa municipalité fait débat au sein des habitant-e-s. Le mode de gouvernance instauré est horizontal, elle ne veut pas être la décideuse. Elle dit « s'en foutre de la politique, des amitiés et de la lèche avec les préfets. ». Elle ne brigue pas de deuxième mandat, trop usant, les politiques régionales délaissent le village, il faut bricoler. « Si on veut obtenir quelque chose, il faut le rendre médiatique, faire du bruit, inviter la presse. ». Elle enchaîne d'un ton bourru et déterminé « Par exemple, ça fait quinze ans qu'une communauté de gitans vient tous les hivers à Saint-Julien. Les enfants sont scolarisés à l'École, mais ils ne s'intègrent pas faute de moyens de prise en charge et de relais locaux. Ils logent dans leurs caravanes chemin Anne-Sylvestre. L'hiver, on leur apporte des couvertures, de la nourriture et des boîtes de paille pour nourrir leurs chevaux tellement on voit leurs os. Le voisinage n'en peut plus des combats de coqs et du bruit. Ça crée des différends. La Mairie est démunie, on n'est pas formé, on est juste des habitants. On aimerait leur donner un terrain de la municipalité mais l'accord du préfet est impossible à obtenir parce que ce n'est pas intéressant pour sa carrière politique. Ici, il y a beaucoup de copinages entre élus régionaux et départementaux.

Beaucoup de dossiers traînent. On aimerait développer le village et empêcher qu'il ne devienne un village dortoir. Au Faubourg, on aimerait déconstruire/détruire le parking du HLM pour découvrir/mettre à jour la rivière – comme autrefois avec le pont de la Rue Vieille – mais on n'a pas les moyens. On essaye de faire labéliser le village par la Fondation du Patrimoine pour obtenir des financements, peut-être qu'on sera dans le loto du Patrimoine. On ne sait pas comment valoriser la place du textile dans le futur du village. Ça ramènerait du tourisme, mais constituer le dossier de candidature demande beaucoup de temps. En milieu rural, être élu-e, ce n'est pas du temps plein, on est payé cinq cents euros pour des heures qui n'en finissent pas. Dès qu'il y a un souci – un orage, une coupure électrique, un accident, un litige entre voisins – on est appelé-e-s. C'est compliqué d'être investie politiquement de manière neutre, on essaye, on a suivi des formations pour animer des concertations citoyennes mais c'est difficile de faire venir les habitants, de les pousser à s'investir pour la commune. On est 1200 dans le village, il y a pleins d'associations, tout le monde se connaît, pourtant il y a de vraies ruptures entre milieux sociaux et générations. ».

On discute quelques minutes, elle dit avoir entendu parler de mon mémoire lors de la réunion de juin avec le Parc. Il faudrait qu'on se rencontre...

Nous rentrons à la maison, la discussion me rappelle un podcast ArteRadio « Le répondeur du Maire » autour de la messagerie du téléphone d'un maire en milieu rural.



donner à voir l'immatériel, quelle valeur pour la recherche par le design ?

Durant l'année, j'ai participé à la captation photographique et vidéo d'un des savoir-faire du Parc Naturel Régional du Pilat. Je descends plusieurs fois, à mes frais, rencontrer avec Didier des acteurs locaux. Je ne suis pas rémunérée, mais peux suivre dans leurs démarches les membres du Parc dont la mission est de développer le territoire en produisant de « l'attractivité » par la culture et la valorisation du patrimoine. Ces projets sont financés par enveloppes, sur appel à projets et bourses proposées par la DRAC et donc l'État. Beaucoup sont des expérimentations et des recherches, peu de résultats sont visibles et accessibles pour les habitant·e·s des communes. Les contenus produits sont souvent stockés sur les serveurs du Parc, mais faute d'employé·e et de temps dédiés à la mise en forme de ces contenus, beaucoup tombent dans l'oubli.

En juin, lors de la visite de l'entreprise Goutarel et du RDV au sein de la maison du Parc, Didier m'a montré le fond d'archives documentaires réalisé par le Parc ces dernières années. Ce dernier rassemble sur un serveur une carte des lieux de patrimoine recensés au sein du PNR par des stagiaires estivaux en architecture et anthropologie, des phrases et informations incomplètes, des photos mal cadrées et pixélisées... les fiches complétées au fil des promenades sont difficilement déchiffrables. De plus, il est frappant qu'aucun guide local ou habitant n'a commenté ou accompagné les visites des lieux. Choisis pour leur valeur esthétique et leur aspect « ancien », les lieux sont déconnectés de l'histoire locale, simplement prélevés. De plus, l'interface ressemble à un tableur Excel mal organisé et difficile à prendre en main. « C'est l'informaticien du Parc qui l'a codé, mais il n'a plus trop le temps d'avancer parce qu'il doit aussi mettre à jour le site du Parc et organiser les ressources du serveur. Et puis, on ne sait pas trop quoi lui demander, on reçoit une quantité d'informations mais on n'a pas les moyens et les outils pour réellement les trier et documenter. » précise Didier. « Ce qui m'inquiète, c'est que je sais que c'est là, mais dans un an, à ma retraite, je ne suis pas sûr que mon ou ma remplaçant·e aura en tête tous les contacts au sein des communes et toutes les connexions entre histoires des communes et habitants. ». Il me propose un service civique ou un stage au sein du Parc, à raison de quatre jours par semaine à Pélussin. Je refuse poliment.

« Ton mémoire serait très intéressant pour le Parc, mais on n'a pas les moyens de payer à la mission, on dépend de l'État, et l'enveloppe de financement de la DRAC couvre uniquement le partenariat avec K-Process – l'entreprise fournissant les lunettes et le logiciel de captation vidéo – et la création de la marque les Jacquardaires par une agence de design parisienne afin de relancer une production locale avec les entreprises textiles encore actives du Parc. ». Pour valoriser le patrimoine, le Parc Naturel Régional dépense plus de vingt mille euros dans la création d'une marque et d'une gamme de sacs de luxe – dont le développement économique me semble incertain du fait du contexte de production et de diffusion (éloignement des différents lieux de production nécessaires à la réalisation d'un sac et faible nombre de relais de diffusion, majoritairement les boutiques des musées locaux et offices du tourisme).

Pourtant, depuis les premières captations, Didier me dit plusieurs fois « ton appareil prend de très bonnes photos. », « tes vidéos sont mieux que celles des lunettes, pourras-tu me les envoyer ? ». Je me retrouve face à un dilemme : entre conscience de la valeur de mon travail et de la nécessité d'une contractualisation ou de la définition d'une mission afin d'en assurer la reconnaissance dans un cadre légal et la légitimité aux yeux des institutions territoriales. Et d'un autre côté, l'envie d'aider au développement de projets locaux en m'engageant en tant que designer au sein d'un territoire auquel je suis attachée et où je commence à trouver mes marques, mais de manière totalement bénévole. Les textes, entretiens, photos et vidéos que je réalise peuvent étayer le dossier déposé par le Parc à la Fondation du Patrimoine. Mais il est difficile de donner une valeur au travail de rencontres, de collecte, à la conception d'un système d'archives en mouvement et à la mise en forme des liens entre objets, lieux, savoir-faire et récits des habitant·e·s. La cartographie du territoire demande un temps d'immersion et de mise en forme difficile à expliquer, rendre visible et quantifier. Travailler sur la mémoire et le patrimoine immatériel me place à la jonction entre le domaine du privé – de l'intime – et du bien commun – de la collectivité. Les politiques publiques ont pris conscience des bénéfices économiques et sociaux produits par l'archivage de l'histoire et des savoir-faire locaux pour le développement futur du territoire, cependant elles s'appuient sur des groupes de volontaires et des associations de citoyen·ne·s bénévoles sans fournir de financements adéquats.

Les habitant·e·s sont en avance par rapport aux politiques publiques. Les habitant·e·s veulent comprendre et participer au développement de leur commune, les politiques publiques devraient accompagner ces initiatives et leur permettre de se pérenniser. Les outils du designer aident à appréhender et comprendre un territoire construit en réseau à partir d'un savoir-faire, ici textile. Mais les petites institutions du territoire ne semblent pas encore formées pour accueillir, accompagner et financer la recherche par le faire, dont la forme se construit dans un dialogue avec les habitant·e·s à mesure de l'enquête de terrain. Les formes de restitution à destination des habitant·e·s tout autant que des chercheur·se·s peuvent sembler peu académiques, et sont parfois méprisées par le monde de la recherche. Pourtant, elles constituent un terreau pouvant servir à l'élaboration des futurs du territoire. Le système de décisions et financements de l'État ne permet pas de débloquer des fonds « à la demande » pour faire se rencontrer sociologues, anthropologues, designers et acteurs locaux ? Pourtant les petites institutions locales sont demandeuses d'accompagnement et d'outils permettant de faire histoire commune.

Une archive en mouvement, nourrie dans le temps, permet de cartographier par croisement d'entrées et de points d'intérêts les dynamiques territoriales. Par la mise en commun des ressources, cette plateforme que j'ai l'intention de proposer au terme de ces repérages de terrain peut être un relai de présentation, d'information et de médiation à destination des habitant·e·s, guides amateur·ice·s, historien·ne·s locaux, chercheur·se·s, institutions mais aussi des touristes et personnes extérieures au village et à la région.

